20262/A

OBSERVATIONS
DE
MÉDECINE-PRATIQUE.

42550

OBSERVATIONS

DE

MÉDECINE-PRATIQUE.

QUELLES ſont les Maladies qui reſultent de la dégénération de la lymphe, par l'influence des ſix choſes, dites en Médecine : Non-Naturelles.

Par P. B. DESHAYES, Docteur en Médecine; Médecin de la Maiſon du Roi.

In abſconditis iter ad cauſas, per ipſarum effectus.

A PARIS,

Chez GUILLOT, Libraire de MONSIEUR, Frere du ROI, rue de la Harpe, près l'ancien Collége de Bayeux;

ET à VERSAILLES,

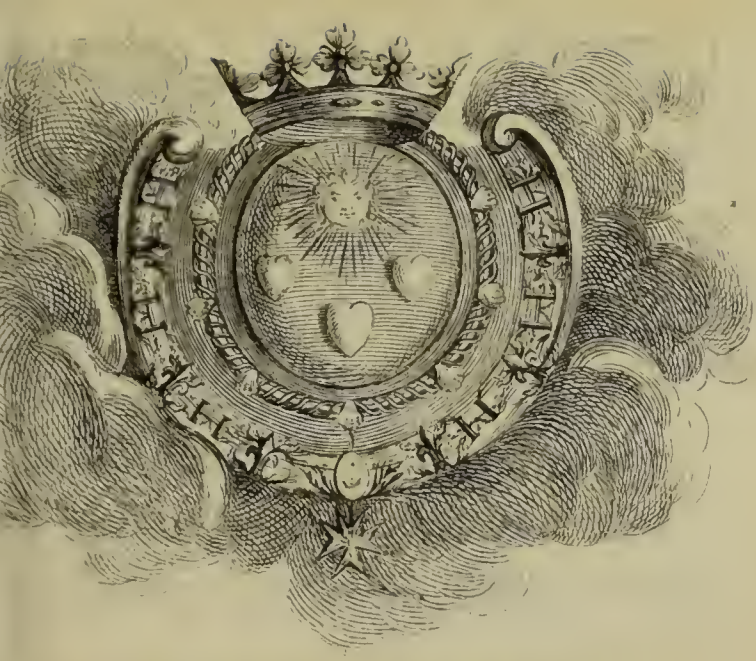
Chez SEVERE DASTIN, Libraire, rue du Vieux Verſailles.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS.

Les Exemplaires qui ne ſont pas ſignés de la main de l'Auteur, à la fin de l'Ouvrage, ſont contrefaits.



A MONSEIGNEUR
AMELOT,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI,

SECRÉTAIRE D'ÉTAT, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

JE n'entreprends pas ici d'exalter ou vos dignités ou votre mérite perſonnel : vous

mépriſez la flatterie, & elle s'eſſaieroit vainement à amollir votre maniere de penſer. Mais je crois pouvoir dire, avec ceux qui connoiſſent la candeur de votre ame, que la bienfaiſance, l'intégrité & la juſtice vous accompagnent par-tout. Ces vertus ne doivent être ignorées de perſonne; elles ſont la ſûreté & le bonheur des honnêtes gens ſous votre miniſtere. L'excellence de votre cœur m'a enhardi à offrir à votre GRANDEUR *l'hommage de mes Obſervations; elles intéreſſent l'humanité : vous l'aimez, vous la*

protégez : cet objet vous sollicitera toujours assez en faveur de mon travail.

Appliqué dès l'enfance à tout ce qui peut former le cœur & l'esprit, livré ensuite à la Médecine, j'ai cherché les moyens de conserver les hommes. Connoître des yeux seuls la structure du corps humain, charger sa mémoire de plus ou de moins de recettes médicinales ne m'ont point paru suffisans pour faire un Médecin. L'homme naît, vit, languit, meurt & se dissout : d'où vient-il ? comment existe-t-il en santé ou

malade, & que devient-il quand au phyſique ? Ce qui l'entoure, l'accable & le détruit, cependant il ne peut s'en paſſer. Comment & pourquoi des vertus étrangeres produiſent-elles ſur lui des effets ſi contraires ? Enfin, quel rapport y a-t-il entre l'homme & tout ce qui eſt hors de lui ? Ce ſont-là, MONSEIGNEUR, les motifs qui m'ont fait d'abord entreprendre la Phyſique du monde, que j'ai donnée au Public : c'eſt pour aller à la connoiſſance de l'homme, de ce qui l'intéreſſe, par tout ce qui peut y mener

& découvrir par-là plus de moyens pour le conſerver.

J'ai étudié la nature, je l'ai interrogée, & j'ai creuſé. J'ai vu des rapports réels entre tous les êtres ; rapports ſi eſſentiels, qu'aucune eſpece ne peut être ſéparée du tout ou de l'enſemble ſans nuire à l'ordre ou à la perfection. J'en ai cherché la chaîne & j'en ai trouvé une. Elle ne m'a point manqué juſqu'ici, elle ne m'a pas encore égaré. En la ſuivant exactement, j'ai remarqué que tout part d'un ſeul principe, & que tout y eſt ramené ; que les ré-

volutions générales & particulieres ne reconnoiſſent par-tout qu'un ſeul Agent.

Eclairé par ce principe, & ſuivant toujours le ſeul & même Agent, je démontrerai, par la ſuite, la phyſique de l'homme, depuis l'inſtant de la génération juſqu'à la diſſolution. Je ferai connoître ſes rapports & la matiere premiere de ſa formation, ainſi que celle de tous les compoſés. J'examinerai, enſuite, le méchaniſme de la ſanté & des maladies; je propoſerai des moyens pour conſerver la premiere & ſe ga-

rantir des autres. L'on verra par-là que la Phyſique eſt la baſe de la Médecine; qu'avant d'être Médecin, il faut être Phyſicien; que ſans les connoiſſances fondamentales ou de la nature, l'on ne peut ſuivre, en Médecine, que des routines toujours incertaines & ſouvent dangereuſes. Si mes efforts ſont heureux, la protection de votre GRANDEUR *ajoutera à leur utilité.*

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très humble & très-obéiſſant ſerviteur, DESHAYES.

TABLE
DES MATIERES.

QUELLES ſont les maladies qui réſultent de la dégénération de la lymphe, par l'influence des ſix choſes, dites en Médecine, non-naturelles.

De la lymphe. Page 1.

Des ſix choſes non-naturelles. 8.

SECTION I. *De l'air en général relativement à la ſanté & aux maladies.* 10.

ART. I. *De l'air très-chaud ; ſes effets. Obſervations.* 11.

ART. II. *De l'air froid ; ſes effets. Obſervations.* 19.

ART. III. *De l'air des orages, tonnerre, chaleurs brûlantes ; leurs effets. Obſervations.* 28.

ART. IV. *Vent d'oueſt ; ſes effets. Obſervations.* 39.

ART. V. *Vent d'eſt & de ſud-eſt ; leurs effets. Obſervations.* Page 48.
ART. VI. *Des vents contrariés ; leurs effets. Obſervations générales.* 59.
ART. VII. *De la tranquillité de l'air ; ſes effets. Obſervations générales.* 63.
SECTION II. *Des alimens & des boiſſons.* 74.
ART. I. *Excès des alimens ; leurs effets. Obſervations.* Ibid.
ART. II. *Abſtinence, privation entiere des alimens & des boiſſons ; leurs effets. Obſervations.* 86.
ART. III. *De l'uſage des noiſettes ; leurs effets. Obſervations.* 98.
ART. IV. *Cas où la ſaignée eſt indiquée dans les indigeſtions. Obſervations.* 106.
ART. V. *De la goutte, cauſée par excès habituel des alimens & des boiſſons. Obſervations.* 113.
ART. VI. *De l'eau-de-vie, ou des liqueurs ſpiritueuſes. Obſervations.* 123.

ART. VII. *De la limonade ; ſes effets. Obſervations.* Page 136.
ART. VIII. *De la limonade ; ſuite de ſes effets. Obſervations.* 147.
ART. IX. *Cafe ; ſes effets. Obſervations.* 157
ART. X. *Cidre ; ſes effets. Obſervations.* 163.
ART. XI. *De la pouſſiere du chanvre, & de l'eau où il a trempé longtems ; leurs effets. Obſervations.* 175.
IIIe & VIe SECTIONS. *Du mouvement & du repos, du ſommeil & de la veille.* 191.
ART. I. *De l'excès du mouvement animal ; ſes effets. Obſervations.* 192.
ART. II. *Fatigue de la chaſſe ; ſes effets Obſervations.* 213.
ART. III. *De la veille ; ſes effets. Obſervations.* 230.
ART. IV. *Du repos ; ſes effets. Obſervations.* 242.

ART. V. *Du sommeil ; ses effets. Observations.* Page 256.
SECTION IV. *Des passions de l'ame ; leurs effets. Observations.* 262.
SECTION V. *Des choses retenues & évacuées.* 274.
ART. I. *Suppression des regles, causée par la peur. Observations.* 276.
ART. II. *Suppression des regles, causée par l'inquiétude. Observations.* 283.
ART. III. *Du mucus trachéal, épaissi & retenu. Observations.* 288.
ART. IV. *Concrétion sanguine, polypeuse, extraite de la veine jugulaire gauche. Observations.* 291.
ART. V. *Calculs, sables, graviers, &c. Observations.* 302.
ART. VI. *Goutte, gravelle, calculs. Observations.* 311.
ART. VII. *De la goutte. Observations.* 315.
ART. VIII. *Perte continuelle de salive. Observations.* 322.

ART. IX. *Suppression d'urine. Observations.* Page 327.

Idée générale des maladies, & de la vertu des médicamens. 334.

Fin de la Table des Matieres.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
DE
MÉDECINE-PRATIQUE.

QUELLES ſont les Maladies qui réſultent de la dégénération de la Lymphe, par l'influence des ſix choſes, dites en Médecine, Non-Naturelles ?

De la Lymphe.

DES conſidérations particulieres nous ont déterminé à publier une partie de nos Obſervations avant le tems, & ſans égard à la ſérie des matieres qui doivent

les précéder. En effet, avant de parler des maladies qui réſultent de la dégénération de la lymphe par l'influence des *ſix choſes non-naturelles*, il convenoit de faire connoître ſon origine, ſa formation, ce qu'elle eſt en elle-même, ſes rapports, ſon utilité, ſes qualités dans la ſanté, ſes vices dans les maladies, & ce qu'elle devient après la mort; mais cet ouvrage appartient à la phyſique de l'homme, à laquelle nous travaillons. Il éclairera par la ſuite ces obſervations, les rendra plus intéreſſantes, & nous en ajouterons d'autres que nous ne devons pas placer ici; ce ſera une autre maniere de voir les maladies, & d'en rendre compte.

En attendant, nous dirons en général que le corps humain eſt un aſſemblage de capacités de toute figure, les unes ſouples & les autres ſolides. Tous ces eſpaces ſont remplis de fluides d'eſpeces différentes. Si ces fluides avoient

tous cette facilité de pénétrer, de détremper, qu'a l'eau la plus pure, ils s'échapperoient promptement par tous les émonctoires, & l'individu ne tarderoit pas à périr ; ou s'ils n'étoient pas organisés de façon à se maintenir, à se défendre contre l'humidité même, &c. &c. ils se confondroient, & tomberoient bientôt en dissolution.

Le sang est composé de toutes les especes d'humeurs d'un corps. Ces humeurs sont la lymphe, la sérosité, la bile, le suc nerveux, la salive, &c. Chaque espece en particulier a ses qualités intrinseques & extrinseques, propres & différencielles. Ces qualités, ces propriétés sont des principes physiques, qui ne pourroient aller ensemble, s'ils n'étoient enchaînés, retenus, contenus. La lymphe a la propriété exclusivement de lier, d'embrasser tous les fluides en général, & les principes élémentaires de chaque espece en particulier, mais

d'une façon propre à chacune, pour la facilité des sécrétions séparément ; tels sont, par exemple, les principes qui constituent, qui caractérisent la salive, qui la distinguent de la bile, la bile du suc pancréatique, &c. C'est par la lymphe, lorsqu'elle n'est point viciée par le mélange de corps étrangers, qu'ils sont garantis de la dissolution, de la putréfaction ; c'est par elle qu'ils conservent leurs qualités propres, qu'ils ne sont point confondus avec les principes d'une autre espece ; c'est par elle qu'ils circulent dans leurs couloirs, dont les parois sont onctuées d'un suc nerveux, fin, qui empêche qu'elle ne s'y applique, & n'arrête la circulation en tout ou en partie, &c. Sans ce méchanisme, sans ces propriétés de la lymphe, il n'est pas possible de concevoir l'existence animale & sa conservation.

Il est donc nécessaire que la lymphe,

ainſi que tout le prouve, ſoit en elle-même, une ſubſtance viſqueuſe, ſpongieuſe & incorruptible (1); ſi elle eſt détrempée par les fluides les plus ſubtils, elle devient capable d'extenſion & de la ſoupleſſe la plus fine; ſi elle en eſt dépouillée, elle eſt ſuſceptible du plus grand racorniſſement; par ſa fineſſe, elle ſe mêle avec les liqueurs les plus tenues, & pénetre avec elles dans les plus petits vaiſſeaux; par ſa ſoupleſſe elle s'ajuſte à toutes les capacités; par ſon racorniſſement, elle fait la ſolidité des parties les plus fermes, & devient cauſe de toutes les obſtructions; par ſa viſquoſité ſpongieuſe, elle embraſſe, elle enchaîne, elle retient les principes élémentaires de toute eſpece de fluides; par ſon incorruptibilité, elle conſerve

(1) L'on prouvera par l'expérience, dans la Phyſique de l'homme, que la lymphe eſt incorruptible en elle-même.

les principes des autres humeurs, & les garantit de dissolution, de putréfaction, &c. En effet, comment concevoir, sans elle, que les liqueurs animales, qui sont au-dehors si susceptibles de putridité, de pourriture, puissent se conserver, dans un corps vivant, des 60, des 80, des 100 années & plus, sans se corrompre.

Des bonnes ou mauvaises qualités de la lymphe, résultent la santé ou les maladies : sa dégénération (1) fait celle de toutes les especes d'humeurs. Il n'est point de maladie dans un individu,

(1) Nous entendons par dégénération de la lymphe, mutation de maniere d'être. Dans ce sens, la lymphe dégénere de deux façons, par solution ou contraction. L'on entend par solution, son ramollissement, relâchement, trop de fluidité, défaut de continuité, de substance ; par contraction l'on entend son resserrement, sa viscosité, son épaississement, dessèchement, défaut de fluidité, de finesse, &c.

lorſque la lymphe retient avec préciſion les principes des autres fluides. L'expérience prouve que ces principes des autres humeurs ſont ſeuls ſujets à la putréfaction. Si la lymphe ſe diviſe par relâchement, & qu'elle les abandonne, ils deviennent des foyers de putridité & de deſtruction. Si elle s'épaiſſit, ſe reſſerre ſur elle-même, les ſécrétions ne peuvent plus ſe faire, il ſe forme des obſtructions de toute eſpece. Enfin, de la dégénération de la lymphe, réſultent toutes les maladies poſſibles, par la raiſon que dans un individu animal, il n'eſt aucun fluide, de quelque eſpece qu'il ſoit, ſans lymphe; elle leur ſert de matrice; aucun vice, du dehors au dedans, ne peut s'introduire dans eux, qu'il ne commence par l'attaquer.

Des six Choses non-naturelles.

Il a plu aux Anciens d'appeller en général, toutes les parties fluides & solides qui composent un individu, *choses naturelles ou selon la nature;* les maladies, *choses contre nature :* enfin, tout ce qui peut s'assimiler ou nuire à la nature des fluides & des solides, *choses non naturelles.*

Ces *six choses non-naturelles* sont, 1.° l'air ; 2.° les alimens & les boissons ; 3.° le mouvement & le repos ; 4.° les passions de l'ame ; 5.° les choses retenues & évacuées ; 6.° le sommeil & la veille. Nous ne pouvons nous dispenser de l'usage de ces *choses* : & si, sans elles, l'on ne peut subsister, par elles aussi l'on périt tous les jours, lorsqu'elles manquent des qualités, des proportions, des conditions, de la précision nécessaires à notre conservation. Il est donc très-important d'en connoître les bons

& les mauvais effets. A l'article de chaque *choſe non-naturelle*, en particulier, nous ferons remarquer ſes influences ſur la lymphe, & quelles ſont les maladies qui réſultent de ſa dégénération. Par-là l'on verra qu'il n'eſt point d'eſpece d'humeurs, dans un individu, qui intéreſſe autant l'exiſtence & la conſervation.

SECTION I.re

De l'air en général, relativement à la santé & aux maladies.

L'AIR est le premier agent de la nature. Rien, sans lui, n'agit, ne s'enflamme, ne végete, ne vit, &c. Il est donc pour nous d'une nécessité absolue (1). Mais malheureusement, comme heureusement, nous participons de ses bonnes & mauvaises qualités. L'air trop chaud nous dilate, nous consume. L'air trop froid nous resserre, nous roidit. L'air trop sec

(1) Voyez notre Physique du monde, démontrée par une seule cause & un seul principe communs à tous les corps en général, propres à chacun d'eux en particulier, & prouvés par l'expérience. A Paris, chez Valade, rue des Noyers; à Versailles, chez Blaizot, rue Satori.

nous épuiſe, nous deſſeche. L'air trop humide nous emplit, nous diſſout. L'air enfin, chargé de miaſmes, ſouvent nous empoiſonne, quelquefois bientôt, quelquefois plus tard, &c. Quelques obſervations vont confirmer ce que peuvent ces différentes qualités de l'air ſur la ſanté & dans les maladies.

ARTICLE I.ER

De l'air très-chaud. Ses effets. Obſervations.

UN homme de 50 ans, aiſé dans ſes affaires, maître du choix de ſes plaiſirs, comme de ſes occupations, mais nourri dans l'oiſiveté, recherchoit beaucoup l'expoſition du ſoleil. Il aimoit à s'y coucher, même dans les plus grandes chaleurs de l'été. Il s'étoit perſuadé que la chaleur de cet aſtre étoit plus vivi-

fiante, & que l'on ne pouvoit en recevoir trop. Le temps qu'il choisissoit de préférence pour se la procurer, étoit l'après-midi. Comme le repos y provoque le sommeil, il y dormoit souvent 5 ou 6 heures de suite. L'on avoit observé plusieurs fois que dans ce sommeil diurne, il suoit considérablement, & qu'il étoit toujours altéré à son réveil. On sait ce qui résulte des sueurs trop abondantes, de la perte des fluides les plus subtils, sur-tout à un certain âge. On l'avoit souvent averti du danger de dormir ainsi exposé aux ardeurs du soleil; mais il faisoit peu de cas de cet avis.

Dans le courant du mois de Juillet, l'on s'apperçut un jour qu'il dormoit au soleil plus long-tems qu'à l'ordinaire : on s'approcha de lui ; on le remua, & l'on ne put l'éveiller, ni le faire revenir à lui. Il avoit rendu tant de sueur, que tous ses vêtemens en étoient encore humides, quoique bien exposés depuis long-tems

pour ſe ſécher. On le mit au lit, en attendant les ſecours de la médecine. La connoiſſance ne lui étoit pas encore revenue à notre arrivée, deux heures après. La vapeur de l'eſprit volatil du ſel amoniac, & une pincée de ſel commun dans la bouche le réveillerent un peu. Il avoit le poulx très-dilaté, la langue ſi épaiſſe & la tête ſi appeſantie, qu'à peine pouvoit-il ouvrir les yeux, & articuler une ſeule parole. Il fut ſaigné deux fois dans l'eſpace de deux heures. On lui tira un ſang épais, d'un rouge vif, & ſans ſéroſité, même pluſieurs heures après être ſorti du vaiſſeau. Comme le poulx ſubſiſtoit toujours fort dilaté, il fut baigné dans l'eau un peu fraîche, & aſſidûment deux fois le jour pendant quinze. Il prit abondamment des humectans, des rafraîchiſſans, des adouciſſans, tels que l'eau de poulet, de veau, de chicorée, d'oſeille, &c. Il fut purgé quelquefois dans le courant des ſuites de cet acci-

dent, & à la fin de la curation : il s'eſt parfaitement rétabli.

L'on croiroit qu'un tel événement auroit dû lui faire paſſer l'envie de dormir à l'ardeur du ſoleil : il en reprit l'habitude, & ſe perſuada que ſon accident n'en dérivoit pas. Trois ans après, dans la même ſaiſon, il fut trouvé mort ſur les huit heures du ſoir, d'un jour où il avoit fait une chaleur exceſſive. Nous avons ouvert le cadavre ; nous avons vu un ſang coagulé, épanché dans le cerveau, le poumon engorgé, des caillots dans les ventricules du cœur, & dans les grands vaiſſeaux. Tout le reſte étoit ſain.

Le ſang extravaſé, coagulé dans le cerveau, l'engorgement du poumon, les caillots trouvés dans le cœur, dans les vaiſſeaux, prouvent, à ce que je penſe, que l'épaiſſiſſement du ſang a cauſé ſa mort, en étouffant les fonctions du poumon, du cœur & du cerveau. Mais quels ſont les motifs qui ont déterminé à

employer les moyens dont on s'eſt ſervi la premiere fois, pour rappeller à la vie le même ſujet? Le malade a été recueilli, privé de tous les mouvemens volontaires, ſans connoiſſance, & ſans preſque de ſentiment : ces accidens annonçoient ici affection au cerveau ; obſtacle à la ſécrétion du ſuc nerveux, & à la circulation. La ſaignée à donc été néceſſaire pour dégorger les vaiſſeaux, y donner plus de liberté à la circulation & aux ſécrétions. L'on a preſcrit des humectans, pour réparer la perte des ſéroſités échappées par la peau, & pour reſtituer à la lymphe l'humide, l'aſſoupliſſement dont elle avoit beſoin pour circuler par-tout ſans ſe former d'obſtacles. Ces humectans, ces adouciſſans, s'ils euſſent été ſeuls, auroient pû, ou paſſer dans les vaiſſeaux, ſans ſe mêler avec le ſang ou la lymphe, par oppoſition de ſa trop grande viſcoſité, & ne ramollir que les fibres vaſculeuſes & autres ; ou bien ils l'auroient trop

détrempée elle-même : il falloit donc les accompagner de rafraîchiſſans aigrelets, non-ſeulement pour humecter la lymphe, mais encore lui reſtituer & lui conſerver, par leur âpreté, ſa conſtitution naturelle, ſi néceſſaire à ſon organiſation & à celle des autres humeurs. La grande dilatation du poulx faiſoit connoître que la chaleur du ſoleil agiſſoit encore dans l'axe des collonnes des liqueurs ; que les fibres de toute eſpece, cédoient à cette action, & qu'il falloit prévenir la diſſolution putride. Il convenoit donc, par des bains d'eau un peu fraîche, de rétablir le reſſort des fibres, & de modérer l'effervescence du ſang. Il étoit néceſſaire dans le cours du traitement, de chaſſer l'humeur des premieres voies, après l'avoir ſuffiſament détrempée, pour qu'elle ne ſervît point de foyers à la fievre ou à d'autres accidens.

L'air trop chaud eſt fort pénétrant ; il s'inſinue dans les plus petites capacités ;

il

il gonfle les humeurs, & élargit les vaisseaux ; il déloge de la substance même de la lymphe, les fluides les plus tenus, les plus subtils, & les poursuit en quelque sorte par-tout, jusqu'à ce qu'il les ait chassés hors du corps par tous les émonctoires, particuliérement par les pores de la peau. Alors la lymphe, privée de l'humide fin qui la pénétroit, qui l'assouplissoit, qui lui procuroit de l'extension, qui la rendoit capable de toutes les formes, & perméable dans tous les plus petits vaisseaux, avec les principes de chaque espece d'humeurs à qui elle sert d'enveloppe, de matrice, de véhicule ; alors, dis-je, elle s'épaissit ou se contracte, & avec elle tout ce qu'elle contient. Ainsi épaissie, elle engorge les plus petites capacités, & toutes les sécrétions en souffrent plus ou moins, suivant le degré de son épaississement, ou de celui de la chaleur qui l'opere : arrivée dans le cerveau, à l'origine, au principe, au point de la

sécrétion du suc nerveux, elle l'embarrasse dans les organes sécrétoires. Si ces embarras sont plus ou moins nombreux, ils causent les affections comateuses, l'apoplexie, la paralysie, des morts subites. Delà les épanchemens, les extravasions de sang ou de tous autres fluides, apperçus à l'ouverture des cadavres dans les capacités du cerveau, occasionnés par la force de la circulation ou principe de vie, qui, trouvant trop de résistance dans les organes sécrétoires, dilate, creve les tuyaux sur leur longueur, &c. Delà encore, par une grande compression des humeurs entre le centre de la circulation & les organes sécrétoires, sont formés & trouvés dans le cœur, dans les grands vaisseaux, dans les viscères, des concrétions de toute espece, des caillots de sang, leur adhérence par la viscosité de la lymphe, par le dessèchement des parois intérieures des capacités, qui ne sont plus lubréfiées suffisamment pour faciliter une circulation libre, & sans retard.

ARTICLE II.

De l'air froid ; ses effets. Observations.

SI l'air chaud dilate, l'air froid reſſerre. C'epandant l'un & l'autre produiſent ſouvent, en apparence, les mêmes maladies, quoiqu'ils agiſſent d'une maniere diamétralement oppoſée. L'air chaud, comme nous venons de le voir, épaiſſit la lymphe, après l'avoir tuméfiée, miſe en mouvement, & en avoir diſſipé les fluides qui la détrempoient. L'air froid, au contraire épaiſſit la lymphe, en la reſſerrant dans les vaiſſeaux, en lui faiſant exprimer la ſéroſité, pour la faire paſſer par la voie des urines. Si le froid continue, dure long-tems, il rend le ſang des pléthoriques, viſqueux, tenace, impropre à la circulation, aux

sécrétions, aux excrétions : il forme des obstructions, des maladies qui ont leur siége dans le cerveau, &c.

Une Dame, âgée de soixante ans, très-pieuse, & fort charitable, aimoit à fréquenter les églises. Comme elle en avoit le loisir, elle ne manquoit pas chaque jour d'entendre plusieurs messes, & quelquefois, ainsi qu'il arrive aux dévotes, elle s'y endormoit. Un jour d'hiver, fait pour tout métamorphoser en glace, ne refroidit point sa dévotion. Après avoir assisté à je ne sai combien de messes, elle s'endormit. Les gens attachés au service de l'église, connoissoient cette Dame ; ils alloient & venoient ; ils la voyoient dormir, & n'en étoient point étonnés ; ils lui savoient cette douce habitude. Mais sa famille, en qui le froid & l'appétit excitoient un sentiment plus vif pour le diner, se lassa d'attendre, & l'envoya chercher. On l'appelle, on la remue, on l'agite, le tout

en vain. Elle ne donne aucun ſigne de vie. L'on s'apperçoit en la déplaçant pour la tranſporter, qu'elle avoit rendu une grande quantité d'urine. On lui fit avaler à ſon arrivée chez elle, quelques cuillerées de vin chaud avec du ſucre, & on la mit dans un lit bien baſſiné. Ce ſecours fut ſans effet.

Appellés pour la viſiter, nous la trouvâmes ſans mouvement, & privée de ſentiment. Elle avoit les yeux fixes & éteints, les traits du viſage déformés, la reſpiration peu ſenſible, le poulx ſerré & très-lent; enfin la peau de tout le corps étoit d'un froid de glace: cependant l'on ne remarqua point de membre glacé. Elle fut chauffée, agitée, frottée long-tems des pieds à la tête avec des ſerviettes chaudes. Ces frottemens ne la tirerent pas de ſon état de reſſerrement, ou léthargique, & ne rappellerent point la chaleur à la peau. On la mit dans un bain d'eau tiede, elle y prit vingt-qua-

tre gouttes de *lilium* dans une cuillerée d'eau, le poulx se dilata un peu, accéléra ses pulsations, & successivement la malade ouvrit les yeux, fit quelques mouvemens, & répondit par gestes à des questions. Elle fit entendre qu'elle avoit mal à la tête. Alors, ne voyant plus rien à craindre de la tension, de la rigidité des fibres, causées par le froid, sentant au contraire de la souplesse dans les membres & dans le poulx, nous lui fîmes prendre deux grains de tartre émétique dans trois verres d'eau, à distance convenable, dans l'intention d'animer tous les ressorts, & de décantonner les humeurs fixées. Ce remede l'agita, la tourmenta beaucoup, la fit évacuer du haut & du bas, lui dégagea le cerveau, & lui débarrassa toutes ses facultés. Elle passa la nuit suivante fort tranquillement. Mais elle se réveilla le lendemain, encore avec un peu de mal à la tête; soit qu'il fût causé par le resserre-

ment que le cerveau avoit éprouvé dans le froid, soit par la fatigue de l'émétique, soit par un reste d'embarras, trois purgatifs, administrés de jour à autre, la délivrerent entiérement. Elle se rétablit, & se remit au courant de sa dévotion.

Le froid, en saisissant, en serrant, avoit fait rendre involontairement l'abondance d'urine que l'on trouva sous la malade à l'église. Cette excrestion excessive n'avoit pu se faire, que la lymphe & toutes les humeurs ne fussent devenues plus épaisses; alors, le sang épaissi avoit engorgé le cerveau, qui n'avoit pu fournir la quantité du suc nerveux nécessaire à l'organe des sens; une respiration foible, un poulx prêt à s'éteindre, en font preuve; alors, le froid resserrant de plus en plus, continuant d'emporter la chaleur naturelle, auroit infailliblement étouffé le principe de vie, si l'on eût laissé cette dame encore quelque tems sans secours.

Le vent de nord, ou le très-grand froid, a donc ſes accidens particuliers. Mais les plus rigoureux, ſont de roidir, de glacer des membres, quelquefois le tout; d'occaſionner des ſaignemens de nez, des crachemens de ſang, des pleuréſies, des fluxions de poitrine, &c. Alors, les maladies inflammatoires qui en proviennent, dégénerent, & ſe terminent ſouvent en putridité, en gangrene, en ſphaces. On le concevra, ſi l'on conſidere que les fluides de toute eſpece, renfermés dans le ſang, ou plutôt dans la lymphe, agités par une circulation accélérée, preſſés dans leurs tuyaux par le froid, épuiſés d'une grande partie de leur humidité, dégénerent néceſſairement; ſe déſorganiſent, fomentent des diſſolutions, des putréfactions, & occaſionnent le deſſéchement, par évaporation. Mais, en général, l'air froid, bien pur, convient à toutes les bonnes conſtitutions. Ce qu'il en faut

craindre,

craindre, c'eſt ſa ceſſation ſubite, pour tomber dans un dégel fort humide, qui gonfle, corrompt les humeurs amaſſées dans le froid. C'eſt ordinairement là l'époque du plus grand nombre des épidémies qui regnent tout le printemps, & qui ſouvent anticipent encore ſur l'été.

Nous avons ouvert le cadavre de pluſieurs ſoldats morts de froid, & trouvés glacés en faction ſur les remparts ou les fortifications. Nous leur avons trouvé à tous le poumon & le cerveau fort engorgés de ſang. Le froid ne glace point, qu'il ne ſoit parvenu juſqu'à l'axe des vaiſſeaux, grands & petits, où d'abord il concentre la chaleur, & d'où il la déloge, avant d'y faire ſentir ſon reſſerrement. Il arrête par degrés la circulation & toutes les ſécrétions, à commencer par les plus petits vaiſſeaux. Il paralyſe ainſi tout le corps, le rend inſenſible, après lui avoir fait éprouver les

plus cruelles douleurs, & jette enfin dans un ſommeil bientôt mortel.

Nous avons obſervé que ceux qui boivent de l'eau-de-vie, dans l'intention de ſe fortifier contre le froid, en périſſent plutôt. Elle reſſerre la ſubſtance de la lymphe, ainſi qu'on le verra bientôt, & lui fait exprimer ſa ſéroſité : par là elle ajoute à l'action du froid. Les buveurs d'eau ſupportent le grand froid plus aiſément & plus long-tems. La lymphe, chez eux, eſt plus abreuvée en elle-même, plus ſouple, plus fine, moins viſqueuſe, moins élaſtique, par conſéquent moins tenace dans ſes contractions forcées.

Nos obſervations nous ont confirmé conſtamment, que ceux en qui la lymphe eſt épaiſſe, & les ſéroſités abondantes, comme dans les vieillards, les buveurs d'eau-de-vie, &c., ſont plus ſuſceptibles des impreſſions du froid dans

toutes les saisons; qu'ils suent & s'affoiblissent plus que d'autres dans les grandes chaleurs; qu'ils sont dans le froid humide, plus sujets aux rhumes, aux catarres, aux rhumatismes, &c. Comme à mesure que l'on avance en âge, la lymphe s'épaissit & les sérosités redoublent, ces maladies, ainsi qu'on le voit, assiégent la vieillesse, de plus en plus: & quoique les sueurs l'affoiblissent beaucoup, elle recherche toujours la chaleur; mais ce doit être celle qui est tempérée, dans la crainte d'épaissir, d'agiter le sang, de le décomposer. L'expérience nous a appris que les fluides reprennent difficilement leur organisation dans l'âge avancé.

ARTICLE III.

De l'Air, des Orages, Tonnerre, Chaleurs brûlantes ; leurs Effets. Observations.

VERS la fin du printems, un Meûnier eut le bras droit violemment comprimé entre deux meules de moulin. Un habile Chirurgien l'entreprit, le panſa avec beaucoup d'habileté, & le gouverna avec toute la ſagacité qu'exigeoit une complication auſſi grave. Il y avoit déja ſix ſemaines que l'accident étoit arrivé ; le bras alloit bien, le malade commençoit à le faire agir ; les plaies étoient belles, & la régénération des chairs ſe faiſoit ſelon le deſir de l'Artiſte. Des orages, accompagnés de tonnerre, de chaleurs dévorantes, ſe ſuccéderent pluſieurs jours de ſuite. Alors les chairs ſe

flétrirent, devinrent livides; enfin, le bras se sphaséla du bout des doigts jusqu'à l'épaule ; &, malgré l'application des remedes les plus efficaces, le malade échappa à cet habile homme en peu de jours.

Un homme de quarante ans, de bonne mine, & de la meilleure santé jusqu'alors, sans douleur, sans cesser de faire toutes ses fonctions, voyoit son ventre grossir tous les jours, & n'en avoit nulle inquiétude. Le hasard nous le fit rencontrer. Etonné de l'amplitude de son ventre, je fus curieux de le tâter ; je le trouvai plein d'eau. Il convint de se faire opérer le lendemain, & nous nous séparâmes.

Nous étions alors en été, & il faisoit une très-grande chaleur. Pour surcroit, vint une orage sur les onze heures du soir, qui dura toute la nuit. L'air étoit prodigieusement dilaté. Les éclairs se succédoient si rapidement, que le ciel

paroiſſoit être embraſé d'un feu continuel. Le lendemain, le ſoleil, à ſon lever, diſſipa l'orage & rétablit le calme. Le malade, qui avoit une heure fixe pour déjeûner, tardoit à paroître; ſa famille s'en étonnoit. Bientôt elle s'en inquiéta. On entre dans ſa chambre : mais quel affreux ſpectacle pour une femme tendrement aimée, & pour des enfans chéris ! Ils le trouvent mort dans ſon lit. Cet homme, qui la veille ne ſe doutoit ſeulement pas d'être malade, qui avoit bon viſage, & une contenance aſſurée, n'étoit plus qu'un cadavre effroyable à voir. Ceux même à qui il étoit le plus cher, n'oſoient en approcher. La puanteur qui en ſortoit, écartoit déja tout le monde. Cependant nous en avons fait l'ouverture. Il eſt ſorti du bas-ventre une grande quantité d'eau ſale, extrêmement fétide. La peau, les muſcles mêmes, cédoient par lambeaux à un foible tiraillement. Tous les viſ-

ceres étoient abſolument pourris, & d'une infection ſi pénétrante que nous fûmes forcés de l'abandonner.

Une jeune Dame, âgée de dix-huit ans ou environ, partit pour la campagne, & y fit une chûte. Elle étoit enceinte de pluſieurs mois ; il s'enſuivit une fauſſe-couche. Elle fut gouvernée par un habile Médecin, qui la rendit à la famille, à ce qu'il paroiſſoit, dans une ſituation qui ne laiſſoit plus aucune ſuſpicion de danger pour la ſuite. Ce Médecin fut obligé de s'abſenter. Nous fûmes appelés le lendemain de ſon départ, c'étoit un vendredi, & nous étions en été. A l'inſpection de la malade, nous jugeâmes qu'il s'agiſſoit moins d'ajouter à ce que l'on avoit fait, que de la diriger dans ſa convaleſcence. En effet, le régime étoit bien compoſé, & nous n'y changeâmes rien. Le vendredi, le ſamedi ſe paſſerent bien, ainſi que la matinée du dimanche ſuivant ;

mais l'air étoit excessivement chaud, & un orage assez violent y ajouta. La chambre étoit exposée au midi; nous proposâmes de la mettre à l'aise dans son lit, d'humecter, par la transpiration de quelques plantes aqueuses, l'air de la chambre, pour en corriger la chaleur, la sécheresse, tempérer son action pénétrante, résolutive, putréfiante; on rejetta nos propositions, comme mal sonantes, révoltantes, contraires, disoit-on, à la pratique ordinaire, & dangereuses dans l'état de femme en couche, &c. La fievre s'empara de la malade pendant la nuit, & fit des progrès si rapides, que le lendemain lundi, à 5 heures du matin, elle étoit à toute extrémité. Nous arrivâmes avec précipitation; mais pour être témoins d'une mort prompte, causée par une dissolution putride générale.

L'on sait que l'air, dans les tems d'orages, est très-raréfié par la matiere des éclairs ou du feu dont il est plein.

Cet air, introduit dans la trachée artere & ailleurs, passe ensuite dans la substance même du poumon, y raréfie le sang & les autres humeurs, les gonfle, & dilate tous les vaisseaux qui les contiennent; ce qui cause le sentiment de pesanteur, d'étouffement, de suffocation; d'où résultent des sueurs, la fatigue, l'épuisement, la foiblesse, &c. Si la force de la circulation, ou plutôt, si le principe vital, si l'organisation des fluides ne résistent point à l'action de l'air chaud passé dans les liqueurs, & confondu avec elles, elles se déforganisent. Alors la lymphe dissoute elle-même, ainsi que nous l'avons observé, abandonne les principes des autres humeurs, qui dégénerent promptement en putridité, en gangrene, &c.

L'air dilaté des orages, fait souvent naître sur le champ, dans des sujets foibles, des maladies graves, & il y dispose quelquefois les plus forts. Il est sage

de se précautionner, quand on le peut, contre ses effets, qui sont toujours funestes. Il est redoutable dans les fievres putrides, éruptives, malignes, &c. Il fait périr beaucoup de monde dans les épidémies. Dans toutes ces maladies, en pareilles circonstances, nous avons employé, toujours avec succès, les moyens suivans; moyens également utiles aux personnes en santé, pour se garantir des impressions trop vives de l'air chaud, sec. L'on coupe plusieurs branches de tilleul en feuilles & sans fleurs; on en tapisse une chambre, en leur mettant le pied dans des vases pleins d'eau. A leur défaut, l'on jette çà & là des feuilles de laitue, de romaines, d'endives, de chicorée, de plantes enfin émollientes, rafraîchissantes, &c. Ces moyens, dans les grandes chaleurs, valent mieux que des pots de fleurs, dont on remplit les appartemens, ce qui ne convient, tout au plus, que dans des tems de fraî-

cheur. Le parfum, ou les corpuſcules odoriférans, qui s'exhalent des fleurs, & que l'on aſpire, ajoutent à l'intempérie de l'air chaud, aux diſpoſitions à la pourriture, & dans la plupart aux vapeurs, aux maladies de nerfs, au dérangement de l'eſtomach, de la matrice, &c. Quant à l'intérieur, nous faiſons prendre à nos malades, dans les tems de grandes chaleurs ou des orages, ſelon le caractere de la maladie, ſelon la conſtruction du ſujet, &c., les tempérans, les rafraîchiſſans, connus de tout le monde, comme la décoction de fruits aigrelets, de chien-dent nitrée, &c.; l'eau d'oſeille, de ceriſes aigres, d'épine-vinette, de groſeilles, de grenade, de verjus, l'orangeat, la limonade, &c. Ces acerbes, ces aigrelets fortifient l'organiſation des fluides, en communiquant une légere aſtriction à la lymphe. Par-là, ils garantiſſent de la diſſolution, de la putridité, du deſſéchement ou du ſphacel, ou en arrêtent

les progrès, & donnent le tems d'y remédier.

La foudre, ou matiere du tonnerre, ne parcourt que les régions de l'air le plus dilaté, & elle eſt repouſſée de celles ou l'air eſt denſe. L'on ne voit point le tonnerre pénétrer dans le fond des caves par les ſoupiraux, dans les ſouterrains par leurs ouvertures, ni dans les glacieres; ils en ſont garantis par un atmoſphere d'air frais qui tranſude ou qui paſſe du dedans au dehors, qui communique ſa fraîcheur ou ſa denſité à l'air extérieur, qu'il touche immédiatement, & qu'il fortifie contre la dilatation. Les chambres, les appartemens tapiſſés de branches de tilleul, remplis dans les tems de chaleurs exceſſives ou d'orages, de plantes humectantes, y temperent, y rafraîchiſſent l'air, & lui donnent alors des qualités vraiment ſalutaires, dont nous avons vu les effets les plus marqués. L'on ſait ce que l'on éprouve en

hiver intérieurement des vents coulis d'une chambre où l'on fait du feu. Nous avons obſervé pluſieurs fois, au contraire, que des chambres rafraîchies en été, de la façon que nous l'avons dit, ſortent par les trous, les fentes des portes & des fenêtres, des collonnes d'air un peu froid. L'on pourroit donc ſe perſuader, avec raiſon, que l'air de pareilles chambres pourroient nous défendre dans les chaleurs exceſſives contre les coups, les bouffées, les ſecouſſes d'air brûlant, qui étouffe, qui diſſout, & cauſe ſi promptement les déſordres de la putréfaction.

Il y a trente ans ou environ, un Gentilhomme de notre connoiſſance, ſe plaignoit d'une chaleur trop pénétrante; & demandoit ce que l'on pourroit faire pour y remédier. Il avoit ſous ſon ſallon une cave dont l'air étoit ſain; nous lui conſeillâmes de faire aux quatre coins de cette piece, ou à quelques-uns ſeule-

ment, des trous dans la voûte de la cave, d'y ſceller des tuyaux, n'importe de quelle matiere, de les élever dans le ſallon juſqu'à deux ou trois pouces au-deſſous du plafond, & de les faire plus évaſés vers le haut, pour que l'air qui en ſortiroit n'en fût pas trop bruſquement repouſſé, & qu'il pût s'étendre, ſe développer ſans incommoder le bas. L'on pourroit adapter à ces tuyaux, des ſoupapes mobiles, qui donneroient la commodité de ſe procurer de l'air frais en été, & de garantir de la fumée en hiver. Je n'ai point vu ce Gentilhomme depuis; j'ignore s'il a fait uſage de mes avis.

ARTICLE IV.

Vent d'Oueſt ; ſes Effets. Obſervation.

AU commencement d'une prairie ; & près d'une côte fort élevée & très-étendue, eſt ſitué le Village d'A... La prairie eſt à l'eſt du village, & la côte à l'oueſt. Pendant le mois de mars & d'avril, régna un vent froid & humide de l'oueſt. Preſque tous les habitans qui ont les ouvertures de leurs maiſons préſentées à l'oueſt ſont tombés malades. Ceux dont les habitations ſont ouvertes à l'eſt & au midi, ont conſervé la ſanté. Les villages ſitués à l'autre bord de la prairie, quoique expoſés également à l'oueſt, n'ont point ſouffert ; pourquoi ? Nous eſſaierons de le dire.

Les Maladies des habitans expoſés à

l'oueſt d'A . . . , étoient des fievres cathaſalles putrides. Nous avons ouvert pluſieurs ſujets, en qui nous avons trouvé tout le poumon en ſuppuration, & peu d'autres accidens. Cependant ces fievres ne devenoient meurtrieres que pour ceux qui n'étoient point ſollicités aſſez-tôt, ni d'une façon appropriée au caractere de l'épidémie. L'émérique donné dans les commencemens, une diéte ſévere, le lit, l'uſage de la décoction des plantes diaphorétiques, & quelques purgatifs ordinaires réitérés, ont guéri tous ces malades; mais encore mieux le changement de vent, venu tout-à-coup de l'oueſt à l'eſt par ſud : il a délivré les uns entiérement, & a préſervé les autres.

Le vent froid & humide, tout à la fois, eſt pernicieux dans toutes les ſaiſons. C'eſt l'intempérie dont il faut ſe garantir avec le plus de ſoin. L'humidité froide ſaiſit, ſupprime la tranſpiration

ration & les ſueurs; elle introduit dans nos corps beaucoup de ſéroſité par la trachée artere & ailleurs. Ces ſéroſités ramolliſſent toutes les fibres, ſe mêlent avec nos liqueurs, les noient, & en détrempent la lymphe. Le froid, comme nous l'avons vu, reſſerre, concentre tout; alors, le long ſéjour de ces séroſités diſpoſe à la diſſolution, & enfin à la putridité. Ces fievres cataralles putrides, commencent ſouvent par des rhumes ſimples. Nous nous ſommes ſervis contr'elle, toujours avec ſuccès, des moyens que nous avons employés ici.

Reprenons maintenant un partie de ce que nous avons dit plus haut. *Preſque tous les habitans qui ont l'entrée de leur maiſon préſentée à l'oueſt, ſont tombés malades. Ceux dont les maiſons ſont ouvertes à l'eſt & au midi, ont conſervé la ſanté. Les villages ſitués ſur l'autre bord*

de la prairie, quoiqu'exposés à l'ouest, n'ont point souffert.

Une riviere qui coule sur un fond uni, a un cours égal par-tout. Si elle rencontre un enfoncement considérable, elle s'y précipite de toute sa pesanteur, & frappe le fond avec impétuosité. L'air est sur la surface de la terre, en général, comme la mer sur son fond. La mer a ses courans, & l'air a les siens. Les courans d'air sont les vents. Si un courant d'air, non interrompu par un autre, parcourt une plaine, sa marche est égale; si cette plaine est terminée par une vallée profonde, il s'y précipite en y arrivant, & en déloge celui qui l'occupe; si cette vallée est large, il reprend l'égalité de son cours. Il n'est donc pas étonnant que les villages situés sur l'autre bord de la prairie, en opposition d'A... aient été préservés, quoiqu'exposés au même vent d'oueſt.

L'on ſait qu'un courant perd de ſa force & de ſa viteſſe, à compter de l'inſtant où il eſt interrompu, à celui où il reprend ſon fil. Les habitans d'A...., expoſés à l'eſt & au midi, ne doivent donc point éprouver autant de violence de la part du vent d'oueſt; les derrieres de leurs maiſons les en mettent à l'abri. L'impétuoſité d'un vent humide, froid & forcé, ſans interruption, a donc cauſé les maladies d'A.... Par conſéquent, pour guérir plus promptement, & ſans beaucoup de remedes les malades de ce village, il eût fallu les tranſporter dans des habitations expoſées à l'eſt. Mais dans un terreur panique, ordinaire aux épidémies, excepté les parens bien proches, les amis intimes, où trouve-t-on des gens diſpoſés à recevoir des malades dont on craint la maladie? C'eſt ce que l'on a éprouvé ici.

La chûte du vent d'oueſt ſur le village d'A...., étoit encore plus ſuppor-

table au dehors que dans les habitations mêmes. Les maisons de villageois, pour l'ordinaire, sont mal fermées; le vent s'y introduit par une infinité de trous: ces colonnes d'air, que l'on appelle *vents coulis*, sont on ne peut pas plus à craindre. Je n'ai point hésité de leur attribuer la cause d'une grande partie des fievres dont il s'agit ici. Il est naturel de chercher le feu & de s'en approcher quand on a froid; c'est souvent la plus mauvaise place des chambres où pénetrent les vents coulis, par la raison que ces colonnes d'air se dirigent toutes vers le foyer; d'où l'on peut conclure que les plus petites chambres sont souvent les plus dangereuses, en ce que ces colonnes sont plus courtes, par conséquent plus serrées, plus fermes, & qu'avant d'arriver au feu, elles sont moins brisées moins divisées dans un petit espace que dans un grand. Nous avons quelquefois exposé à ces fusées d'air, de petites phioles pleines

d'eau ; elle s'y glace promptement. Voilà donc un air forcé & glacial que l'on reçoit ſur la tête, le col, les épaules, &c. L'on ne doit donc pas trouver étonnant de s'enrhumer quelquefois auprès du feu.

J'ai ſouvent obſervé que ces vents coulis ſont en hiver la cauſe de la plus grande partie des maladies, & de leur opiniâtreté. Si l'on veut ſe donner la peine d'y réfléchir, l'on s'en convaincra facilement. Un homme près du feu, lorſqu'il fait froid, & ſur-tout un froid humide, brûle par devant, & gele par derriere. Il eſt comme entre le marteau & l'enclume, ou comme la pâte dans les mais du boulanger ; le chaud diviſe d'un côté, & de l'autre le froid l'opprime & le reſſerre. Le froid fait les engorgemens, & la chaleur en pourrit la matiere. Si l'on en excepte quelques rhumes, quelques fluxions de poitrine, gagnés au dehors par trop de fatigue, trop de délicateſſe de tempérament, &c., preſ-

que toutes ces maladies se contractent auprès du feu d'une chambre qui admet des vents coulis ; & c'est dans ces chambres que l'on trouvera la cause des prétendues épidémies de rhumes, dont grand nombre de personnes périssent de pourriture, de suppuration du poumon ; accidens d'autant plus fâcheux, que l'on s'en apperçoit souvent trop tard, & que l'on néglige, sous prétexte que ce n'est qu'un rhume. Si les jeunes gens s'en délivrent quelquefois à peu de frais, la vieillesse & la santé délicate ne s'en tirent pas de même. Nous ne connoissons pas de moyens capables de faire supporter impunément les vents coulis, reçus de près, & immédiatement de l'endroit d'où ils partent. Les hommes les plus vigoureux, les chevaux mêmes, les bœufs, &c., y succombent. Ils n'ont d'autre avantage que d'y résister quelquefois un peu plus long-tems.

Le moyen le plus puissant & le plus

prompt que nous ayons trouvé contre le rhume, eſt de ſe mettre au lit dès le commencement, l'eſpace de trois ou quatre jours, d'y obſerver une diete ſévere, d'y faire uſage abondamment d'une décoction de bourache, & de ſe purger enſuite. Par-là, l'on empêche les humeurs de ſe dépouiller de toute leur ſéroſité, par la continuité de la preſſion du froid, de s'épaiſſir, de cauſer de plus grands engorgemens, de dégénérer, de ſe putréfier, de ſervir de foyers à la fievre, &c.; par-là l'on ramollit les fibres, l'on rétablit la tranſpiration, la ſécrétion, l'on diviſe les humeurs épaiſſes, l'on ſe délivre de celles qui ſont impropres à la circulation, à la nutrition, ou qui pourroient vicier celles qui ſont encore ſaines, &c.; par-là, enfin, l'on ſe met en état de ſupporter plus aiſément par la ſuite toute eſpece d'intempéries, ſans en craindre les effets les plus fâcheux, &c. La vie ſédentaire affoiblit

& rend plus sensible au froid. Tel ne seroit pas enrhumé ou malade, & tel autre n'y succomberoit pas, s'il se familiarisoit avec l'air du dehors. Nous sommes faits pour le grand air, & il est fait pour nous; le prendre chaque jour exactement, c'est se fortifier contre lui-même, & l'on se garantit du plus grand nombre des maladies d'hiver.

ARTICLE V.

Vents d'Est & de Sud-Est; leurs Effets. Observations.

DE toutes les expositions aux différens vents, celle qui est au levant est généralement reconnue la meilleure. Cependant elle a aussi ses inconvéniens. Lorsque le vent souffle trop long-tems en été, il dévore l'humide des plantes & de la terre même; il desseche les marais,

rais, les étangs, les rivieres, &c. Comme nous ſommes compoſés de fluides, & de parties qui en proviennent, l'on conçoit que tout ce qui vit ou végete doit en ſouffrir. Auſſi l'air trop ſec emporte-t-il l'humidité des organes ouverts extérieurement, ce qui occaſionne aux yeux des éraillemens, des ophtalmies, &c.; dans les narines, la démangeaiſon, l'irritation, des ſaignemens de nez, &c.; dans les oreilles, le grande ſenſibilité de l'ouie, & quelquefois la ſurdité momentanée, ſur-tout parmi les artilleurs, qui n'ont pas ſeulement à ſupporter cette ſéchereſſe, mais encore la tenſion des fibres de l'organe dans le feu de l'artillerie, à laquelle il faut ajouter les efforts continuels que la nature opere d'elle-même, pour réſiſter aux ſecouſſes violentes & ſubites de l'air dans l'exploſion de la poudre, ce qui fortifie, durcit les fibres, les rend inſenſibles aux trémouſſemens doux, cauſés dans l'air par une

cause légere. Mais la grande sécheresse n'enleve d'aucun organe particulier, autant d'humide que de la trachée artere ; elle nuit sur-tout aux poitrinaires, elle épaissit leurs crachats, les rend tenaces, plus difficiles à se détacher, à glisser dans l'expectoration. L'air sec, intérieurement, augmente le mouvement circulaire & la transpiration. S'il excite des sueurs, elles sont suivies d'épuisement, de soif insatiable, &c. ; par-là il prive la lymphe ou le sang de sa sérosité, d'où naissent des obstructions, des coliques hépatiques, néphrétiques, &c. ; toutes especes de maladies inflammatoires, ardentes gangréneuses ; &c. Dans une semblable température, l'on doit s'abstenir d'exercices violens, sans exception, de mets salés, épicés, de liqueurs spiritueuses, de café, de chocolat, enfin de tout ce qui dessèche la lymphe, agite le sang, provoque la transpiration, les sueurs, la sputation abondante, les urines, &c,

L'on peut prévenir ces accidens par le repos, des alimens doux, des rafraîchiſſans, les bains réitérés, en humectant l'air des appartemens par la tranſpiration des plantes aqueuſes, inodores, &c.

Le village de R..., eſt ſitué ſur le penchant d'un vallon allongé, & fort profond. Il y circule, de l'eſt à l'oueſt, une petite riviere bordée de hameaux & de fermes, à peu de diſtance les uns des autres. Ce village eſt expoſé au midi, vers le commencement du vallon du côté de l'eſt.

Dans un été qui fut fort chaud, il ſouffla pendant ſix ſemaines un vent de ſud-eſt, qui arrêtoit la végétation des plantes, & les ſéchoit ſur pied. Les habitans de R.... s'en reſſentirent cruellement. Ils furent attaqués d'une fievre inflammatoire, ſi violente & ſi rapide dans ſes progrès, que la plupart des malades étoient emportés dans trois fois vingt-quatre heu-

res, & quelquefois plutôt. Ceux que l'on ne saignoit pas, mouroient; ceux que l'on purgeoit ou que l'on ne purgeoit point, mouroient également.

Etonné en arrivant, de la rapidité des progrès de la maladie, non pas seulement dans quelques-uns, mais dans tous, j'en visitai un grand nombre, avant de rien décider sur la qualité des moyens curatifs. Par-là nous avons connu les commencemens de la maladie, ses progrès, son état, sa terminaison. Elle commençoit par faire sentir dans les reins des douleurs poignantes, un grand mal de tête, une lassitude générale, & un frisson si violent, qu'il en étoit convulsif. Le poulx étoit serré, dur, & fort agité; les urines rouges, brûlantes à leur sortie, & rendues en petite quantité; le ventre contracté, sec, &c. Lorsque le frisson commençoit à s'appaiser, les yeux devenoient ardens, la bouche enflammée, & la peau seche, brûlante. Le sang

ſorti des veines, ſe coaguloit difficilement; il étoit d'un rouge ſale, livide, traverſé de filamens glaireux ou lymphatiques, & il ſe décompoſoit promptement; enfin, les malades ne pouvoient étancher leur ſoif. Le deuxieme jour, la ſoif s'appaiſoit; l'accablement ſuccédoit aux ſentimens de laſſitude & à la douleur. Le ſang étoit noirâtre, avoit encore moins de conſiſtance que la veille, & ſe putréfioit dans l'eſpace d'une heure. Les levres, la langue étoient ſi ſéches, qu'à peine les malades pouvoient la faire agir; les excrémens reſſembloient à une boue noire, infecte, &c. Le troiſieme jour, les malades ne donnoient aucun ſigne d'attention ni de connoiſſance: ils avoient les yeux ouverts, chargés de pouſſiere, & inſenſibles; les levres, la langue noires & durcies, ſe refuſoient à la déglutition; enfin, les malades ne rendoient plus d'urines ni d'excrémens; ils reſtoient immobiles, &

paſſoient ſans que l'on s'en apperçût ; mais l'inſtant d'après la mort, ils exhaloient une infection qui forçoit de s'en éloigner. Cependant nous avons fait l'ouverture de quelques cadavres, nous n'avons trouvé par-tout que putréfaction & gangrene. D'après l'expoſition des ſignes, des ſymptômes de cette effrayante maladie, & la promptitude de ſes progrès, l'on conçoit qu'il falloit un remede encore plus prompt pour l'arrêter ; mais où le trouver ? dans la connoiſſance de la cauſe.

Si les exhalaiſons de la terre occaſionnent ſouvent des maladies par leurs qualités, ou mélange de principes nuiſibles à la ſanté, c'eſt un malheur attaché à la foibleſſe de notre conſtitution, ou plutôt c'eſt une preuve de la dépendance réciproque de tous les êtres ; dépendance qui en fait voir la chaîne, dont les ſix choſes non-naturelles ſont les chaînons qui tiennent à nous de

plus près. Cependant ces exhalaiſons ſont néceſſaires à la conſervation de tout ce qui a vie animale & végétale : ſans elles l'air nous deſſécheroit, & le ſoleil nous brûleroit. Ces vapeurs qui rempliſſent l'atmoſphere ſont donc bien néceſſaires à notre conſervation; elles ne ſont pas ſeulement pour nous un préſervatif, elles le ſont encore pour tout ce que ſupporte notre globe, & pour la terre même, à qui elles ſervent d'enveloppe ou de bouclier contre l'action immédiate de l'air & du ſoleil.

Le village de R. . . . , comme nous l'avons dit, eſt expoſé au midi, ſur la pente d'un côteau ; il reçoit donc la plus grande chaleur en toute ſaiſon, & le ſol y eſt néceſſairement moins humide qu'ailleurs. Il a paſſé ſur ce village, pendant ſix ſemaines, un vent de Sud-Eſt qui, par lui-même, eſt très-ſec & fort chaud en été ; il a dû y enlever journellement tout l'humide du ſol :

alors la chaleur devenant plus forte, il a pénétré plus promptement les individus ; il y a accéléré la circulation, excité des sueurs, des transpirations, & il n'est plus resté que des fluides épaissis. Ces fluides épais, resserrés par la lymphe dépouillée elle-même d'une partie de sa sérosité, ont éprouvé par continuité des fermentations intestines, des dissolutions putrides, gangréneuses, &c.

Deux indications se sont présentées ici à remplir, humecter & corriger la putridité ; mais humecter, ce n'étoit point avec des boissons purement aqueuses, simples, ramollissantes, &c. elles auroient affoibli les malades, & ajouté à la dissolution. Il falloit donc un moyen qui pût faire passer dans le sang, un humide qui ne glisât point entre les parois des vaisseaux & les humeurs devenues tenaces, mais les pénétrer sans les agiter, les dissoudre, & y rester suffisamment pour les corriger. Ici les oranges,

les citrons, les limons auroient fort convenu; mais où les prendre, & comment les faire acquérir par des malheureux qui ont à peine du pain? D'ailleurs, le cas étoit pressant, & l'effet de ces fruits se seroit fait peut-être encore trop attendre. Nous avons trouvé dans l'esprit de vitriol un remede plus prompt, & par-là plus convenable à la circonstance. En effet, 15 ou 20 gouttes d'esprit de vitriol avec un peu de sucre dans une pinte d'eau commune, mesure de Paris, ont guéri tous ces malades avec autant de facilité & de promptitude, que si on leur eût enlevé le mal avec la main, & sans qu'il fût besoin d'avoir recours à d'autres moyens.

Plusieurs malades, enchantés des effets de l'eau vitriolée, ont voulu en faire usage au-delà du besoin & du tems que nous leur avions prescrit; ils en ont éprouvé des sécheresses, des toux, des resserremens de poitrine, &c. mais

les bouillons de viande ont corrigé ces accidens, de façon que ſucceſſivement ils ont été guéris par les contraires. Il arrive quelquefois que ce qui convient au commencement & dans le cours d'une maladie, devient nuiſible vers ſa fin, & l'on s'étonne que les malades vont enſuite de mal en pis ! On ceſſera de l'être, en réfléchiſſant ſur la nature des moyens que l'on emploie trop long-tems pour vouloir détruire les vices primitifs : alors ces moyens, qui ont d'abord produit de bons effets, mais dont on abuſe enſuite dans une trop grande ſécurité, ou ſans y ſonger, ſont, à leur tour, cauſe de maladies contraires, d'autant plus fâcheuſes, que les ſujets ſont plus uſés par les premieres.

ARTICLE VI.

Des vents contrariés ; leurs Effets. Observations générales.

L'OBSERVATION ſur les vents contrariés, nous a appris des ſingularités relatives à la ſanté, qui ne paroiſſent point être à négliger ; mais il faudroit, pour étendre ces matieres, un eſpace moins circonſcrit que celui que nous nous ſommes permis d'embraſſer. Quoi qu'il en ſoit, nous allons expoſer quelques idées, pour donner lieu d'y ſonger, ſauf à revenir ailleurs ſur le même ſujet. De quelque point de l'horizon que débouche un vent qui fournit une pluïe actuelle, il n'en eſt point qui ne ſoit contrarié en même tems par un autre qui refoule les nuées ſur elles-mêmes, & l'un & l'autre enſuite les

oppriment & les précipitent. Si cette pluie eſt douce, & qu'elle ne dure pas long-tems, la ſanté & la végétation n'en ſouffrent pas; mais ſi l'eau qui tombe eſt froide, elle produit tous les déſordres dont nous avons déja parlé. La contrariété la plus marquée entre les vents, & qui ne ſe manifeſte que trop ſouvent au détriment de la ſanté, eſt celle des vents de Midi & de Nord. En été, elle cauſe des fievres inflammatoires, ardentes, malignes, éruptives, de mauvais caractere, &c. Dans les trois autres ſaiſons, elle occaſionne principalement des rhumatiſmes, la goutte, des catharres, des rhumes, des fluxions de poitrine, des ſuppurations, &c.

Nous avons parlé précédemment de ces colonnes d'air glacial, qui pénetrent dans les appartemens, & nous en avons fait connoître tout le danger. Nous en avons obſervé également dans l'atmoſphere. Ces colonnes, ces courans d'air,

qui tombent obliquement ſur la terre, y propagent, ſont ſouvent long-tems à s'y développer; & plus ils parcourent d'eſpaces dans cet état, plus ils occaſionnent de maladies, ſur-tout à ceux qui travaillent en plein air, en pleine campagne. Il n'eſt pas rare, dans les ſolſtices, & plus particuliérement dans les équinoxes, d'éprouver tout-à-la-fois un vent de Nord & un autre du Midi, & quelquefois de trois côtés en même tems. S'il en eſt deux, par exemple, ils ſe choquent, ou ils ſe pénetrent réciproquement, ou l'un ſurmonte l'autre ſans s'arrêter mutuellement. Si le vent du Midi continue de propager inférieurement, il amene des pluies d'autant plus abondantes, qu'il eſt plus comprimé ſupérieurement: alors l'air eſt doux, ſuffocatif, pourriſſant; les vapeurs de la terre ne peuvent s'élever, elles retombent promptement, & produiſent beaucoup de fievres putrides, éruptives,

&c. Si le vent de Nord occupe la partie inférieure, il éleve les nuées, les étend, les diſſout, en remplit l'air, le rend mal-ſain; il produit des crachemens de ſang, des pleuréſies, des péripneumonies, & d'autres maladies inflammatoires, d'autant plus dangereuſes que l'air eſt plus denſe, & qu'il reſſerre davantage les vapeurs qu'il tranſporte & qu'il applique. Si les deux vents ſe pénetrent, ils ramolliſſent & reſſerrent en même tems; alors la goutte ſe réveille; les rhumatiſmes ſe font ſentir; l'on eſt accablé de catharres, de fauſſes péripneumonies, de rhûmes opiniâtres, qui pourriſſent, détruiſent la ſubſtance même du poumon, ſans preſque s'en appercevoir, &c. Si ces vents ſe choquent ſouvent & long-tems, l'on eſt noyé de pluies tantôt douces & tantôt glaciales, ſelon la ſupériorité de forces de l'un ou de l'autre, ce qui dérange beaucoup la ſanté; & généralement ſi, dans ce con-

air, des portions de vent de Nord paſſent entre des nuages, elles font éprouver ſur la terre le froid le plus incommode & le plus pernicieux pour tout ce qui a vie animale & végétale, &c. Nous en dirons ailleurs davantage.

ARTICLE VII.

De la tranquillité de l'Air.

SI les vents violens occaſionnent quelquefois des Maladies, l'air calme en produit d'un caractere qui lui eſt propre. La ſanté des hommes bien conſtitués, réſiſte à ſon impétuoſité, lorſqu'il n'eſt qu'impétueux, c'eſt-à-dire, nullement chargé de vapeurs nuiſibles. Mais les forts comme les foibles, ſuccombent dans un air trop tranquille; bien plus, les premiers en ſont ſouvent plutôt abattus, s'il eſt de longue durée.

Qu'entend-t-on par le calme ou la tranquillité de l'air ? C'eſt l'état de l'atmoſphere, dans un pays, ou le vent ne ſe fait ſentir d'aucun endroit déterminé. Les vents, qui partent des différens points de l'horizon, qui s'arrêtent réciproquement & également au centre de leur réunion ou de leur choc, oppriment encore & maintiennent en ſituation un eſpace de l'air : auſſi voit-on qu'à cet état de tranquillité, ſuccedent tôt ou tard des vents plus ou moins violens. Alors, c'eſt le plus fort qui a ſurmonté & repouſſé les autres. L'air tranquille eſt pour ainſi dire dans une ſorte d'apathie, & ſon mouvement eſt inteſtin. Les vapeurs qui font éruption à la ſurface de la terre, y ſont retenues ; elles ne peuvent s'élever, ſe diviſer, pénétrer, & ſe diſſiper. Dans leur ſéjour inférieurement, elles corrompent ; elles paſſent dans le poumon, dans le ſang, dans les plus petits vaiſſeaux ; elles y diſpoſent

disposent à des fievres éruptives malignes, à des épidémies nombreuses & meurtrieres : dans ces cas les appartemens les plus exactement fermés, deviennent les plus dangereux; par la raison que l'air qui pénetre par-tout, y concentre des vapeurs, & en forme des foyers morbifiques. On les corrige cependant, ou l'on s'en délivre par des fumigations d'aromates, de vinaigre, &c.; l'on s'en garantit intérieurement par les aigrelets, les acides, la citronelle, des eaux minérales salées, acidulées, &c.

L'expérience prouve que l'air emporte, dissipe les vapeurs, ou les foule sur la surface de la terre. Ici il les concentre dans les corps susceptibles de les conserver. Si ces substances sont propres à la fermentation, comme des graines, des farines, des fruits, &c., elles les corrompent. Si elles n'en sont pas susceptibles, comme des marchandises de fil, de

laine, de coton, de soie, &c., elles s'y amassent. Leur séjour les rend vicieuses de plus en plus. Alors, si d'un pays comme celui dont nous venons de parler, l'on transporte ces étoffes, elles peuvent causer la peste dans le lieu de leur destination, en commençant par ceux qui les développent, & de ceux-ci à d'autres. Pour se préserver d'accidens aussi fâcheux, le plus sûr moyen est d'ouvrir les bales ou paquets au grand air, de les y exposer quelque tems; de tourner le dos au vent pour déployer ces effets petit-à-petit; l'air alors éloigne de l'aspiration, divise & emporte les vapeurs croupies ou concentrifiées.

Nous avons observé que les plaines sont plus exposées à ces calmes de l'air; & nous pensons qu'il n'est pas de meilleurs moyens pour prévenir les accidens qu'ils causent, lorsqu'ils sont trop longs, que de purifier l'air avec des feux,

d'ébranler l'atmoſphere avec la groſſe artillerie, de pratiquer des canaux, &c. Les eaux qui circulent ſuperficiellement, excitent des courans d'air; par-là, il ſe renouvelle, & la matiere des vapeurs ſuit inférieurement la pente les eaux; elle eſt alors charriée & noyée dans les canaux qui ſont plus bas que la ſuperficie des plaines. C'eſt ce que l'on devroit faire dans les pays où la roſée & le ſerein ſon habituellement abondans; l'air tranquille communément eſt pernicieux. L'Egypte fait preuve depuis long-tems de ce que j'avance; elle devoit autrefois ſa nombreuſe population à des canaux de cette eſpece, aujourd'hui qu'ils ſont comblés, la quantité de ſes habitans eſt bien diminuée. Ils ſont ſujets maintenant à des maladies éruptives, putrides, malignes, &c., & vivent moins de tems.

L'on obſerve en Barbarie, que ceux qui vivent ſur les côtes de la mer, ou

expoſés aux vents, ſont moins ſujets aux maladies que les habitans des plaines ou plats pays, & que la vie de ceux-ci eſt plus courte, tandis que ceux qui habitent dans les montagnes de l'Atlas, quoique beaucoup plus éloignés de la mer, vont communément juſqu'à cent ans & plus; qu'ils conſervent juſqu'à cet âge toute la vigueur de la bonne ſanté. Il n'eſt pas difficile d'en concevoir la raiſon; l'air horizontal à ces montagnes en eſt arrêté & réfléchi; alors l'air ſupérieur prend la place de celui qui eſt renvoyé.

Si les vents ſont des courans d'air, dira-t-on, qu'en paſſant ſur la ſurface d'un pays, ils en enlevent les vapeurs, & le délivrent par-là des incommodités que leur ſéjour y produit? elles doivent, ainſi tranſportées d'un endroit dans un autre, nuire aux habitans ſur qui elles tombent; elles ne peuvent pas affecter autant ailleurs que dans le pays d'où elles

ſont ſorties, par la raiſon qu'élevées de plus en plus, diſtribuées dans un plus grand volume d'air, elles s'y décompoſent en quelque ſorte, ou plutôt elles changent de nature, en participant de l'acide répandu dans l'air, & ne deviennent en tombant, qu'utiles à la végétation, & nullement dangereuſes pour la ſanté. Sans ces opérations naturelles, les vapeurs des mauvais climats empoiſonneroient les bons; tout languiroit ou périroit ſur la terre. L'on voit des maladies épidémiques, paſſer d'un pays, d'une Province dans d'autres, & même d'un Royaume à un autre. Il ne faut pas imaginer que ce ſoient toujours les mêmes vapeurs, portées par le même vent, qui cauſent les mêmes maladies. Les exhalaiſons ſorties d'un pays, ne peuvent pas aller bien loin ſans ſe ſécher dans l'air, s'uſer en quelque ſorte, ou changer de maniere d'être, comme nous

l'avons dit. L'air supérieur est sain par lui-même ; nulle maladie ne vient d'en-haut, que son principe ne soit émané du sol. La cause de leur propagation est dans l'intérieur de la terre. C'est la matiere des tremblemens, des volcans, des trompes de mer, des météores terrestres, qui fuse intérieurement, qui pénetre, s'éleve jusqu'à la superficie, & qui sort sans explosion sensible par les pores des plaines, plus aisément que par le sommet des montagnes qui les vomissent en matieres enflammées, &c. Ces vapeurs retenues par la pression supérieure & latérale de l'air, dans la portion de l'atmosphere qui couvre un pays, chargées de principes putréfians ou putréfiés ; comme ceux des végétaux, des animaux, &c., alterent, dégradent, corrompent principalement ce qui a vie animale. Dans ces cas, comme dans tout autre, il faut connoître les qualités de l'air pour juger des maladies & les traiter.

Dans le tems des brouillards, l'air eſt calme pour l'ordinaire. S'il reſte tel long-tems, il affaiſſe, il dérange les digeſtions, les ſécrétions, & diſpoſe aux maladies. Alors l'air qui nous environne, pénetre nos corps avec la matiere pourrie de ces vapeurs, qui déſorganiſe nos fluides par diſſolution. Dans un tems de brouillards épais & de mauvaiſe odeur, qui a duré une grande partie du mois de Février, j'ai expoſé à l'air un drap de lit, pendant deux fois vingt-quatre heures; je l'ai exprimé, & d'une eau rouſſâtre qui en eſt ſortie, l'on en a détrempé une pâtée, que l'on a donnée à des chiens; ils en ont été tous malades; cependant ils en ont guéri, en ne prenant pour tout aliment & boiſſon que l'eau de gruau d'orge. A la ſuite de ces mêmes brouillards, il eſt ſurvenu des fievres putrides en aſſez grand nombre. Les chiens comme les hommes malades, ont éprouvé des envies de vo-

mir, de l'acccablement, des difficultés d'uriner, &c. Nous pourrions ajouter encore ici d'autres exemples de cette eſpece; mais nous les rapporterons ailleurs. Nous dirons ſeulement, que pour prévenir les accidens en pareil cas, nous avons conſeillé avantageuſement des fumigations de vinaigre, de genievre, &c., la limonade, la citronelle, des purgatifs, &c.

Je donnerai par la ſuite des obſervations particulieres à chaque pays où j'ai exercé la médecine. Elles ſont faites d'après la connoiſſance du ſol, de ſon expoſition, de ſes productions, de ſes exhalaiſons, des qualités de l'air dans les différentes ſaiſons, de la nature de leurs maladies ordinaires & extraordinaires; enfin, j'indiquerai les moyens que j'ai employés avec plus ou moins de ſuccès. En attendant, nous concluons en général, d'après nos recherches, que l'air tranquille

tranquille ſuffoque, affaiſſe les nerfs, ôte l'élaſticité aux fibres, ralentit le mouvement du cœur & des arteres, occaſionne des ſtagnations, des obſtructions, des dépots de putridité, la confuſion de toute eſpece de fluides, &c. &c.

SECTION II.

Des Alimens & des Boissons.

ARTICLE I.ER

Excès des Alimens ; leurs Effets, Observations.

LES alimens pris en trop grande quantité, fatiguent l'estomac, en distendent les fibres au-delà de leur ressort, lui ôtent les facultés d'exercer ses fonctions, &c.; d'où naissent la pesanteur, la gêne, la douleur, les envies de vomir, des étouffemens, les suffocations, &c. De l'habitude de manger beaucoup, vient la plénitude des secondes voies ; de celles-ci, l'exhalation, ou l'expression des liqueurs

les plus fines ; de la perte de celles-ci, l'épaiſſiſſement des autres fluides ; de l'épaiſſiſſement, l'embarras des viſceres, le déſordre des ſécrétions ; & par degrés le corps s'appeſantit, l'eſprit s'émouſſe, l'imagination s'obſcurcit, & le Jugement s'abrutit.

M. V... étoit d'une conſtitution forte & vigoureuſe. Il a été juſqu'à l'âge de cinquante ans livré à tous les plaiſirs, & ſur-tout à la bonne chere. Sa fortune pouvoit ſervir ſon goût, & ſa ſanté a pu s'y prêter. Il étoit tous les jours dans les plus grands repas, ſoit chez lui, ſoit ailleurs. Sa ſociété étoit compoſée de gens aſſortis à ſes inclinations & à ſes moyens. C'étoit à qui brilleroit le plus par l'abondance & la délicateſſe des mets. M. V... faiſoit parade de manger beaucoup. Pour ſoutenir ſes hauts faits en ce genre, il s'abſentoit quelquefois de table pour aller vuider ſon eſtomac par la voie la plus courte ; il reparoiſſoit enſuite

pour ajouter à ſes trophées. *Mais, tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe briſe.* M. V.... voulut ſe ſurpaſſer un jour; il fit bonne contenance, & la ſoutint plus long-tems qu'à l'ordinaire: cependant il ſe ſentit forcé de ſortir pour vomir; mais, pour cette fois, l'eſtomac s'y refuſa. Il eut beau s'exciter, mettre les doigts dans la bouche, rien ne ſe ſoulevoit pour s'échapper; tandis qu'il ſe travailloit ainſi, ſes convives ſe réjouiſſoient. Enfin, ils s'apperçurent de ſon abſence, on le fit chercher, & on le trouva mort ſur le carreau, dans le cabinet d'aiſance, avec encore les deux mains dans la bouche. Il avoit le viſage bleuâtre, bouffi; le front couvert d'une ſueur viſqueuſe, & les levres chargées d'écume.

Le cadavre fut ouvert. A meſure que le ſcalpel fendoit les tégumens de la région épigaſtrique, des portions de l'eſtomac les forçoient pour s'échapper au-

dehors. Ce viſcere étoit d'un volume prodigieux, & ſi tendu que les deux orifices en étoient étranglés. Il occupoit un eſpace ſi conſidérable, que toutes les parties de l'abdomen & de la poitrine en étoient gênées, comprimées. On l'ouvrit ; il en eſt ſorti beaucoup de vents, & l'on y a trouvé une grande quantité d'alimens, dont la digeſtion n'étoit point encore commencée ; le foie étoit noirâtre au-dehors ; il paroiſſoit avoir éprouvé une forte contuſion, & contenoit beaucoup de ſang ; le poumon étoit plein d'un ſang noirâtre, viſqueux, adhérent aux parois des tuyaux qui le contenoient ; le cerveau paroiſſoit avoir été gêné dans ſa boîte ; les vaiſſeaux ſanguins y étoient gonflés & comme variqueux.

Il n'eſt pas douteux qu'ici la plénitude des premieres & des ſecondes voies a cauſé la mort. Les fibres de l'eſtomac, trop diſtendus excentriquement, en ont

approché, resserré les deux orifices, & y ont formé étranglement. Cet étranglement s'est refusé à la sortie des matieres supérieurement & inférieurement; les boissons, la salive, les sucs œsophagiens, gastriques se sont mêlés avec les alimens, les ont imbibés, gonflés, & ont ajouté à leur volume; les vents contenus dans toutes ces matieres se sont dilatés; par-là ils ont encore distendu du dedans au dehors; les fibres fatiguées par trop d'extensions, par des efforts réïtérés pour vomir, ont enfin perdu leur ressort, elles ont cédé à la force intérieure excentrique, & sont demeurées incapables de contraction : alors l'estomac n'étant plus soutenu, maintenu par l'élasticité naturelle de ses fibres, a fait poids ou compression extérieurement sur ses entours, & il a gêné les fonctions des parties voisines, comme le foie, l'aorte, la veine cave, le cœur, le diaphragme, le poumon, &c. Cette

gêne étoit exprimée par la violence de l'eſtomac à forcer le ſcalpel, à meſure qu'il ouvroit les tégumens épigaſtriques.

La ſueur gluante dont le cadavre étoit couvert, prouve combien M. V. a fait d'efforts pour ſe délivrer de la charge de ſon eſtomac. Tout homme qui fait des efforts violens rétrécit le diametre des petits vaiſſeaux, gêne la circulation dans les grands, & raſſemble le ſang dans les viſceres, ce qui occaſionne des ruptures, des épanchemens, des ſaignemens de nez, des crachemens, des piſſemens de ſang, &c. Si ces efforts fatiguent beaucoup, ils expriment des ſueurs abondantes : s'ils durent long-tems, la ſueur devient viſqueuſe, ce qui annonce que la partie la plus fluide du ſang en eſt exprimée, puiſque la lymphe elle-même, quoique privée d'humide ſuffiſant, eſt forcée de tranſpirer ; alors ce qui reſte eſt épais, imperméable, gêne toutes les fonctions des viſceres, en arrête les ſé-

crétions, les excrétions, & étouffe le principe de vie, plus ou moins promptement, selon la violence de la cause & de ses effets.

L'abondance des alimens & des boissons fait celle du chyle : celle-ci fait celle de la lymphe, du sang & des autres humeurs. Un individu animal est borné, il ne peut contenir qu'en raison de ses capacités : or si ses capacités sont remplies, ce qu'il y ajoutera écartera, forcera les contenants, & fera redondance par quelque endroit. Il contient plusieurs especes de fluides plus ou moins épais, s'ils sont pressés dans les grandes capacités, les plus fins s'échapperont par les petites. La lymphe elle-même n'étant plus détrempée, délayée, affinée par les fluides les plus tenus, s'épaissira nécessairement. Si l'on continue à prendre des alimens superflus, ou au-delà de la consommation proportionnée à l'individu, l'on ajoutera encore à la lymphe,

& par elle à l'épaiſſiſſement de toute eſpece d'humeurs, qui, devenues épaiſſes, viſqueuſes, impropres à la circulation, aux ſécrétions, formeront néceſſairement des engorgemens, des empâtemens, des obſtructions inflammatoires & autres. Cet épaiſſiſſement, communiqué aux liqueurs les plus ſubtiles, les empêchera de paſſer par la ſubſtance du cerveau : alors, elles cauſent des apoplexies, des affections comateuſes, des paralyſies, &c. ; elles engluent le genre nerveux ; elles occaſionnent des rhumatiſmes, la goutte, l'aſthme, des catharres, &c.

M. N.... avoit peu de fortune, & beaucoup d'appétit. Il ſe nouriſſoit d'alimens groſſiers, & ſur-tout de pain à l'excès. Pendant toute ſa jeuneſſe, il fut ſujet aux fluxions de poitrine, aux maux de gorge, aux ſaignemens de nez ; ce qui lui arrivoit pour l'ordinaire après quelque exercice un peu violent. A l'âge

de cinquante ans, son appétit augmenta, avec le desir de le satisfaire sans réserve ; alors, il renonça à toute espece d'exercice, & se livra au repos, comme à la maniere d'être, selon lui, qui lui convenoit le mieux. A cinquante & un ans, il tomba en apoplexie ; trois saignées faites de bonne heure, le rappellerent à la santé, & non pas à la raison ; il blâmoit beaucoup les saignées. Pour réparer le sang qu'il avoit perdu, il se mit à manger plus que de coutume ; aussi ne tarda-t-il pas à retomber dans le même accident, d'où on le tira encore avec l'aide de la lancette, & toujours avec regret de sa part. Enfin, dans l'espace de six ans, il fut attaqué cinq fois de la même maladie ; mais la cinquieme l'emporta. Le sang qu'on lui a tiré dans toutes ces circonstances de chûte & de rechûte, étoit d'un rouge vif, mais épais, visqueux, presque sans sérosité ; elle faisoit entre les doigts, l'impression d'une

eau gommée. Nous avons ouvert le cadavre, & nous avons trouvé tous les viſceres dans le meilleur état, ſi l'on en excepte des engorgemens dans les vaiſſeaux ſanguins du cerveau, du poumon, du foie & des inteſtins.

Il n'eſt pas douteux que la grande quantité d'alimens épaiſſit la lymphe, & par ſuite néceſſaire, tous les autres fluides, puiſqu'il n'en eſt pas qui ne ſoit eſſentiellement uni à la lymphe. Dans les apoplexies reconnues ſanguines, telles que celle-ci, les ſaignées, preſque ſeules, guériſſent; elles dégagent les viſceres, & ſur-tout le cerveau, qui paroît être le ſiége le plus intéreſſant de ces maladies. Un ſang trop épais, ou rendu tel par épaiſſiſſement de la lymphe, contient peu de ſuc nerveux, ou ce ſuc y eſt tellement engrainé, qu'il ne peut s'en dégager, ni fournir ſuffiſamment pour ſoutenir la vie, ou le mouvement dans toutes les parties de l'individu, ainſi que

l'expérience le prouve ; ou, si ce sang épais renferme du fluide nerveux, il y est si grossier qu'il englue tous ses couloirs ; d'où résultent, ce qui revient au même, de semblables accidents, qui ne sont pas moins incurables ou meurtriers.

Tant que la lymphe n'a point acquis une certaine consistance, qu'elle n'est point devenue gommeuse, gluante, qu'elle ne s'applique point aux parois des vaisseaux qui manquent alors de fluide nerveux fin, qui les lubrifie intérieurement & les rend glissans, l'on guérit, même radicalement, de l'apoplexie sanguine par des saignées. Mais si les parois des vaisseaux ne sont point onctués suffisamment, si la lymphe est devenue tenace, qu'elle s'y attache sur-tout dans les plus petits vaisseaux, où elle est plus resserrée, alors les saignées multipliées en pareil cas, tuent les malades plus promptement ; en ne débarrassant que

les grands vaiſſeaux, elles y laiſſent l'affaiſſement ; elles ôtent à la nature les facultés de ſe ſoutenir, d'obéir ou de ſe prêter à l'action des remedes, &c. Alors les médicamens les plus actifs, les plus irritans triomphent quelquefois de la maladie ; non pas que je penſe que ces remedes agiſſent immédiatement ſur la limphe, & qu'ils puiſſent par eux mêmes la diviſer, aller à ſa rencontre partout où elle ſe trouve embarraſſée ; mais en ſtimulant, en irritant, en agitant, en travaillant la nature, ils augmentent l'action du cœur, le mouvement circulaire, ainſi qu'on l'obſerve ; les fibres vaſculeuſes alternativement s'allongent, ſe reſſerrent, ſe roidiſſent, foulent, battent à coups redoublés les fluides contenus ; elles les broient, les dégagent, les mêlent enſuite & les fondent, pour ainſi dire, comme dans une courſe forcée, un exercice violent, &c.

ARTICLE II.

Abſtinence. Privation entiere des alimens & des boiſſons ; leurs effets. Obſervations.

S'ABSTENIR d'alimens & de boiſſons, quand on en a pris une quantité ſuffiſante pour réparer les pertes & les forces, c'eſt ſe conſerver également, c'eſt ſe diſpoſer à une longue vie, & mettre d'avance la vieilleſſe à l'abri des grandes infirmités. S'abſtenir de manger, lors même qu'il en eſt encore beſoin, affoiblit la ſanté & la détruit par degrés ; c'eſt faire à demi les réparations d'un édifice ; c'eſt retarder ſa ruine, & non pas l'en garantir. Mais ſe priver abſolument de nourriture & de boiſſon, c'eſt être plus homicide de ſoi-même, que de s'ôter la

vie brusquement. L'air qui embrasse & pénetre tous les corps, en emporte continuellement des portions, qu'il faut restituer sans trop tarder.

Nous avons connu un bon Religieux, mais possédé d'une dévotion outrée : il devançoit le jeûne du carême de quinze ou vingt jours. Il ne se permettoit, par vingt-quatre heures, qu'une demi livre de pain bis & de l'eau. Il avoit le visage couperosé & le corps couvert de boutons. Il étoit si émacié aux approches de Pâques, qu'il paroissoit un squelette ambulant, revêtu d'une peau hideuse. Il passa ainsi huit carêmes. Enfin, il tomba malade dans le milieu du neuvieme. Pendant tout le cours de la maladie, il ne voulut prendre que de l'eau, & résista constamment aux représentations d'agréer au moins une boisson nourrissante; il avoit adopté la diete & l'eau pour ses Médecins; effectivement ceux-ci sont infaillibles, mais dans la plénitude. L'ordinaire des jeû-

neurs est d'avoir la bouche mauvaise ; il ne l'avoit pas. Son urine étoit pâle, un peu trouble, & sans odeur forte. Il n'a rendu de gros excrémens qu'une seule fois dans l'espace de dix jours ; ils étoient en très-petite quantité, durs, moulés finement, & de couleur rousse. Il est mort, ou plutôt il s'est éteint, le quinzieme jour de la maladie, si l'on peut appeler tel, l'état qui a précédé le dernier jour de sa vie.

L'on fit ouverture du cadavre. Tous les viscères de la poitrine & du bas-ventre étoient pâles, flasques, & d'un volume plus petit que dans l'état ordinaire. Les grands vaisseaux contenoient un sang décoloré, & en petite quantité ; il étoit dissout & chargé de papiles filamenteuses. L'estomac & les intestins n'ont exposé à la vue, extérieurement, que beaucoup de rétrécissement, & qu'une eau jaunâtre & trouble dans l'intérieur. Peu de bile, d'une couleur éteinte, s'est

encore

encore trouvée dans la veſicule du foie. Le cerveau avoit une conſiſtance molaſſe, & une couleur blanchâtre; ſes vaiſſeaux ſanguins étoient fort étroits, & peu apparens. D'après ces obſervations, l'on n'aura point de peine à ſe perſuader que ce bon Religieux eſt mort d'inanition, & non de maladie.

Lorſqu'un ſujet ne prend pas ſuffiſamment de nourriture pour fournir aux réparations, elles ſe font d'abord aux dépens des humeurs que la nature met comme en dépôt pour le beſoin, telle que la graiſſe, &c.; alors les membrânes graiſſeuſes reſtituent à la circulation celles qu'elles contiennent, & les muſcles, les enveloppes s'affaiſſent ou ſe contractent; ce qui fait la maigreur. Quand les membranes adipeuſes ſont épuiſées, la lymphe s'uſe, s'affine; dépouillée de ſa conſiſtance ordinaire, elle n'eſt plus capable de contenir & de retenir les principes des autres eſpeces d'humeurs; elle

ſe déchire, circule avec eux, paſſe à la peau confuſément, en change la couleur; forme ſous l'épiderme, qu'elle ne peut pénétrer, des obſtructions ou des boutons. Enfin, la bile & tous les ſucs digeſtifs venant à manquer de quantité, de qualité, & les nerfs étant épuiſés, tout le genre vaſculeux étouffe, de ſon propre poids, le principe de vie ou la circulation. Pourquoi, après la mort de ce Religieux, a-t-on trouvé peu de marques de putréfaction? Nous le dirons dans l'obſervation ſuivante.

Une Dame de trente & quelques années, ſollicitoit un poſte avantageux pour ſon mari. Elle avoit un parent en place qui la chériſſoit, & pouvoit puiſſamment ſeconder ſes deſirs. Mais ſoit difficulté; ſoit que le ſujet ne convînt point au poſte; ſoit enfin que les circonſtances ne ſe trouvaſſent point encore aſſez favorables, elle ne put obtenir ſatisfaction. Outrée, déſeſpérée du re-

fus ou du retard, elle prit la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim & de ſoif ; elle l'exécuta trop rigoureuſement. Cependant, deux jours avant de mourir, elle demanda de l'eau ; la fievre, la ſoif la dévoroient : mais il n'étoit plus tems ; la putridité avoit fait trop de progrès. L'on ouvrit, après la mort, toutes les capacités ; la puanteur étoit ſi grande, & la pourriture ſi conſidérable, que l'eau-de-vie & le vinaigre, employés avec profuſion, ne pouvoient les rendre tant ſoit peu ſupportables.

De tous les cadavres que j'ai ouverts ou vu ouvrir, je n'en ai jamais trouvé d'auſſi infect que celui des ſujets qui meurent de faim & de ſoif tout enſemble. Si celui du bon Religieux n'avoit point cette infection, c'eſt qu'il n'avoit pas ceſſé de boire de l'eau ; elle relâchoit, rendoit les ſécrétions faciles ; & entraînoit avec elle dans les excrétions les particules diſſoutes, qui, retenues, raſſemblées,

auroient formé dans les vaiſſeaux, dans les viſceres, des foyers de putridité, incapable ſeule de régénérer ſuffiſamment la lymphe & les autres liqueurs; elle les lavoit, les détrempoit; elle diſſolvoit les principes des autres fluides, & les charioit au dehors; de ſorte qu'il eſt mort ſimplement de déſorganiſation des humeurs, avec peu de fermentation putride.

Il n'en fut pas de même ici. Par le mouvement de la circulation, les fluides perdoient de jour en jour de leur quantité & de leur qualité. La lymphe, qui n'étoit point abreuvée, réparée, s'appauvriſſoit, ſe ſéchoit; par ſon racorniſſement, elle embraſſoit, elle reſſerroit davantage les principes des fluides; ceux-ci, diſpoſés naturellement à ſe putréfier, ont formé d'abord, dans tout le genre vaſculeux ſans exception, des foyers mobiles de putridité, que l'action circulaire développoit, & dont elle

embaraſſoit les plus petits vaiſſeaux ; ce qui a été juſtifié par la putréfaction des muſcles mêmes, qui ne ſont compoſés que de fibres nerveuſes.

Nous avons conſtamment obſervé, que tant que la putridité n'eſt encore que dans les premieres voies, & dans les grands vaiſſeaux, que la liqueur fine des nerfs eſt préſervée, l'on peut guérir de toutes les maladies éruptives, putrides, malignes, peſtilentielles, &c. Mais ſi la putréfaction eſt paſſée dans les nerfs, il n'eſt plus de guériſon. En effet, plus un fluide, qui n'eſt capable que de fermentations putrides, eſt reſſerré, plus eſt à craindre, plus eſt certaine ſa deſtruction. Je n'ai jamais pu guérir perſonne en pareil cas, & je n'en conçois pas la poſſibilité : la vie alors eſt attaquée & ruinée dans ſon principe ; nul moyen ne peut y parvenir aſſez promptement, ni ſans dégénérer avant d'y arriver ; par cette raiſon, le remede ajouté encore au

mal. La violence ou l'indolence du poulx, ſon irrégularité, le délire, le tremblement, le tranſport, la gangrene extérieure n'annoncent point avec certitude l'exiſtence actuelle de la putréfaction dans les nerfs, & ne la précedent pas toujours ; mais ils la font craindre, & avertiſſent de mettre proptement tout en uſage pour en garantir.

Je n'ai vu dans aucun tems de l'année, de putréfaction, paſſée dans les nerfs, auſſi fréquemment & auſſi communément que dans le mois de Février, Mars & Avril, ſur-tout, lorſque l'air y eſt doux & humide à la fois. J'ai ſouvent remarqué que ces trois mois fourniſſent tôt ou tard les principes du plus grand nombre des maladies épidémiques ; la cauſe en eſt ſenſible, la raiſon la fait concevoir ; l'action de la végétation s'y fait ſentir par-tout, & développe tout ce qu'elle peut mettre en mouvement. L'on mange communément plus en hiver

qu'en été ; il passe donc aussi dans les secondes voies plus de lymphe & plus de principes d'humeurs quelconques. Dans le froid, les liqueurs sont plus serrées dans leurs couloirs ; aussi les urines & la transpiration sont-elles plus abondantes. Si tout ce qui est de plus fluide est forcé de sortir, ce qui reste doit être plus épais. La lymphe, augmentée en quantité & en consistance, englue les principes des fluides : si avec ces dispositions, l'on respire un air doux & humide, il faut nécessairement que les humeurs travaillent. La chaleur, insinuée dans les liqueurs, les gonfle ; la lymphe, devenue tenace, la conserve plus long-tems : la chaleur retenue, fermente intérieurement, & d'autant plus que la lymphe oppose plus de résistance à sa dissolution. Les vaisseaux, élargis par contrainte, résistent ou forcent l'extension des fibres qui les composent ; de-là se font sentir la gêne, la difficulté d'agir, des mal-aises,

des douleurs vagues, &c., qui précedent pour l'ordinaire les fievres de mauvais caractere. Cette tenſion, cette plénitude des vaiſſeaux nuiſent aux fonctions du cerveau, & à toutes les ſécrétions, d'où naiſſent le mal de tête, l'accablement, l'étouffement, les maux de cœur, &c. L'humidité de l'air, preſque toujours mal-ſaine, tranſmiſe en même tems dans les voies de la circulation, s'y accumule, y ſéjourne, ramollit la lymphe, la diviſe, en dépouille les principes des autres fluides, &, d'accord avec la chaleur, elle confond tout, & le fait tomber promptement en putréfaction. Soit que cette putréfaction ſe faſſe lentement ou autrement, ſi la putridité qui en réſulte ſe communique à la matiere principale du ſuc nerveux, mêlée avec les autres fluides, les malades ſont dans le plus grand danger. L'on connoît que le ſuc nerveux en eſt atteint, à la peau qui devient livide,

aux

aux yeux qui s'éteignent ; aux traits du visage, qui se retirent ou s'affaissent irrégulièrement ; à la pesanteur des membres ; aux poils qui se renversent à contre-sens ; aux ongles qui noirciſſent ; à l'impossibilité de se mouvoir & d'avaler, sans tumeurs apparentes ; à la flétrissure de la luette, des amygdales ; à la suppression des sécrétions, &c.

En général, pour prévenir la putridité, ou la déſorganisation des fluides les plus fins, nous proposons une, deux ou trois saignées au plus dans le commencement des maladies qui y menent ; par-là les vaisseaux se détendent, & les fluides circulent plus librement. Nous avons souvent obſervé qu'ici la multiplicité des saignées est très-nuisible ; qu'il ne faut tirer de sang que la quantité nécessaire à l'introduction libre des correctifs & des fluides alimentaires, appropriés au caractere de la maladie. Le tartre émétique, employé le plutôt pos-

sible, nous a toujours paru, non-seulement débarrasser les premieres voies, mais encore ébranler les humeurs tenaces, stagnantes, par les secousses qu'il occasionne; il rend encore missibles celles qui sont viciées, & en favorise l'expulsion par les voies que la nature se connoît, ou qu'elle sait se choisir.

ARTICLE III.

De l'usage des noisettes; leurs effets. Observations.

Deux filles de campagne de dix-huit à vingt ans, firent la partie d'aller au bois, pour manger des noisettes. Dans la pensée qu'elles ne pouvoient avoir trop de tems pour s'en contenter, elles se leverent le dimanche suivant de fort grand matin. Quand elles furent satis-

faites, elles revinrent l'une & l'autre chez leurs parens. Une d'elles, une heure après ſon arrivée, s'y trouve mal, & n'oſe en découvrir la cauſe. Elle ſe plaint de l'eſtomac, elle s'agite, elle ſe ſent oppreſſée, elle étouffe. On appelle le Barbier du Village, qui ſe décoroit du titre de Chirurgien (1). Il tâte le poulx, rêve, branle la tête, & en homme important ſûr de ſes connoiſſances, il déclare qu'elle a des vapeurs, que le ſang remonte, & juge la ſaignée indiſpenſable; la malade s'en trouve plus mal : il la réitere, les accidens augmentent. Enfin, la troiſieme ſaignée coupe le fil de la vie de cette jeune perſonne.

Tandis que cet ignorant opéroit ſi malheureuſement, l'on nous envoya chercher, & nous arrivâmes au moment où cette victime de l'ignorance rendoit les derniers ſoupirs. Cependant,

(1) Cet homme ne l'étoit pas.

surpris d'une mort aussi prompte, nous la touchons, nous lui trouvons le ventre fort dur; la région épigastrique se montre fort élevée, & les deux hypochondres pleins, fermes. Nous représentons à la famille qu'il est intéressant de faire l'ouverture du cadavre, & nous la faisons quelques heures après. Le volume, le gonflement de l'estomac étonnoit; il étoit si plein, si tendu, que la main en étoit repoussée: on l'ouvrit, & l'on y trouva une quantité prodigieuse d'amandes mal broyées. Tous les autres viscères étoient dans le meilleur état.

Nous étions encore à cette opération, lorsque l'on vint nous appeler pour aller visiter l'autre fille; elle souffroit depuis plusieurs heures; mais celle-ci informée, effrayée de ce qui venoit d'arriver à sa compagne, déclara sur le champ son indiscrétion. Elle se plaignoit également de maux d'estomac, &c.; mais elle n'avoit point été saignée, & elle existoit

encore avec toutes ſes forces. L'on débuta par lui faire prendre deux grains de tartre émétique dans un verre d'eau ; il ne produiſit aucun effet. On lui en donna deux autres, qui ne firent que l'agiter davantage ; enfin, encore deux, & juſqu'à huit grains. Tout cet émétique n'opéra qu'une augmentation de douleur, de gonflement, de convulſion, qui alloit faire périr la malade, ſi l'on ſe fût tenu à ce ſeul moyen. L'on eut recours aux lavemens d'huile d'olive, & ils ne furent point épargnés. Enfin, la région épigaſtrique commença à s'affaiſſer, & la malade s'en trouva ſoulagée. Elle rendit une ſi grande quantité d'amandes de noiſettes, qu'à peine pouvoit-on en croire ſes yeux. Lorſque l'on vit les matieres déterminées vers le bas, on lui fit donner de l'huile à la cuiller ; elle en éprouva quelque ſoulévement d'eſtomac, mais ſans vomiſſement. La tenſion, le tiraillement des fibres, enſuite leur af-

faiſſement, & la grande quantité d'huile qu'elle avoit pris par le haut & par le bas, lui laiſſerent les viſceres dans le relâchement & dans une grande foibleſſe ; mais le régime, approprié à ſa ſituation, la rétablit promptement.

Les alimens tombés dans l'eſtomac, ſont pleins de ſucs qui y afluent ; ils en ſont diſſouts, réduits en bouillie, &c. Ils ne peuvent être ainſi pénétrés, détrempés, qu'ils n'occupent un plus grand eſpace, ou qu'ils ne gonflent l'eſtomac. Si ce viſcere eſt diſtendu du dedans au dehors, au-delà de ſon reſſort, tous les vaiſſeaux qui apportent les ſucs gaſtriques ſont comprimés, & enfin leur orifice ſe ferme ; alors les alimens contenus dans l'eſtomac, y ſéjournent en maſſe, qui agace, irrite, peſe, trouble la tête & toutes les fonctions.

Dans la trop grande plénitude, les fibres diſtendues au-delà de leur reſſort, ne peuvent plus agir ou ſe contracter

pour opérer des évacuations ſupérieurement : alors, en ſuppoſant que l'émétique ne ſoit point entiérement noyé ou égaré dans la grande quantité des matieres, s'il parvient juſqu'à la membrâne interne de l'eſtomac, il ne fait que du mal ſans ſoulagement. Il n'eſt donc pas étonnant, que ſon uſage ici ait augmenté les douleurs, les convulſions, & qu'il ait été ſans effet prompt.

Les Phyſiciens ou les Médecins n'ont pas toujours été d'accord ſur la maniere dont ſe fait la digeſtion. L'on a prétendu qu'elle s'opéroit par la trituration ; je ne vois pas cependant ce qui a pu donner raiſonnablement ſujet d'imaginer ce ſyſtême, ſi ce n'eſt que l'on trouve quantité de petites pierres dans le géſier des volatils ; mais, comme l'a obſervé un ſavant Naturaliſte, les oiſeaux ſont très-voraces, & ſe trompent ſouvent ; en effet, ſi parmi le grain qu'on leur jette, l'on y mêle de petites pierres, de petits

cailloux arrondis, ils les dévorent presqu'indistinctement avec le grain. Quant à ceux qu'ils ramassent sans supercherie, ou d'eux-mêmes, en se promenant, il y a lieu de croire, dit le même Savant, que la rosée qui est tombée & séchée sur les petites pierres exposées à l'air, y a laissé un peu de sel de nitre qui excite la voracité des oiseaux. C'est à-peu-près le même appas qui sollicite les pigeons à dégrader les murs des vieux greniers à sel; mais ces pierres ne servent nullement à la digestion; d'ailleurs quelle opération seroit-ce qu'une digestion par trituration? L'observation, comme l'on verra bientôt, la dément.

De toutes les matieres alimentaires, les plus faciles a digérer, sont les substances animales, & les plus difficiles, sont celles qui sont tirées du regne végétal. Dans chacun de ces deux regnes, il y a encore des distinctions à faire & du choix. Parmi les végétaux d'usage,

nous ne connoiſſons rien de plus difficile à digérer que les noiſettes, les cerneaux, &c; leur tiſſure eſt ſerrée, ferme; leurs ſucs oléagineux leur compoſent une ſurface gliſſante impénétrable aux fluides digeſtifs, ce qui les rend non-ſeulement indigeſtes, mais encore incorruptibles dans les inteſtins mêmes pendant très-long-tems. De toutes les parties animales, le foie eſt le plus facile à digérer. Pour s'en convaincre, l'on prend un foie de veau, on le met avec quelques cuillerées d'eau entre deux plats; on l'expoſe dans un endroit à l'abri du mauvais tems, & garanti de la pate du chat. On le viſite tous les jours, & l'on voit le méchaniſme de la digeſtion ou les progrès de la réſolution. L'on ſent d'abord une odeur fétide qui augmente de plus en plus; alors le foie commence à s'affaiſſer, la fétidité diminue de jour en jour, & bientôt elle ne ſe fait plus ſentir; la ſuperficie ſe ſéche, ſe durcit,

forme une couenne que l'on leve ; l'on voit dessous une bouillie qui a l'odeur & le goût du lait. Si on laisse encore quelque tems cette bouillie en digestion, elle s'aigrit, se fond & se décompose. Les morceaux de tranche & autres de l'animal, sont plus long-tems à se digérer ; mais les végétaux le sont encore bien davantage. Cependant, si l'on y ajoûte de la salive, du fiel de bœuf, &c., la digestion en est accélérée ; nous en parlerons encore ailleurs.

ARTICLE IV.

Cas où la saignée est indiquée dans les indigestions. Observations.

Les deux exemples que nous venons de citer, & d'autres de cette espece, justifient la crainte que l'on a des saignées

dans les indigeſtions. Mais il ne faut pas étendre cette crainte, qui eſt ici légitime, ſur toutes les indigeſtions, & en faire un préjugé dangereux. Nous pourrions expoſer un aſſez grand nombre de cas où il faut ſaigner néceſſairement dans des indigeſtions; mais trois exemples ſuffiront pour s'en convaincre.

Une Demoiſelle de ſeize à dix-huit ans, & une Dame de quarante à cinquante, étoient depuis quelque tems ſujettes à des indigeſtions, & vomiſſoient fréquemment leurs nourritures. Nous fûmes appelés, en différens tems, pour les voir immédiatement après leur diné. Elles ſouffroient beaucoup, & les accidens preſſoient. L'une étoit ſur le point d'être réglée, & l'autre de ceſſer de l'être. Le ſang les opprimoit, les étouffoit. Nous n'avons point héſité, après avoir bien connu leur état, de leur faire tirer du ſang. L'événement a juſtifié la ſaignée; la douleur ſe diſſipoit avec le ſang;

l'appétit revint, & elles se sont bien portées depuis.

Un Ecclésiastique, de l'âge de trente-cinq ans, homme vraiment pieux, mais d'une constitution vigoureuse, n'avoit pas assez consulté son tempérament avant de s'engager dans la vie célibataire : il éprouvoit en conséquence de sa chasteté, des révolutions étonnantes. Son estomac, entr'autres accidens, souffroit souvent des mauvaises digestions. Il fut saisi d'une colique violente, en sortant de table ; elle étoit accompagnée de beaucoup d'efforts pour vomir, sans rien rendre. Il prit de lui-même de l'eau tiede ; on lui donna des lavemens ; on lui appliqua des linges chauds sur le bas-ventre, rien n'y fit. Il eut recours à différens cordiaux, qui ajouterent à l'irritation & aux douleurs. Comme nous connoissions sa continence & ses réplétions, nous le fi-

mes saigner deux fois dans une heure, & il fut guéri.

Deus & natura, dit Aristote, *nihil moliuntur frustrà*. La santé consiste dans l'exercice parfait & constant de toutes les fonctions. Si quelqu'une manque ou reste interrompue, tôt ou tard l'individu en souffre, & d'autant plus que cette fonction est plus importante. Un sujet parvenu à l'âge d'homme, & qui use du mariage, prend le chemin que la nature lui montre. S'il fait cet exercice rarement & avec modération, le physique, en s'élaguant, tempere le moral, & la santé conserve ses priviléges. Cet acte, lorsque l'on se porte bien, intéresse l'individu tout entier, sans en rien excepter; il dégage les muscles, les tendons, les articulations; il les rend plus souples & plus agiles: il divise, il broie, il affine les humeurs épaisses; il écarte les obstructions, favorise les sécrétions, entretient les excrétions, telles que la

transpiration, les urines, les selles, &c.: il réprime la fougue des passions, & les maintient tempérées; il développe l'esprit, & lui donne de la gaieté; il adoucit les mœurs, & attendrit le cœur; il rend plus sociable, plus compatissant, &c.

La maniere d'être du célibataire continent, est bien différente. S'il est jeune & bien constitué, quelque discrétion qu'il ait, il prend toujours plus d'alimens qu'il n'en a besoin pour sa conservation, & réparer ses forces; alors le superflu est à charge. S'il est d'un état tranquille, il dissipe peu, & les humeurs s'accumulent; elles élargissent les vaisseaux, & elles y sont serrées; elles deviennent visqueuses; elles empâtent, elles gênent les sécrétions; elles rendent pesant, paresseux, imbécille, hébêté, si le sujet a peu d'esprit naturellement. S'il en a beaucoup, s'il est vif, s'il est gai par tempérament, il devient souvent triste,

rêveur, brusque, dur, mélancolique, chagrin, chicaneur, colérique, féroce, & toujours prêt à batailler. S'il a du goût & des dispositions pour les sciences, il s'y livre sans ménagement, & se rend capable des plus grands efforts d'esprit en tout genre, en mal ou en bien, suivant ses inclinations. De tels hommes regorgent donc toujours d'humeurs qui les gênent; ces humeurs continuellement foulées, coercées, produisent enfin des dilatations, &c.

Les vaisseaux de l'estomac & des intestins rempent entre des membrânes souples, molasses; ils sont donc plus disposés à se dilater. Ainsi dilatés, tendus, ils acquierent plus de consistance; ils résistent davantage aux évolutions que les organes des premieres digestions sont obligés de faire pour leurs fonctions; alors tout ce qui passe dans l'estomac & les intestins irrite. Delà viennent les coliques, les indigestions, les envies, les

efforts pour vomir, ſans eruption de matieres, &c.

Les femmes ſur le point d'être réglées, ou de ceſſer de l'être tout-à-fait, ſurabondent en humeurs; elles ſont donc auſſi expoſées aux mêmes accidens, d'où émane encore une ſuite de maux plus fâcheux les uns que les autres; les vapeurs, les obſtructions les pâles-couleurs, les ſquirres, les cancers, l'hyſterie, la ſubverſion du moral & du phyſique dans le cerveau, &c. Or, dans cet état de plénitude des vaiſſeaux ſanguins de l'eſtomac & des inteſtins, il n'eſt point contre les indigeſtions de remede plus prompt & plus efficace que la ſaignée. Nous avons ſouvent obſervé que dans les indigeſtions & les coliques occaſionnées par abondance d'alimens ou de matieres épaiſſes quelconques, le poulx eſt fort rétréci, agité, inégal & quelquefois convulſif; & que dans celles

les qui ſont cauſées par la plénitude des vaiſſeaux ſanguins, le poulx eſt dur, plein, plus égal, &c.

ARTICLE V.

De la goutte, cauſée par excès habituel des alimens & des boiſſons. Obſervations.

IL y a pluſieurs eſpeces de goutte. Nous les diſtinguons par leurs cauſes différentes & par leurs effets; mais toutes pechent par un vice du ſuc nerveux. L'eſpece la plus commune eſt celle que cauſent l'excès ou les qualités des alimens & des boiſſons. Les qualités ſont des vices particuliers ou étrangers à la nature du fluide nerveux. L'excès fait la plénitude des grands vaiſſeaux, d'où vient celle des plus petits, qui ſont le

ſiége de cette maladie. Nous ne parlerons que de cette derniere eſpece dans l'obſervation ſuivante.

M. L.... étoit né heureuſement, & pouvoit ſe flatter d'une longue jouiſſance. Il auroit défié le chagrin de lui faire rider le front. Sa gaieté étoit la plus ſoutenue ; mais il avoit adopté ce mauvais principe : *Courte & bonne.* Il s'eſt pourtant trompé, & il a trouvé avant ſoixante ans, ce qu'il craignoit le plus : *Labor & dolor.* Il en eſt de la vie comme de la portion d'huile que l'on met dans la lampe ; plus la flamme a d'activité, plus elle conſume. Les plaiſirs continués fatiguent : ils animent, ils forcent le principe vital, la circulation, le jeu des nerfs, &c. ; mais par la ſuite, & ſouvent bientôt, les fluides dégénerent, les plus ſubtils s'échappent, & tout s'épaiſſit, &c. Les fibres ſe ſéchent & ſe roidiſſent ; les os deviennent plus compactes, &c. De l'impoſſibilité de mener

toujours le même genre de vie, les humeurs s'amaſſent ; elles forment des embarras ; arrivent enſuite, & ſurviennent les catharres, les rhumatiſmes, la goutte, enfin le déſordre de toutes les fonctions, qui conduit à la diſſolution entiere.

La table étoit la paſſion de M. L.... Retenu du côté des femmes, il vouloit, diſoit-il, s'en dédommager par la bonne chere. Nous l'avons pluſieurs fois averti de ſe défier de l'abondance des alimens & des boiſſons ſpiritueuſes ; de craindre les effets de la plénitude, de la dilatation des vaiſſeaux, de l'effervescence des humeurs, &c. Mais pour qui ſe plaît dans ſa paſſion, l'avis contraire, quoique le plus ſage, eſt un attentat. Enfin la goutte s'eſt déclarée au pied gauche. L'on juge bien que dans un ſujet auſſi étoffé, elle dut faire beaucoup de ravages. En effet, dès le même jour le pied droit en fut auſſi attaqué ; bientôt après &

ſucceſſivement les genoux, les hanches, les épaules, toutes les vertebres, depuis le col juſqu'au coccix ; enfin, la tête même ne fut pas épargnée. Telle fut la rapidité des progrès que fit la goutte, l'eſpace de vingt-quatre heures dans un tel ſujet. Il eſt reſté immobile, ſerré, déchiré, ſouffrant cruellement de la tête auxpieds, & jettant des cris continuels. Les douleurs étoient ſi multipliées & ſi vives, que les draps du lit, ſon bonnet, les oreillers, les matelas mêmes lui étoient inſupportables. Il eût fallu pour le ſatisfaire, le ſuſpendre dans l'air comme dans un nuage. La fievre n'a point tardé à ſe mettre de la partie ; elle fut de la plus grande intenſité, & le délire l'a accompagnée. Les urines, les ſelles, la tranſpiration ont été ſupprimées. La peau étoit ſéche & douloureuſe. Le ventre s'eſt élevé ; l'enflure s'eſt répandue par tout le corps. Il ne pouvoit rien avaler ſans douleur. La reſ-

piration eſt devenue laborieuſe, poignante, ſuffocative, & le danger étoit éminent. Tel étoit l'état du malade lorſque nous fûmes appellés.

Purger dans la goutte, diſoient à notre arrivée les entours du malade, c'eſt lui faire le plus grand tort. Mais il n'eſt pas douteux, ajoutoit-on, que de ſaigner dans l'enflure, c'eſt être bourreau. Tout le monde veut être médecin. Le plus ignorant donne ſon avis plus hardiment que le plus éclairé. Celui-ci avec un travail continuel, réuſſit difficilement à lever quelquefois des difficultés, encore tremble-t-il d'avance ſur l'événement. L'autre ne craint rien, ne doute de rien; il tranche, raille, rogne, n'importe quel en ſoit le ſuccès. Ces contradictions, quelquefois meurtrieres, & toujours dangereuſes, arrêtent & rebutent ſouvent l'homme inſtruit qui eſt timide; il les craint plus que la maladie même. Cependant, dans un cas auſſi

compliqué, auſſi preſſant, il faut ſe décider, & promptement. Inſiſter ſur ſon avis, quoique le meilleur, c'eſt s'expoſer à des mortifications, ſi la conſtitution, l'état actuel du malade ſe refuſent à l'efficacité des remedes. Se laiſſer aller à l'avis des autres, qui eſt évidemment dangereux, c'eſt agir contre ſa conſcience, contre ſon devoir; & c'eſt ſe rendre criminel dans le for intérieur. Si l'on réfléchiſſoit quelquefois ſur cette perplexité laborieuſe qu'éprouve, en pareilles circonſtances, un Médecin éclairé & honnête, l'on ſe garderoit bien de le taxer d'opiniâtreté, lorſqu'il inſiſte ſur ſon avis; l'on ſauroit mieux apprécier le ſacrifice qu'il fait alors de lui-même, pour ſauver ſes malades.

La plénitude des grands & des petits vaiſſeaux faiſoit ici toute la maladie. L'effervescence que cauſoit la fievre menaçoit de tout écarter ou d'étouffer le malade. Il falloit donc prendre un parti,

& promptement. Malgré les contradictions, & ſans égard pour l'enflure, nous avons fait ſaigner le malade du pied. Cette opération lui a fait revenir la raiſon; il s'eſt ſenti ſoulagé; la fievre a diminué; l'enflure s'eſt détendue; & il a uriné abondament. Mais les petits vaiſſeaux qui étoient engorgés, n'étoient point débaraſſés; la goutte ſéviſſoit toujours cruellement par-tout, & la fievre a redoublé d'activité cinq ou ſix heures après. Une ſeconde ſaignée l'a appaiſée de nouveau, & les autres ſymptômes ſe ſont encore relâchés.

Ces deux ſaignées, d'ailleurs aſſez amples, nous ont paru ſuffiſantes pour ſe précautionner contre la bruſquerie du péril éminent, pour laiſſer une circulation plus libre dans les grands vaiſſeaux, & obtenir du tems pour travailler à dégager les plus petits. La langue du Malade étoit fort chargée, les dégoûts, l'état du bas-ventre, &c., annonçoient

la nécessité de l'évacuer, & laissoient voir le danger du plus long séjour des matieres qui y menaçoient d'inflammation, de putridiré, &c. Mais quel purgatif falloit-il employer ? Ils sont tous irritans? D'ailleurs la déglutition étoit pour lui un supplice. Nous lui avons fait prendre chaque jour, pendant cinq, ou plutôt tant que nous avons reconnu d'anciennes matieres, un gros de diaphorétique minéral dans trois onces d'huile d'amandes douces; après les avoir bien mêlés, on lui en donnoit à la cuiller d'heure en heure. Ce purgatif est très-doux, & évacue bien. Sa boisson ordinaire étoit une décoction de feuilles de bourache, & son bouillon étoit l'eau de veau. Pendant ces cinq jours, il a évacué une très-grande quantité d'humeurs de caractere différent. Le troisieme jour de l'usage du purgatif huileux, & le cinquieme de la maladie, il rendit beaucoup de matieres blanchâtres, envelo-

pées

pées de glaires ; elles paroiſſoient grumelées, grainées, & l'on ne ſavoit trop les caractériſer ; nous les avons fait mettre ſur un tamis, & nous les avons fait laver avec le plus de ſoin poſſible. Nous avons reconnu que c'étoient des cerneaux qui avoient échappé à la digeſtion, ou plutôt qui n'en avoient éprouvé aucune. Le malade en avoit mangé une très-grande quantité au mois d'Août précédent, & nous étions alors dans le mois de Février de l'année d'après.

Il commençoit à reſpirer librement ; l'enflure étoit diſſipée, & la déglution ſe faiſoit avec aiſance : le bas-ventre ſe laiſſoit comprimer ſans douleur, & la goutte plus adoucie, étoit reléguée dans les hanches, les genoux & les pieds ; lorſqu'il ſurvint le neuvieme jour de la maladie, un accablement général, & une augmentation de fievre avec tous les caracteres de putridité. La peau ſe couvrit de boutons milliaires ; ils s'affaiſſe-

rent le dixieme jour, & s'étendirent de façon qu'ils repréſentoient des taches plus ou moins larges de couleur pourpre. Les matieres fécales étoient diſſoutes, brunes, vertes, glaireuſes & fort infectes. A la mutation des ſignes & des ſymptomes de la maladie fébrile, nous avons auſſi changé de régime & de moyens curatifs, pour arrêter les progrès de la diſſolution putride. Nous en ſommes venus à bout avec l'eau de gruau pour boiſſon, & un peu de farce d'oſeille délayée dans chaque bouillon de veau. On le purgeoit de tems en tems avec la décoction de caſſe en lavage. Le vingtieme jour le malade a été ſans fievre. Les hanches & les genoux étoient délivrés de la goutte. Elle ne ſe faiſoit plus ſentir que dans les pieds, & encore foiblement ; enfin, elle s'y eſt uſée tout-à-fait, & le malade s'eſt rétabli parfaitement. Nous l'avons vu dix ans après ; il jouiſſoit de la meil-

leure ſanté. Il n'avoit point, depuis ſa maladie, eſſuyé de paroxiſme de goutte. A la vérité, il avoit changé d'affection ou de principe ; &, inſtruit par ſa propre expérience, il avoit modéré ſa maniere de vivre ; pleinement convaincu qu'une jouiſſance meſurée vaut infiniment mieux que ces effuſions ſans borne ; qu'elle eſt moins fatiguante & moins traverſée, plus douce & plus durable.

ARTICLE VI.

De l'eau-de-vie, ou des liqueurs ſpiritueuſes. Obſervations.

L'EAU-DE-VIE, le café & le tabac, quoique bons en eux-mêmes, pourroient je penſe être mis au rang de ces productions ſur leſquelles l'on ſe demande : Eſt-il plus avantageux qu'elles ſoient ou

qu'elles ne soient pas? A la vérité, les cas où elles sont d'une nécessité absolue, sont si rares, en comparaison de l'abus infini que l'on en fait, que je n'hésiterois point à répondre que la santé gagneroit davantage à ne les pas connoître.

L'on observe que la lymphe, exposée à l'air, se seche & se racornit. Peut-elle acquérir également plus de consistance dans un individu plein de vie? L'expérience le prouve. L'homme vit ou se conserve avec l'usage des alimens & des boissons. Les uns & les autres n'ont pas tous les mêmes principes où les mêmes propriétés; introduits, mêlés parmi tous nos fluides, ils y déposent de leurs qualités. Si ces qualités sont dissemblables, ou ne peuvent s'y assimiler, ainsi confondues, elles les dénaturent; de cette dégénération résultent des désordres que nous appellons maladies, lorsqu'ils ont sensiblement interrompu, dérangé des fonctions quelconques, ou

vicié quelque partie. Toutes les ſubſtances animales perdent leur humidité dans l'eau-de-vie ; elles s'y reſſerrent & durciſſent. Si l'on y met une portion de lymphe, elle s'y ſeche & ſe racornit. Cette liqueur ne convient donc pas à la ſalubrité de nos humeurs & à notre conſervation. Les fluides & les ſolides ſouffrent donc de l'uſage habituel de l'eau-de-vie. En effet, ſi l'on tire du ſang à un homme livré aux liqueurs ardentes, l'on apperçoit, à meſure qu'il perd ſa chaleur en vapeurs, ou ſon délayant le plus fin, qu'il ſe rapproche, qu'il ſe concentre ſur lui-même, qu'il exprime, en ſe ſerrant, toute ſa ſéroſité, & qu'il n'eſt plus qu'une maſſe, qu'un cuir deſſéché, phénomene qui ne ſe montre pas auſſi promptement & au même degré ſur le ſang de ceux qui s'abſtiennent des liqueurs ſpiritueuſes. L'eau-de-vie a donc la propriété de rafermir la lymphe, même dans un homme vivant,

ou de lui donner trop de reſſort. Mais qu'en arrive-t-il, relativement à la ſanté ou à la conſervation ? La lymphe d'un tel ſang eſt toujours diſpoſée à l'épaiſſiſſement, à l'inflammation, aux obſtructions, aux calculs, &c. ; & par expreſſion continuelle de ſa ſéroſité, à la pituite, à la bouffiſſure, à toute eſpece d'hydropiſie, &c. Ces ſéroſités, ainſi exprimées par le reſſerrement de la lymphe, affluent dans l'eſtomac, noient les ſucs digeſtifs, les émouſſent, les rendent moins pénétrans, ôtent l'appétit & les forces. Delà vient la néceſſité de recourir, pour ſe ranimer encore, aux liqueurs ſpiritueuſes, qui ajoutent ſans ceſſe aux déſordres, &c. Du trouble des ſécrétions, de la circulation, viennent la dégénération des humeurs, les cathares, les rhumatiſmes, la goutte, &c. La lymphe, portée au cerveau, ne peut plus s'étendre, s'affiner ſuffiſamment pour s'introduire dans

les organes sécréteurs du suc nerveux, ni lui donner la constitution délicate, fine, douce, appropriée à son espece. Dès-lors le corps s'appesantit, l'esprit s'abrutit; du défaut des sécrétions, de l'irrégularité de la circulation de ce même suc, viennent l'agitation, le tremblement des membres, la paralysie, &c.

Les hommes adonnés aux liqueurs spiritueuses, vivent peu. Ils périssent communément entre quarante & cinquante ans. Nous allons cependant citer un exemple en ce genre, qui est peut-être unique, ou tout au moins très-rare. Une Demoiselle, d'une famille honnête, pleine d'esprit & d'agrémens, avoit, pour l'eau-de-vie, un penchant insurmontable. Dans l'enfance, on la grondoit, on la corrigeoit, on la mettoit souvent en pénitence, rien n'y faisoit. On avoit le plus grand soin d'écarter de ses mains cette liqueur,

bien dangereuse pour la jeunesse ; elle savoit s'en procurer. L'on espéroit qu'arrivée à l'âge de raison, elle se laisseroit persuader, & que la honte pourroit étouffer cette passion ; elle n'en devint que plus forte. On imagina mille moyens pour rompre son inclination, ils furent sans effet. Cependant, elle concevoit toute l'infamie d'un tel vice ; elle en gémissoit, elle en pleuroit, elle s'en désespéroit, & encore ne pouvoit-elle se vaincre. Elle étoit d'une belle figure, & des richesses l'attendoient. Il se présenta pour l'épouser différens partis, plus avantageux les uns que les autres ; sa famille le desiroit, & d'autant plus qu'elle étoit fille unique. Elle les refusa tous, & déclara d'un ton bien décidé, qu'elle ne vouloit point se marier. Cependant, la vie qu'elle menoit étoit malheureuse. Regardée de mauvais œil, contrariée dans ses goûts, rebutée de tout le monde, cent fois le jour elle im-

ploroit la mort de venir la délivrer de ſes peines. Enfin, la mort arriva ; mais ce ne fut pas pour elle. Elle perdit ſes pere & mere à l'âge de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Libre alors, maîtreſſe de ſes actions, héritiere de trente mille livres de rente, elle voulut vivre à ſon goût. Elle aimoit la ſociété ; mais ſa paſſion étoit honteuſe : elle avoit un diſcernement net ; elle s'en ſervit pour la cacher. Elle étoit aſſez riche pour ſe faire des amis, & des amis aſſez complaiſans pour ſupporter ſon malheureux penchant, ſans l'en faire rougir. Elle fit choix parmi ſes connoiſſances, d'un certain nombre de perſonnes, qu'elle jugea lui convenir, & en compoſa ſa ſociété. Sa table étoit bonne, & ſon humeur enjouée ; ces charmes ſe prêtoient de l'agrément. Elle aimoit la muſique, la danſe ; elle en amuſoit ſes amis ; & les différens jeux de ſociété, s'offroient aux diverſes inclinations. C'eſt

ainſi qu'elle les traitoit pour ſe les attacher, & les accoutumer ſans ſcrupule à ſa façon de vivre.

Les vins de toute eſpece étoient pour ſes amis, & la meilleure eau-de-vie pour elle. Elle la buvoit pure, à plein verre, & ſouvent répété. L'eau commune ne ſympathiſoit point avec ſon eſtomac ; c'étoit pour lui un émétique, auſſi n'en prenoit-elle jamais, ni de tous les ragoûts où elle entroit. Elle ſupportoit ſi bien l'eau-de-vie, qu'on ne l'entendoit jamais déraiſonner. Son tempérament y étoit ſi bien accoutumé, ou l'un & l'autre ſe convenoient tellement, qu'elle n'en a éprouvé aucune incommodité dans tout le tems de ſa vie, qui fut très longue.

Elle ne mangeoit ni potage, ni ragoût. Les fruits, les légumes, les confitures lui répugnoient. Du rôti & peu de pain étoient toute ſa bonne chere. Sur la fin de ſa vie, elle ne pouvoit plus ava-

ler le pain ni la viande ; elle les ſuçoit & les rejetoit enſuite. L'eau-de-vie commençoit à lui être inſipide ; elle ſe trouvoit mieux de l'eſprit de vin. Tous les ſoirs l'on mettoit ſur ſa table de nuit une bouteille d'eau-de-vie, pinte de Paris, on la trouvoit vuide le matin ; elle s'en humectoit, diſoit-elle, le gozier de tems en tems, & s'en ſervoit contre les inſomnies, qu'elle avoit très-fréquentes, & qui la privoient du ſommeil. Enfin, cette Demoiſelle eſt morte à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, non de maladie, mais d'extinction. Nous deſirions dans le tems ouvrir le cadavre, pour examiner l'état des viſceres, des fluides & des ſolides ; cette recherche nous paroiſſoit intéreſſante ; mais la demande en a été refuſée.

Il eſt des pays où l'uſage de l'eau-de-vie eſt aſſez familier, même parmi ce que l'on appelle communément honnêtes gens. Quatre hommes de cette eſ-

pece, amateurs de cette boiſſon, s'aſſocierent pour s'en amuſer tous les jours. Ils choiſirent le ſoir pour le tems de leur aſſemblée, comme plus convenable au courant de leurs affaires. Ces Meſſieurs ne vouloient point, diſoient-ils, donner dans l'excès; ils ſe fixerent une meſure; ce n'étoit par jour pour chacun d'eux, qu'une pinte ou bouteille d'eau-de-vie. Les voilà donc en train, & ils s'en félicitent. Tous les hommes deſirent le jour; ils n'aſpiroient qu'après le ſoir. Il y avoit déja pluſieurs mois qu'ils menoient cette vie, lorſque l'un d'eux tomba malade, & fut emporté d'une maladie inflammatoire en fort peu de jours. Ils s'en affligent, ils le regrettent; cependant ils continuent leurs aſſemblées. L'on touchoit à peine à la fin de l'année, qu'un ſecond manque au rendez-vous. L'on veut en ſavoir la raiſon; l'on s'informe, & l'on apprend qu'il eſt mort ſubitement. Cette mort fit impreſſion ſur

les deux autres. Ils craignent pour eux-mêmes ; mais ils ſe perſuadent qu'ils éviteront un pareil ſort, en ſe retranchant à la moitié. Cette réforme n'empêcha point qu'un troiſieme ne périt quelques mois après. Reſte au quatrieme à réfléchir ſur ce qu'il a à faire. C'étoit un homme d'eſprit, & d'un eſprit ſolide. Il ſut prendre ſon parti & l'exécuter. Il ſe défit de l'habitude de l'eau-de-vie petit à petit, en diminuant chaque jour la quantité qu'il en prenoit ; enfin il s'en eſt privé abſolument & ſans retour. Il a vécu encore long-tems après.

Pourquoi trois perſonnes de cette ſociété ont-elles été emportées auſſi promptement, & que la Demoiſelle dont nous avons parlé auparavant a parcouru une ſi longue carriere ſans incommodité ? Nous traiterons cette matiere à la ſuite de l'Ouvrage cité ci-deſſus. Nous y ferons connoître la nature de l'eau-de-vie ; d'où lui viennent ſes propriétés,

& comment elle peut produire les effets que nous remarquons dans ceux qui en font usage.

Nous avons essayé de modérer la passion pour l'eau-de-vie, ou même d'en dégoûter, & nous avons réussi quelquefois. Il faut convenir aussi que la raison dans ces sujets, combattoit avec nous contre l'appétit de leur estomac, & l'inertie du cerveau, où jette l'habitude de cette boisson, au moment où l'on en manque, qui est malheureusement celui du besoin, comme nous l'avons dit plus haut. Un Chirurgien de notre connoissance, homme estimable, & qui jouissoit légitimement de beaucoup de confiance dans le public, étoit né avec ce penchant honteux; mais il ne s'y abandonnoit point. Cependant il en souffroit beaucoup; & les victoires qu'il remportoit sur lui-même lui coûtoient souvent bien cher. Obligé, par état, de sortir le matin, il ne pouvoit passer

devant la boutique d'un Epicier, vendant alors de l'eau-de-vie, ſans éprouver une révolution dans tous ſes ſens; révolution telle qu'elle l'arrêtoit tout court, & que le moral combattoit juſqu'à lui faire verſer des larmes. Nous le rencontrâmes un matin en pareille tourmente, & il en pleuroit. Il nous dit le ſujet de ſa triſteſſe, & nous demanda ſi nous connoiſſions quelque moyen capable de détruire cet appétit. Nous lui conſeillâmes de prendre tous les matins, avant de ſortir de chez lui, deux cuillerées de verjus dans un verre d'eau. Il s'eſt ſi bien trouvé de cette habitude, que par la ſuite il voyoit boire de l'eau-de-vie ſans en être affecté, & en ſupportoit l'odeur ſans la deſirer. Ceux qui connoiſſent la conſtitution animale, la nature da l'eau-de-vie & celle du verjus, ſaiſiront la cauſe phyſique de ce changement. Le jus d'oſeille, de citron, de limon ſans ſucre, produit le

même effet, pris à jeun. Nous en avons fait l'expérience sur diverses personnes.

ARTICLE VII.

De la limonade ; ses effets. Observations.

IL est étonnant que l'on ait donné le le nom d'hépatique à un flux séreux habituel, où l'on n'apperçoit que peu ou point de bile. Il n'est pas fort commun ; on le confond souvent avec les diarrhées fréquentes. Cependant leurs causes sont bien différentes. Si on le néglige, il devient opiniâtre, il résiste à tous les remedes, & reste incurable. Si on l'arrête imprudemment, il rend hydropique, asthmatique, &c. Il faut donc bien en connoître la cause, avant d'entreprendre de le traiter. Cependant, le

le deſſéchement ou l'empâtement du foie, par épaiſſiſſement de la bile, eſt le principe de ce flux. L'on ſait les uſages & l'importante utilité de la bile. Sans elle il n'eſt pas de bonne digeſtion, & les inteſtins qu'elle adoucit, ſont très-irritables, ſi elle n'y coule pas.

Une demoiſelle, âgée de cinquante ans, languiſſoit depuis vingt, d'un flux hépatique. Elle avoit, diſoit-elle, pendant ce laps de tems, uſé de tous les remedes imaginables. Dès le commencement de ce flux, ſes regles furent ſupprimées, & ne reparurent plus. Les matieres qu'elle rendoit habituellement par les ſelles, n'étoient qu'une ſéroſité chargée de glaires plus ou moins épaiſſes, de couleur ſale, rouſſâtre, brune, & peu fétide. Son foie étoit petit, & dur au toucher, ſans cependant y ſentir des douleurs bien vives. Elle mangeoit & dormoit peu. Elle étoit ſujette aux inſomnies, & elle avoit des indigeſ-

tions fréquentes. Alors les alimens paſſoient par en bas, ſans avoir perdu leur couleur, ni avoir acquis aucune odeur. Sa maigreur & ſa foibleſſe étoient telles qu'elle ne pouvoit reſter debout pluſieurs minutes ſans en être fatiguée, ni long-tems aſſiſe ou couchée, ſans ſe plaindre que ſes os lui paroiſſoient percer la peau. Elle rendoit des urines en très-petite quantité, troubles, rougeâtres, &c. Son poulx étoit ſerré, tendu & fréquent, ſans chaleur à la peau.

Une maladie auſſi longue, un ſujet auſſi délabré, tant de médicamens employés ſi infructueuſement, ne faiſoient point eſpérer des ſuccès fort heureux ni bien rapides. Avant de propoſer aucun remede, j'entrai dans le plus grand détail ſur la maniere de vivre de la malade, antérieurement à la maladie; je n'y trouvai aucune lueur pour m'éclairer ſur la cauſe des déſordres de ſa ſanté; elle ne ſoupçonnoit rien de ce qui les avoit produits.

Selon l'ordre de la bonne ſanté, tous les organes, en général & en particulier, doivent faire leurs fonctions parfaitement. L'inſtant où quelqu'une manque, ſe dérange, s'affoiblit, eſt le commencement d'une maladie. L'on conçoit que le flux du ventre continuel cauſoit la foibleſſe, l'épuiſement, & jettoit dans le maraſme. La qualité du poulx annonçoit que le ſang étoit ſerré dans les vaiſſeaux, que les fibres qui les compoſent étoient tendres; celle des urines, que le ſang manquoit de ſéroſité; celle des excrémens, que les inteſtins en étoient noyés, & les digeſtions dérangées. Le foie, par le défaut contraire, s'étoit rétréci, durci; la ſécrétion & excrétion de la bile ne pouvoient s'en faire, &c. Mais où étoit la cauſe de tous ces déſordres Qu'eſt-ce qui avoit pu donner au poulx & au foie leur reſſerrement, leur dureté? Qui avoit

privé le sang de sa sérosité, & en avoit inondé l'estomac, les intestins, &c.

J'étois fort embarrassé sur le choix des moyens dont je me servirois pour attaquer une maladie qui avoit résisté à une infinité de remedes. Une parente de la malade s'apperçut de mes embarras, & les dissipa. Elle me dit que la santé de la Demoiselle s'étoit affoiblie insensiblement; que plusieurs années avant qu'on le remarquât, elle faisoit un usage habituel de beaucoup de limonade, qu'elle aimoit passionnément; que cependant, depuis quelque tems, elle en prenoit moins; mais qu'elle ne s'en étoit point privée absolument jusqu'ici. Ce propos me fit faire une réflexion: la Demoiselle se portoit bien avant d'user de la limonade habituellement; les désordres de sa santé n'ont paru, & n'ont augmenté qu'avec l'usage abondant & continué de cette boisson; l'on

peut donc regarder la limonade comme cauſe de la maladie.

Dans l'état de deſſéchement où étoit la malade, il falloit commencer par ôter la cauſe irritante, ſubſtituer des alimens abondans en chyle doux, humectant, mucilagineux, capable de réparer les déſordres des fluides & des ſolides. Dans cette vue, nous avons interdit la limonade abſolument; l'eau de gruau étoit ſa boiſſon ordinaire, & des potages au riz pour nourriture. Dans l'eſpace de huit jours le flux a été modéré. Huit autres jours après, le ventre fluoit encore moins, & la malade ſe ſentoit fortifier. Alors, pour dilater & déboucher le foie, nous lui avons fait prendre le matin, pendant pluſieurs jours, un bol, compoſé de douze grains de rhubarbe en poudre, de quatre grains de fleurs martiales de ſel ammoniac, incorporées dans cinquante grains du ſirop de cinq racines apéritives. Lorſque le

ventre étoit rendu libre, & que la bile paroiſſoit dans les excrémens, l'on ſuſpendoit l'uſage du bol, & on le reprenoit au beſoin de tems en tems. Enfin, cette Demoiſelle s'eſt rétablie. Elle vivoit encore, à notre connoiſſance, vingt ans après.

Comment une boiſſon auſſi agréable que la limonade, dira-t-on, auſſi généralement recherchée, peut-elle délabrer la ſanté à un tel point? Nous avons obſervé que la limonade lâche le ventre aux uns, & le reſſerre dans les autres. Ces deux effets contraires ne doivent pas être indifférens pour la ſanté. Ils prouvent que cette boiſſon n'eſt pas propre à tout le monde également, ni à la même perſonne dans tous les cas. Un médicament purge les premieres voies par l'irritation qu'il y fait, & y trouble le mouvement périſtaltique. Un autre eſt diurétique, par l'action qu'il exerce ſur les fluides, ou

contre les parois des vaiſſeaux qui les contiennent. Que la limonade agiſſe comme purgatif ou comme diurétique, il eſt toujours certain qu'elle opere phyſiquement : or, tout aliment, boiſſon, médicament qui ne peut paſſer par aucune voie ſans irriter, doit, s'il eſt ſouvent répété, être néceſſairement nuiſible. Purger la bile, lorſque le foie en eſt plein, eſt un bien ; s'en tenir là, quand il eſt ſuffiſamment dégorgé, en eſt un autre. Mais ſi, ſans beſoin, ſans raiſon, ou par fantaiſie, l'on continue l'uſage du remede, alors il devient nuiſible, par-là même, qu'ayant délivré le foie, il le deſſéche enſuite. La limonade peut donc nuire à ceux mêmes à qui elle eſt utile ou néceſſaire, s'ils en abuſent.

Comment entend-on maintenant qu'un médicament purge par ſon action ſur les premieres voies ? Lorſque l'on met ſur le dos d'une limace un peu de pouſ-

ſiere ou de tabac en poudre, l'animal s'arrête, ſe raſſemble, exprime une ſéroſité ſavoneuſe ou glaireuſe, qui pénetre, détrempe cette pouſſiere, la détache de ſa peau, la ſouleve, & l'en délivre. C'eſt ainſi qu'il ſe garantit, pour un tems, de l'action du feu même, comme d'autres que l'on connoît. Il en eſt de même en nous, lorſque les purgatifs paſſent dans les premieres voies, ils agiſſent ſur tout ce qu'ils touchent ou qu'ils rencontrent, en irritant, en pénétrant, en ſéchant, en brûlant, &c. Alors les fibres de l'eſtomac & des inteſtins ſe contractent; leurs glandes expriment un ſuc qui abonde, noie le médicament, humecte, détache les humeurs, les confond; & le mouvement périſtaltique, augmenté par ces opérations, précipite les matieres par en bas. Mais ſi le remede eſt violent, trop prompt, qu'il ne puiſſe pas être aſſez tôt, ou ſuffiſamment foulé pour être rendu

rendu ſans effet nuiſible, il eſt rejetté ſupérieurement par la contraction ſubite des fibres de l'eſtomac, ou au vomiſſement.

La limonade, que la malade a priſe abondamment, & chaque jour, a fait, dans les premieres voies, les fonctions d'un purgatif habituel, qui a rappelé & déterminé les ſucs, les ſéroſités dans les inteſtins; delà ont réſulté la ſéchereſſe, le rétréciſſement, la dureté du foie; l'épuiſement, la maigreur, la foibleſſe de tout le corps.

La tenſion des fibres, la dureté du foie, la grande quantité de glaires dont la matiere des excrémens étoit chargée, nous ont porté à croire que la limonade rafraîchit, modere, tempere la circulation en ſéchant les fibres, en épaiſſiſſant la lymphe; qu'alors celle-ci, en ſe reſſerrant, en ſe rétréciſſant, chez la malade, abandonnoit également ſa ſéroſité, qui détrempoit habituellement les alimens, les excrémens, provo-

quoit le flux hépatique, & par-là, nuiſoit aux digeſtions.

Le ſuintement involontaire des glandes des inteſtins au contact des corps offenſans, eſt un bienfait de la nature; il rend les médicamens propres à notre uſage, à notre ſoulagement, ſans courir les riſques de nous empoiſonner. Sans ce ſuintement, nous ſerions expoſés bien plus ſouvent à perdre la vie ou la ſanté, par les mauvaiſes qualités des alimens ou des boiſſons. Ceux qui diſent: L'on peut prendre tel remede ſans danger; c'eſt un remede d'enfant, ne connoiſſent point la conſtitution des enfans. Ils ignorent que le ſuintement des glandes, dont nous parlons, eſt ſi abondant en eux, à la moindre irritation, qu'ils peuvent impunément uſer des médicamens les plus puiſſans; avantage que les hommes perdent à meſure qu'ils avancent en âge, par la raiſon qu'alors leurs fluides ſont plus épais, & qu'ils

contiennent moins de ſucs atténués, ſubtils ; eſpece de ſucs ſi néceſſaires à la conſervation, ſur-tout dans l'âge avancé, qu'on ne manque & ne périt que par-là. Les vieillards doivent donc, s'ils ont beſoin de ſe purger, éviter ſcrupuleuſement les purgatifs violens, dans la crainte de s'expoſer à l'épuiſement, aux inflammations, à des hémorrhoïdes fâcheuſes, à la maladie noire, &c.

ARTICLE VIII.

De la limonade ; ſuite de ſes effets. Obſervations.

UNE jeune Dame de vingt-trois ans, étoit née avec tous les avantages de la figure & de la meilleure ſanté. Peu ſatisfaite des dons que la nature lui avoit prodigués, elle voulut encore y ajou-

ter, & en empêcher le déclin ordinaire. Son goût pour les belles tailles, alloit jusqu'à la folie. Elle l'avoit élégante à la vérité, & elle aimoit à se l'entendre dire. Des dispositions naturelles à augmenter son embonpoint, la contrarioient beaucoup. Chagrine des arrondissemens qu'elle voyoit prendre à toutes ses formes, elle s'en plaignit, & demanda conseil sur ce qu'elle devoit faire pour en arrêter les progrès. On lui conseilla de manger peu, & d'user de beaucoup de limonade. Elle ne fut que trop fidelle à exécuter un avis si pernicieux.

En effet, elle n'a pas été long-tems à s'appercevoir que loin d'engraisser, elle maigrissoit sensiblement; elle s'en réjouissoit. Mais son teint, successivement pâlit, se ternit, perdit sa fleur, ou ce velouté agréable que l'on remarque sur la pêche qui approche de sa maturité; velouté que l'on admire sur le visage des personnes pudiques de seize,

dix-huit, vingt ans & plus, qui ne paſſe que trop vîte, à leur grand regret, lorſqu'elles s'écartent de la retenue; mais que conſervent encore long-tems celles qui ne ſe laiſſent point emporter à un tempérament fougueux, ou que la prudence, la diſcrétion répriment, temperent, gouvernent ſans trop de violence, & retiennent dans le cercle d'une continence raiſonnée: c'eſt là, que ſans auſtérité & ſans relâchement, ſans accorder plus d'un côté que de l'autre, l'on apprend à conſerver l'équilibre, qui ſoutient également & long-tems la ſanté floriſſante & ſolide.

La jeune Dame maigriſſoit toujours; mais elle commençoit à s'en laſſer. La perte de ſon teint l'intéreſſa, bientôt elle en fut effrayée. Alors elle ſongea tout de bon à ſon rétabliſſement; mais il n'étoit plus tems. Elle étoit tombée dans le maraſme. Son eſtomac ſupportoit la nouriture difficilement. Elle étoit

conſtipée ; ſes inteſtins manquoient d'humide. Les alimens ſembloient ſe fondre, ſe convertir en eau, pour paſſer ſans ceſſe par la voie des urines. Une toux ſeche & continuelle la ſurprit, & le crachement de ſang, qui ſuivit de près, décela la pulmonie.

Nous avons vu dans la derniere obſervation, que l'action de la limonade s'exerçoit ſur l'eſtomac & dans les inteſtins, en y attirant toutes les ſéroſités du corps, c'eſt-à-dire, en tenant toujours ouvertes, par irritation, les bouches excrétoires de leurs glandes. Ici, c'eſt par les reins qu'elle les détermine, en agiſſant ſur le ſang; en épaiſſiſſant, en contractant, en ſéchant, en fibriſiant, pour ainſi dire, la lymphe ; en lui faiſant quitter ſa ſéroſité, qui a fui par les tuyaux des reins. C'eſt ainſi qu'operent les diurétiques en général : il en eſt réſulté dans notre malade l'aridité des premieres voies, la difficulté

du mélange des ſucs anciens & nouveaux avec le ſang ; la viſcoſité, le reſſerrement des principes de toutes les liqueurs, par conſéquent le défaut des ſécrétions & des excrétions ; enfin, la lymphe trop épaiſſie, a été rendue impropre aux ſucs digeſtifs, à la nutrition, à la circulation, &c. ; ce qui a été ſuivi de la maigreur de tout le corps, du deſſéchement des muſcles, du poumon, du ſang qui s'eſt engorgé par ſa viſcoſité, &c. ; par-là ont été cauſés une toux ſeche, férine, continuelle, le crachement de ſang, &c.

Cette Dame arrivée à un tel point de deſſéchement, qu'elle s'en effrayoit elle-même, agit enſuite avec autant d'activité pour ſe réparer, qu'elle en avoit employé pour s'éléganter la taille par l'amaigriſſement. Mais elle ignoroit les moyens de réparation. L'on ne craint pas de conſeiller le lait aux poitrinaires ; cependant, peu de perſonnes ſa-

vent les circonſtances où il convient. Elle s'étoit remplie d'acide auſtere de la limonade, qui coagule le lait & le ſeche ; elle contenoit donc des principes contraires à la diſſolution digeſtive du lait. Cependant on lui en conſeilla l'uſage ; il ne manqua pas de produire le plus mauvais effet. Elle y fut pendant trois mois, & trois mois elle en fut ſi malade, qu'elle ſe voyoit périr. Nous paſſons ſous ſilence les différentes eſpeces de remedes qu'on lui fit prendre. Ces remedes, mêlés avec un régime qui révoltoit la nature, ne pouvoient opérer rien de bon, & l'expérience l'a prouvé. Enfin, on l'engagea d'aller vivre à la campagne. Elle y avoit une tante, Dame de pluſieurs Paroiſſes dont nous étions le Médecin. Nous fûmes appelés à l'arrivée de la malade. Après un infinité de queſtions, pour nous éclairer ſur ſon état, nous trouvâmes, comme nous l'avons

dit plus haut, que la limonade étoit la cauſe du déſordre de ſa ſanté. Nous l'avons purgée avec précaution, pour débarraſſer les premieres voies, & procurer de meilleures digeſtions. Lorſqu'elle fût délivrée d'humeurs étrangeres à ſon état actuel, nous lui avons preſcrit un régime capable de corriger les effets de la limonade. Quel pouvoit être le régime? Ici la limonade avoit exercé ſon action dans les ſecondes voies; ſon auſtérité avoit roidi les fibres vaſculeuſes; avoit fortifié, épaiſſi, contracté la lymphe, & lui avoit fait exprimer toute ſa ſérosité, qui s'eſt échapée par la voie des urines. Il en étoit réſulté le deſſéchement, non-ſeulement des ſolides, mais encore des fluides, par contractation de la lymphe qui embraſſe toute eſpece d'humeurs. L'indication étoit donc de porter du ramolliſſement dans les ſolides & dans les fluides. Ce ramolliſſement ne pouvoit ſe procurer

qu'en corrigeant, qu'en détruisant auparavant les effets de l'acide austere de la limonade : or, de tous les moyens que nous connoissons, les plus capables de produire ce changement, sont les farineux, mucilagineux, gommeux, onctueux, butgreux, &c. En conséquence, nous lui avons prescrit pour boisson ordinaire, alternativement, l'eau de gruau & une dissolution de gomme arabique. Comme l'acide de la limonade est également corrigé par les bouillons de viande avec la crême de riz, nous en avons fait la base de sa nourriture. Les balsamiques que l'on emploie souvent dans les maladies de poitrine, nous ont paru ici préjudiciables ; il y avoit déja dans les solides & dans les fluides, plus de consistance qu'ils n'en avoient besoin. Nous avons au contraire employé le beurre de cacao avec succès, &c. Ce régime a d'abord un peu révolté l'estomac de la malade ; mais elle s'y est faite insensiblement.

Cette jeune Dame se rétablissoit, son teint s'éclaircissoit ; elle reprenoit de l'embonpoint ; enfin, les progrès de sa santé se manifestoient de plus en plus, lorsque des affaires de famille vinrent la troubler & la forcer de retourner dans son pays. Elle y eut des peines, des inquiétudes, &c. ; le chagrin, la tristesse, des malheurs l'accablerent ; elle négligea le soin de sa santé ; elle y périt trois mois après son arrivée.

Nous avons connu plusieurs personnes avec l'estomac délabré de l'usage de la limonade ; d'autres en qui elle a causé des tremblemens de nerfs ; d'autres qui en ont éprouvé des sécheresses de poitrine, des crachemens de sang, &c. La limonade convient particuliérement aux habitans des pays chauds ; elle y conserve l'organisation des fluides ; sans elle ils se dissoudroient par la chaleur, ou tout se sécheroit par évaporation des liqueurs les plus fines. Mais dans nos

climats, où le sang a plus de consistance, il faut en user toujours avec modération, & considérer son tempérament, son âge, les saisons, l'état actuel de sa santé, ses exercices, ses passions, &c., avant d'en contracter l'habitude, qui ne peut être, sans ces considérations, que nuisible à beaucoup de personnes. Cependant nous n'entendons pas la proscrire ici; son usage modéré, rafraîchit, tempere; arrête la trop grande dissipation des fluides les plus subtils; elle les retient, les rassemble, & par-là elle fortifie. Elle convient, en général, immédiatement après l'usage des liqueurs ardentes; aux personnes grasses; à celles qui mangent beaucoup de ragoûts fort épicés; à celles qui ont des dispositions à la dissolution des humeurs, au scorbut, &c. Mais nous en croyons l'habitude très pernicieuse aux jeunes gens des deux sexes, qui ne sont pas encore formés; à tous ceux qui abusent du

commerce particulier des femmes ; à ceux qui ont la poitrine délicate, qui ont de la voix, & desirent se la conserver, qui ont le genre nerveux sensible & irritable ; qui ont des dispositions au tremblement, à la douleur, au crachement de sang, aux obstructions, aux coliques, &c.

ARTICLE IX.

Café ; ses effets. Observations.

Comme le café se prend plus communément en liquide que de toute autre maniere, nous le mettons dans la classe des boissons. Un Gentilhomme de trente ans ou environ, avoit éprouvé quelques mortifications un peu cuisantes. Pour adoucir son chagrin, s'égayer le cerveau, il se mit à l'usage du café. Il

s'y accoutuma tellement qu'il en prenoit jusqu'à 14 à 15 tasses par jour. Cet excès le constipa, lui ôta l'appétit, lui engorgea le foie; & une fievre journaliere s'empara de lui. Tous ces accidens augmenterent & en susciterent d'autres. On lui fit prendre des médicamens tirés de différentes classes, sans pouvoir arrêter les progrès du mal. Enfin, l'on en vint aux eaux minérales; il en prit de plusieurs especes, sans aucun fruit. La maladie cependant augmentoit au point que les eaux minérales, les tisanes, les bouillons gras, les lavemens, &c., lui excitoient une toux, qui se terminoit presque toujours par le vomissement, & par cracher le sang. Dans cet état, on le munit des Sacremens, & on le recommanda à la providence. A cette époque nous fûmes appelés pour le visiter. Il avoit la peau du visage & celle de tout le corps de couleur jaune, verte, noirâtre. Ses yeux se

montroient pleins, saillans, comme seroient ceux d'un homme que l'on étoufferoit, sa respiration étoit anhélante ou précipitée. Le foie dominoit au dehors, & occupoit un espace très-considérable; il étoit ferme, rénitant, & douloureux au toucher. Son urine étoit rouge, chargée de sédimens, & ses excrémens noirâtres.

Par où falloit-il commencer pour opérer la guérison d'un tel malade? Il y avoit obstructions, tension, dureté, douleur inflammation, fievre, épuisement, privation forcée d'alimens par l'irritation qu'ils causoient, &c. L'indication la plus pressante étoit donc d'appaiser l'irritation & de rendre supportable ce qui s'incorporoit; mais l'embarras étoit de trouver des moyens qui ne causassent aucun agacement dans l'œsophage, l'estomac, les intestins; qui fussent capables en même tems de corriger les mauvaises humeurs, & de l'assimiler à la

nature des bonnes. Les farineux seuls nous ont paru convenir à toutes les indications. En effet, ils sont nourrissans, émolliens, adoucissans, antiputrides, &c.; ils contiennent une limphe de la meilleure qualité, & telle qu'il la falloit ici, quoique bien des personnes les regardent comme pesans, épaississans, &c.; mais l'épaississement prétendu que causent les farineux, est bien différent de celui que les humeurs acquierent par dégénération.

L'on a retranché le bouillon gras, les médicamens & toute espece de ptisane ordinaire ou extraordinaire. L'on a fait une décoction légere d'orge perlé; sur la fin de l'ébullition, l'on a ajouté un peu d'écorce de canelle, & l'on a passé le tout par une étamine. Le malade a commencé par en prendre à la cuiller d'heure en heure. Du jour au lendemain il n'a ni toussé ni vomi, ni craché de sang, & la douleur du foie étoit supportable,

portable. L'on a augmenté petit-à-petit la dose de cette décoction, pour qu'elle lui servît d'alimens & de boisson tout-à la-fois. Lorsque l'on s'est apperçu que l'estomac la supportoit aisément, l'on en a supprimé la canelle. Le quatrieme jour de l'usage de cette boisson, le foie étoit détendu, & la fievre diminuée de moitié. Les urines n'étoient plus si rouges, si chargées; elles étoient plus abondantes, & commençoient à jaunir. Ce dernier signe nous annonça qu'on pouvoit tenter un minoratif, & il fut pris le sixieme jour. Il étoit composé de quatre onces de casse en bâton, & d'une once de manne, l'on a partagé cette décoction en trois petits verres pris à une heure de distance l'un de l'autre, & de l'eau d'orge dans l'intervalle. Ce minoratif a produit tout l'effet que nous en attendions. Il fit rendre une grande quantité d'humeurs noires, vertes & très-fétides. Le malade en fut fatigué, mais

il s'en trouva soulagé. Lorsque l'on jugea qu'il étoit refait de cette fatigue, l'on réitéra le même purgatif. Alors parurent beaucoup de matieres jaunes, parmi lesquelles se trouvoient des pelotes biliaires fort dures, qui, jettées au feu, s'enflammoient comme du souffre, & en avoient un peu l'odeur mêlée de celle de chair brûlée. Enfin, par cette conduite soutenue plusieurs mois, avec l'usage des végétaux, du poisson, &c., & point de viande absolument, le malade s'est parfaitemeut rétabli.

Nous avons souvent observé que le café à l'eau, un peu fort, pris habituellement, affecte souvent les nerfs, les séche, les roidit, dispose au tremblement; qu'il anime la circulation, excite la transpiration, épaissit les humeurs, les enflamme, leur ôte leur mucilage, leur velouté, ou le glissant souple de la limphe, & menacent de toutes les suites fâcheuses qui résultent

de l'épaiſſiſſement. La gaieté, l'enjoûment, l'action augmentée du ſang & des nerfs, ſont l'ivreſſe du café. Il laiſſe après lui, ou lorſqu'il ceſſe d'agir, ainſi que les liqueurs ſpiritueuſes, l'indolence, l'appeſantiſſement, la foibleſſe, la triſteſſe, la mélancolie, d'où naît également le beſoin ou la néceſſité de recourir encore à lui. Nous dirons ailleurs ce que nous penſons des qualités intrinſéques du café brûlé, & d'où elles lui viennent.

ARTICLE X.

Cidre ; ſes effets. Obſervations.

LE village d'I.... eſt fort nombreux. Il eſt ſitué au milieu d'une plaine d'une vaſte étendue, où ſe trouvent encore des Hameaux & d'autres Villages. L'année

dont nous allons parler, fut très-abondante en fruits de toute espece, dont on fit beaucoup de cidre & de poiré. Tous les Habitans en ont usé avec excès. Nous avons observé que l'été & une partie de l'Automne de cette année, avoient été fort pluvieux, ce qui, pour l'ordinaire, fait la quantité & noie la qualité des fruits.

Depuis le mois de Novembre jusqu'en Janvier, ont régné dans ce canton, des diarrhées & des dissenteries fort nombreuses. De fortes gelées survenues, & qui ont duré jusqu'au mois de Mars suivant, ont modéré ces maladies. Alors des fievres putrides vermineuses leur ont succédé.

L'on sait que les fruits trop abreuvés d'eau, ne sont pas fort sains, soit qu'on les prenne en nature ou en boisson. Si l'on en fait un usage immodéré, ils dérangent les digestions. L'on n'ignore pas que nos liqueurs participent de la qua-

lité des alimens & des boiſſons. Le cidre nouveau eſt très-viſqueux; pris en grande quantité, il doit auſſi communiquer beaucoup de viſcoſité à tous les fluides, par conſéquent aux ſucs digeſtifs. Or des ſucs de cette eſpece ne pouvant pénétrer, détremper les alimens, comme il convient, éprouvant des fermentations dans l'eſtomac, dans les inteſtins, ont dû troubler les fonctions de ces viſceres, & cauſer néceſſairement des dévoiemens & des dyſſenteries. Il falloit donc, pour guérir ces malades, employer des moyens adouciſſans, humectans, calmans, loin d'irriter ou d'ajouter à la fermentation. A cet effet, & pour épargner la dépenſe parmi des gens qui n'étoient point en état d'en faire, nous avons commencé par interdire le cidre, le vin, les bouillons gras, aux herbes, &c.; enſuite, pour tout régime, pour boiſſon ordinaire & extraordinaire, l'on prenoit, par exemple, une

demi-livre de mie de pain, que l'on faisoit bouillir dans beaucoup d'eau, pendant plusieurs heures, & jusqu'à ce que la moëlle de pain fût parvenue à la consistance légere d'une crême fine. Alors on en délayoit une certaine quantité dans un verre d'eau tiede ; c'est tout ce que les malades ont pris jusqu'à parfaite guérison. Avec ce moyen seul nous avons guéri un très-grand nombre de dyssenteries particulieres & épidémiques. Nous pouvons assurer que ces maladies ne résistent point à cette maniere de les traiter, à moins que l'on ne l'emploie trop tard. Lorsque le dévoiement ou la dyssenterie étoient arrêtés de quelques jours, l'on purgeoit les malades plusieurs fois, à distance convenable, avec la manne & le *catholicum* double.

Au mois de Mars suivant, il y tomba un plus grand nombre de personnes malades, mais attaquées des fievres putrides vermineuses. Il en est mort beaucoup

ſans ſecours. Nous avons ouvert tous les cadavres que nous avons trouvés les premiers jours de notre arrivée. Les progrès de la putridité n'étoient pas grands. Les viſceres, tels que le foie, le poumon, le cerveau, paroiſſoient avoir été ſuffoqués par un ſang dont la limphe avoit tout englué; l'on remarquoit dans leur ſubſtance & ſur leurs ſurfaces, des points diſſéminés de putréfaction. L'eſtomac contenoit des vers lombries, & les inteſtins en étoient ſi remplis, qu'ils en étoient obſtrués par les pelotes qu'ils y formoient. Nous avons développé quelques-unes de ces pelotes; il s'y eſt trouvé des vers de 12, 15, 18, 20, 22 pouces de long. Pluſieurs vers avoient percé l'inteſtin dans trois ſujets, en étoient ſortis, & avoient paſſé dans la capacité de l'abdomen. Cette maladie a ſévi depuis le mois de Mars juſqu'à celui de Juin. De toutes les perſonnes qui eurent la diarrhée ou la dyſſenterie antérieurement,

celles-là seules, qui se remirent à l'usage du cidre, furent attaquées de la fievre vermineuse. Il est donc certain que cette boisson, prise avec excès, a causé ces dernieres maladies, ainsi que les précédentes.

Peu de douleur à la tête, mais beaucoup d'accablement, se faisoient sentir dans les commencemens de la maladie. La fievre étoit assez violente les premiers jours, sans cependant être précédée de frissons bien marqués. La dilatation du poulx, quoiqu'animé, la souplesse des fibres, leur peu de résistance à l'action du sang, annonçoient une fermentation qui menaçoit de putridité, particuliérement dans les grands vaisseaux & les grandes voies. Les malades étoient dégoûtés de tout, ils avoient des rapports de pourriture. Le gonflement des intestins, causé par des vents, incommodoit beaucoup, & nuisoit à la sortie des excrémens. Les urines étoient rouges;

le

le foie élevé, tendu, douloureux au toucher.

En général, nous avons fait faire peu de saignées dans cette maladie ; le plus grand nombre en a été dispensé. Nous n'avons point osé administrer le tartre émétique, dans la crainte que des pelotes de vers d'une aussi grande étendue, ne formassent dans l'œsophage, des embarras inquiétans. Le premier jour du traitement, nous faisions prendre à la cuiller, d'heure en heure, deux grains de kermés minéral dans deux ou trois onces d'huile d'olives ou d'amendes douces. Le second jour, deux onces de manne avec de la gomme gutte, depuis trois grains jusqu'à six. Le troisieme jour, quelques gouttes d'esprit de soufre dans une livre d'eau commune en quatre petits verres, deux dans la matinée, & les deux autres dans l'après midi. Le quatrieme jour, l'on recommençoit le même traitement, ainsi de

ſuite juſqu'au neuvieme ou douzieme. Preſque tous les malades ſe trouvoient guéris dans cet eſpace de tems. On les purgeoit encore après, ſelon le beſoin de chaque particulier. Nous avons été étonnés nous-mêmes, ainſi que les aſſiſtans, de la prodigieuſe quantité de vers que les malades ont rendu dans le cours de la maladie.

Sans croire au ſyſtême des vers, que tout eſt vers, qu'ils mettent tout en mouvement dans la nature, &c. nous concevons que l'immenſe quantité de vermine de toute eſpece, répandue partout, dans les entrailles de la Terre, ſur ſa ſurface, ſur les végétaux, dans les eaux, doit y dépoſer ſa ſemence; que les eſpeces propres à éclore dans le genre animal, confondues avec les alimens, les boiſſons & reçues dans l'eſtomac, dans les inteſtins, où la chaleur eſt ſupportable, doivent, ſi elles rencontrent des portions de limphe épaiſ-

ſie, qui leur ſervent de matrice, s'y développer, croître, s'y fortifier & parvenir à l'état parfait de leur eſpece, ſi on les laiſſe faire des progrès. Nous avons obſervé que les lombries qui avoient 18, 20, 22 pouces de longueur, n'étoient point filés comme ceux de 4, 6 ou 8 pouces. Il nous a paru qu'ils étoient plus pâles, plus larges ou plus plats par proportion, & qu'ils étoient un peu dentellés ſur les côtés. Le ver ſolitaire ou ténia, ſeroit-il une eſpece de lombrie, parvenue à l'état de perfection qui lui eſt propre, ou ſeulement capable d'en ſimuler la forme & l'alongement? Le tems & les occaſions multipliées, pourront fournir aux Obſervateurs, les moyens d'éclairer cette matiere.

Il y a 30 ans ou environ, qu'un Chirurgien du village de.... avoit une vogue ſinguliere dans la campagne. Les payſans qui ne jugent, pour l'ordinaire, des Praticiens en Médecine que

par la force des médicamens qui les purgent, étoient attirés chez lui par un purgatif que l'on disoit merveilleux & supérieur à tous ceux que l'on connoissoit. Curieux d'en savoir la nature, pour en faire usage au besoin, nous en avons fait acheter par différentes personnes. Ce remede tant & tant vanté, étoit une cerise à l'eau-de-vie; l'on en tiroit le noyau qûe l'on remplaçoit par quelques grains de gomme gutte. Nous voulûmes voir par nous-mêmes l'effet de cet assortiment dans l'estomac & les intestins : quelques-uns s'en trouvoient bien, mais plusieurs en étoient purgés haut & bas jusqu'au sang. Cette maniere de purger ne nous a point séduit; nous avons au contraire cherché à mieux assortir la gomme gutte. De tous les moyens que nous avons employés, la manne nous a paru le meilleur. En effet, la gomme gutte, qui est un purgatif des plus forts, peut se prendre sans danger,

diſſoute dans deux onces de manne, juſqu'à la doſe de deux gros & plus; elle purge très-bien ainſi aſſortie. Cependant nous ne l'avons jamais donnée à forte doſe, dans la crainte de rencontrer dans l'eſtomac ou les inteſtins des principes capables de dégager la gomme gutte de la manne, & lui rendre ſon activité naturelle.

Un homme de quarante ans, languiſſoit depuis quinze. Il avoit rendu dans différens tems des portions conſidérables du ver ſolitaire, ce qui conſtatoit ſon état, & en montroit la cauſe. L'on nous fit obſerver que dans le cours de ſon enfance, & une grande partie de ſa jeuneſſe, il rejettoit fréquemment haut & bas des vers lombries. Il y avoit peu de tems que nous faiſions uſage, dans la pratique, de la gomme gutte, mêlée avec la manne. Nous nous en ſervîmes ici avec un avantage ſi grand, que nous regardons ce mélange comme un excel-

lent remede pour détruire le ver solitaire. En effet, satisfaits de sa vertu, nous l'avons communiqué à plusieurs praticiens, & ils nous en ont fait constament des rapports avantageux, & tels qu'ils ont osé employer la gomme gutte à la dose de plusieurs gros, ainsi incorporée avec la manne.

Le malade dont nous parlons ne tenoit point le lit. Il alloit, venoit & vivoit comme tout le monde; si l'on en excepte le lait d'amandes douces, dont il usoit pour sa boisson ordinaire. On le purgeoit de quatre en quatre jours, avec douze grains de gomme gutte & deux onces de manne. Dans l'espace de six semaines, il rendit un quantité étonnante de portions de ver solitaire. Après ce tems l'on n'en vit plus, & nous laissâmes le malade à lui-même. Il s'est refait assez promptement, & a joui depuis d'une bonne santé.

ARTICLE XI.

De la poussiere du chanvre, & de l'eau où il a trempé long-tems; leurs effets. Observations.

LE village de M... est situé dans un pays plat, un peu enfoncé & couronné de monticules. Cette plaine est partagée dans toute sa longueur par un ruisseau qui forme des anses, des trous, des fossés de distance en distance. Dans plusieurs de ces anses, &c., l'on a fait tremper ou rouir une grande quantité de chanvre. Tout le pays est abreuvé de ces eaux. Les vents de l'est à l'oueſt par sud ont régné cette année dans le pays, presqu'alternativement depuis le mois de Février jusqu'à la fin d'Août. Dans cet intervalle de tems, le Village de M...,

& pluſieurs de ſon voiſinage furent attaqués de fievres putrides, qui par degrés, ſont devenues ce que l'on appelle malignes & contagieuſes. La contagion étoit telle que ceux qui approchoient des malades en contractoient la maladie. L'on a enterré pluſieurs fois, dans chaque Paroiſſe attaquée de cette épidémie, juſqu'à dix, douze, quinze perſonnes chaque jour.

Vers la fin de Mars, nous fûmes chargés de viſiter ces malades; ils étoient en grand nombre. La maladie commençoit comme toutes celles qui annoncent un mauvais caractere, c'eſt-à-dire, par un mal de tête accablant, des douleurs dans les reins, dans tous les membres, des maux de cœur, des envies de vomir, des étouffemens, &c. Dès le troiſieme jour, ſe déclaroit un dévoiement continuel de matieres ſéreuſes, ſales, infectes de plus en plus, à meſure que la maladie faiſoit plus de progrès. Les

malades périſſoient du ſixieme au douzieme jour. Nous eûmes l'occaſion dès le premier jour de notre arrivée, de nous inſtruire par l'ouverture de pluſieurs cadavres. Tous les viſceres du bas-ventre étoient dans un état de pourriture & d'infection horribles. Les parties contenues dans les autres capacités expoſoient moins de ſignes de putréfaction; de ſorte qu'elles ne paroiſſoient avoir été infectées que par ſuite de propagation du vice des premieres voies. Les malades, pendant tout le tems de la maladie, avoient le ptialiſme, c'eſt-à-dire, qu'ils crachoient fréquemment. Nous avons obſervé que ceux qui bavoient beaucoup, avoient peu de dévoiement, guériſſoient plutôt & plus facilement. Nous en avons conclu que la cauſe de la maladie avoit affecté particuliérement les glandes & les conduits ſalivaires; que la ſalive tombée dans l'eſtomac & les inteſtins, rendoit les digeſtions putri-

des, d'où émanoit un chile, qui, mêlé avec toute les especes d'humeurs, les déforganisoit, & par-là les corrompoit. Nous avons encore observé que les symptômes de la maladie étoient plus violens, & les signes d'un plus mauvais caractere dans ceux que l'on faisoit suer, qui prenoient des bouillons gras; qu'ils périssoient plutôt, & que la maladie étoit plus contagieuse parmi eux.

D'après ces observations, voici la conduite que nous avons tenue à l'égard de tous les malades attaqués de la même épidémie. L'on ne saignoit que dans les premiers jours de la maladie, & souvent point du tout, suivant ses progrès. Si le sang, tombé dans les palettes, étoit inflammatoire, couenneux, c'est-à-dire, si la lymphe abandonnoit les principes des autres fluides pour se rassembler, se racornir à la surface, l'on répétoit la saignée jusqu'à trois fois dans vingt-quatre heures, & jamais plus. Si

le ſang paroiſſoit diſſout, confondu; ſi la lymphe étoit déchirée comme par lambeaux, l'on s'en tenoit à la premiere ſaignée. Ces derniers caracteres ou ces ſignes, manifeſtoient que le vice morbifique avoit déja beaucoup opéré dans les ſecondes voies; qu'il falloit travailler promptement à le corriger, à le détruire; que la ſaignée affoibliſſoit, & ne remédioit à rien; que le principe putride en devenoit plus actif, plus deſtructeur. Le lendemain du jour où l'on avoit tiré du ſang, dans le commencement de la maladie, l'on faiſoit prendre deux grains de tartre émétique, ce que l'on ne pratiquoit point après le quatrieme jour, dans la crainte d'ajouter à la diſſolution, par un mouvement violent, & d'accélérer par-là la putridité, ainſi qu'on l'a obſervé ici dans pluſieurs malades. Quant au régime, il fut le plus ſimple; nous avons commencé par retrancher abſolument toute eſpece

de bouillons gras. Nous avons fait moudre de l'orge en gruau ; l'on en faiſoit bouillir, pendant une heure, cinq ou ſix cuillerées dans une pinte d'eau, meſure de Paris ; après l'avoir paſſé, l'on en délayoit un peu dans un verre de décoction de chiendent. Cette eſpece d'émulſion faiſoit ſeule la nouriture & la boiſſon des malades. On les purgeoit de deux ou trois jours l'un, ſuivant les indications plus ou moins preſſantes, avec la décoction de caſſe en lavage, & l'on ajoutoit quelquefois du ſel d'Ipſoom. Ce régime ſeul, ſans addition d'aucun autre moyen, a guéri tous les malades conſtamment, & dans tous les tems qu'a duré l'épidémie. Nous nous ſommes ſervis des mêmes moyens pour quatre ou cinq Villages attaqués de fievres putrides épidémiques, à peu près ſemblables à celles-ci, dans les environs de la ville de C... & ailleurs, toujous avec le même ſuccès.

Dans le traitement d'un grand nombre d'épidémies, nous avons obſervé que toutes les fievres putrides ne doivent point être traitées de la même façon. Pour ne pas nous y tromper, nous en avons diſtingué, en général de deux ſortes. La premiere a ſon ſiége ou ſon principe dans les premieres voies, & l'autre dans les ſecondes. Toutes deux, lorſqu'elles ne ſont point arrêtées dans leurs progrès, dégénerent en putride totale, par communication des premieres voies avec les ſecondes, & de celles-ci avec les premieres. La fievre putride qui émane du vice des premieres voies, & que nous appellons primaire, eſt cauſée par d'anciens & mauvais levains, par la qualité viciée des alimens, des boiſſons, & par leur ſéjour dans l'eſtomac & les inteſtins. La ſecondaire, ou celle qui s'eſt formée dans les ſecondes voies, eſt occaſionnée par un vice ſubtil, qui y a paſſé de quelque part que

ce soit, par les miasmes, les vapeurs, que l'on absorbe par tous les émonctoires extérieurs. Le venin, introduit par les plus petits vaisseaux, & mêlé d'abord avec les liqueurs les plus fines, les corrompt, & celles-ci, qui pénetrent partout, corrompent toutes les autres sans exception, jusqu'aux fibres mêmes qui les contiennent, d'où vient la gangrene que l'on voit à l'ouverture des cadavres, dans les muscles, dans le cerveau, la moëlle des os, les nerfs; ce qui fait le danger d'approcher de ces cadavres, & encore plus de les disséquer. Cette espece de fievre putride, se montre par-tout la plus mauvaise, la plus contagieuse, la plus rebelle; enfin, la plus meurtriere. C'est elle qui fait ces pestes si dangereuses, si promptes à saisir, à propager, à dévaster. Un seul malade peut infecter des régions, des Empires, par la raison que le vice, qui a commencé par les liqueurs les plus fi-

nes, ne les abandonne pas aiſément ; alors la tranſpiration & les ſueurs, ſont les véhicules qui le répandent au dehors. Dans ces ſortes de fievres, plus ou moins intenſives, la ſaignée, les vomitifs, les purgatifs, les apéritifs, les ſudorifiques, &c., aggravent les accidens, accélerent la déſorganiſation des humeurs, les diſpoſent à une plus grande putridité, à la gangrene, &c. (Voyez plus haut ce que nous en avons dit.) Les adouciſſans, les mucilagineux, les altérans, les antiputrides triomphent ſeuls de ces cruelles maladies, lorſqu'on les emploie de bonne heure, ou avant que le vice ait détruit abſolument l'organiſation des fluides, & des plus petits vaiſſeaux. Pour la premiere eſpece de fievre putride, qui a ſon ſiége dans les premieres voies, nous employons de préférence les vomitifs, les purgatifs, &c. Mais dans l'une & dans l'autre eſpece de ces fievres, nous excluons abſolument les bouillons gras.

L'eau des routoirs, qui communique avec le ruisseau du village de M.... étoit-elle véritablement la cause des maladies qui y ont régné? ne pouvoit-on pas les attribuer à une autre cause? nos Lecteurs vont en juger. Nous convenons avec tous les Médecins, que l'infusion des feuilles de chanvre, est pernicieuse pour le santé. Elle enyvre, elle rend insensé, stupide, hébété; & quiconque iroit puiser dans les routoirs mêmes, de l'eau pour sa boisson ordinaire, se feroit mal infailliblement. Cependant les Arabes font macérer, fermenter les feuilles du chanvre, d'où résulte une liqueur vineuse dont ils font usage. A la vérité, elle les enyvre, mais ils la boivent sans la craindre, & l'on n'entend point parler qu'elle soit nuisible à leur conservation. Mais pourquoi redoute-t-on l'eau des routoirs? seroit-ce que le chanvre n'y souffre qu'une dissolution ou séparation de principes grossiers,

groſſiers qui ſe developpent enſuite par fermentation dans l'eſtomac & les inteſtins de ceux qui boivent de cette eau ? Seroit-ce que l'écorce & les feuilles de cette plante, ſont moins dangereuſes en Arabie qu'en Europe ? nous ignorons ſi les Voyageurs Botaniſtes en ont parlé. Quoi qu'il en ſoit, de toutes les parties du chanvre, les feuilles ſont regardées comme les plus nuiſibles : cependant l'on en tire un ſuc que l'on dit adouciſſant, réſolutif, puiſque l'on oſe l'injecter dans les oreilles contre la ſurdité : ce ſuc ne fermente donc pas dans cet organe, ou s'il y fermente, ce n'eſt qu'avantageuſement : il n'eſt donc dangereux dans l'eſtomac que par la fermentation qu'il y éprouve, ou par celle qu'il excite dans les ſecondes voies. La Décoction de la ſemence, appaiſe la toux & convient dans la jauniſſe ; ſon huile, par expreſſion, eſt réſolutive, calmante, adouciſſante ; on l'a employée

extérieurement dans la petite vérole ; pour en tempérer le virus & adoucir la peau, Elisabeth, Reine d'Angleterre, s'en est, dit-on, servie avec avantage dans cette maladie. Tous ces essais semblent témoigner en faveur du chanvre. Cependant nous ne conseillons à personne d'user de l'eau des routoirs, jusqu'à ce que le tems & l'expérience nous aient éclairé sur ses propriétés, & que nous les connoissions de maniere à ne plus les craindre. Empoisonne-t-elle les poissons réellement, comme on le dit, lorsqu'elle se décharge dans les rivieres ? cette question n'est pas encore assez bien éclaircie. Qu'il nous soit permis de faire ici quelques réflexions, avant d'aller droit à la cause que l'on pourroit soupçonner raisonnablement avoir été celle de l'épidémie du village de M.... & de ses entours.

Ce Pays est abondant en chanvre. Tous les ans on le fait rouir dans les

mêmes routoirs ; il devroit donc cauſer des maladies chaque année. Les plus anciens habitans ſont convenus qu'ils n'en avoient jamais vu de ſemblables dans leur canton. L'on prétend que le pays où abonde le chanvre, eſt plus ſujet que d'autres aux fievres d'Automne. L'on ne s'eſt point apperçu de ces fievres, dans celui-ci, l'Automne qui a précédé l'épidémie, ni les années d'auparavant. C'eſt vers la fin de l'Eté que l'on arrache le chanvre, qu'on le fait rouir & ſécher enſuite. Ceſt dans l'Automne, & ſouvent dans l'Hiver, qu'on le file, qu'on le mâche, & qu'on le ſerane. Il eſt conſtant que le chanvre eſt moins macéré ou moins roui dans des anſes dont l'eau communique avec des courans, que dans des foſſés, des trous iſolés. La raiſon en eſt ſenſible ; les principes détachés du chanvre, reſtent dans ces trous, en font fermenter l'eau, la rendent plus pénétrante & plus pro-

pre à la macération : à la vérité, ainſi roui, il fournit moins, il paroît comme pourri, ce qui fait dire à ceux qui en font commerce, qu'il n'eſt pas à l'œil auſſi marchand : mais quand il eſt travaillé, il eſt bien plus beau, & de meilleure qualité. D'où nous concluons que le chanvre qui n'eſt pas roui à ce degré-là, ou qui l'a été dans des anſes qui communiquent avec une riviere, contient plus de principes crus, & par conſéquent plus dangereux. Or, un tel chanvre bien ſéché, fait beaucoup de pouſſiere, quand on travaille à le tiſſer, mâcher, ſeraner, ſoit au grand air, ſoit dans l'intérieur des maiſons. Les ouvriers & ceux qui les entourent, aſpirent cette pouſſiere, & l'avalent avec la ſalive qui l'enveloppe ; par-là, elle devient nuiſible, ou dans les premieres voies ou dans les ſecondes. Mais, dira-t-on, l'épidémie a commencé au mois de Février, & s'eſt terminée dans le courant du

mois d'Août ſuivant ; l'on n'a point toujours, dans cet eſpace de tems, travaillé le chanvre : qui a donc fait naître cette maladie ? il faut un tems entre l'application d'une cauſe progreſſive & ſon effet. L'on n'ignore pas que l'on porte ſouvent dans l'intérieur, un an, deux ans & beaucoup plus, des vices ou corps étrangers qui dégradent inſenſiblement l'organiſation des fluides ; on les appellera, ſi l'on veut, germe prédiſpoſant à telle maladie ou à telle autre. D'ailleurs les végétaux ne ſont pas toujours ni également ſalutaires ou nuiſibles dans un tems, dans certaines années, dans un pays, que dans d'autres ; ils peuvent dégénérer ; ou par négligence à les conſerver, ou par un vice tranſmis, pendant l'heure de la végétation, extérieurement dans l'écorce, intérieurement dans les racines : l'obſervation & l'expérience prouvent qu'ils occaſionnent quelquefois des maladies épidémiques.

Le chanvre ne pouvoit-il pas, dans ce pays, avoir été cette année plus nuisible que les précédentes ?

Quoi qu'il en soit des qualités du chanvre dans une année ou dans une autre, nous pensons qu'il est toujours prudent de ne point le placer ni le travailler dans les endroits où l'on resserre des grains, des pailles, foins, fourages, enfin tout commestible pour les hommes comme pour les animaux ; de choisir en plein air, autant qu'on le peut, une position pour que le vent puisse en éloigner la poussiere des ouvriers, & l'emporter loin d'eux.

IIIe ET VIe SECTIONS.

Du mouvement & du repos ; du ſommeil & de la veille.

Nous avons mis enſemble la troiſieme & la ſixieme Sections, par la raiſon qu'elles paroiſſent entrer l'une dans l'autre, & que les effets de ces *choſes* ſe reſſemblent en plus grande partie. Cependant, quand on les examine de près, l'on découvre des différences ; nous les ferons remarquer à meſure que nous les appercevrons.

ARTICLE I.er

De l'excès du mouvement animal ; ses effets. Observations.

LA vie consiste dans l'action réciproque des fluides dans les solides, & des solides sur les fluides : quel en est le principe physique ? nous le dirons ailleurs. Le mouvement dont il s'agit ici, est cette action portée au delà de la précision nécessaire pour la conservation de l'individu. Or, cette action ou mouvement naturel, est susceptible de plus ou de moins d'augmentation. C'est cette augmentation plus ou moins grande, qui nuit plus ou moins à la santé. L'on sait que deux corps qui se frottent mutuellement, s'usent, chacun en raison de sa densité. Ce frottement réciproque des

des fluides & des solides, les use, les altere, les broie, les atténue, les dissipe. C'est ensuite cette portion de nos humeurs que le mouvement a chassé, qu'il faut restituer; & c'est le désordre que le frottement a causé dans les fluides & sur les solides, qu'il faut réparer. Delà vient la nécessité de prendre des alimens & des boissons. Ils restituent d'un côté & réparent de l'autre; c'est ce que l'on appelle nourrir, refaire, rétablir. D'après ces réflexions, l'on conçoit que les fluides & les solides ainsi exercés sur eux-mêmes réciproquement, mais au delà du mouvement naturel ou propre à la santé, souffrent d'autant plus de leurs pertes & de leur dégénération, qu'ils éprouvent plus de mouvement & de fatigue. Il suit que ces pertes de substance, ces dégradations des solides & des fluides, nuisent nécessairement à la santé, & détruisent l'individu. Voilà le sujet de

nos observations sur le mouvement animal.

Un mouvement modéré entretient une circulation égale, & maintient l'équilibre entre les liqueurs & les vaisseaux, entre les humeurs qui doivent rester, & celles qui doivent être évacuées. Le mouvement augmenté au delà du ton naturel à la bonne santé, accélere la circulation, les sécrétions, & occasionne des excrétions plus abondantes. S'il est encore continué, la limphe dépourvue en grande partie de l'humide doux & fin qui lui est si nécessaire pour la tenir souple, s'épaissit, engorge les vaisseaux sanguins des visceres, les englue, transude en matiere visqueuse qui forme des adhérences au dedans & au dehors, fait naître des fievres inflammatoires, ardentes, la pleurésie, la péripneumonie, la phrénésie, la paraphrénésie, l'hépatite, &c. Si le mouvement est poussé à l'extrême, les li-

queurs les plus fines s'échapent entiérement ; les nerfs épuiſés en manquent, & la circulation s'arrête ſubitement. L'on ne trouve, pour l'ordinaire, que peu de moëlle dans les os des animaux morts de fatigue.

Nous avons obſervé que la multiplicité des ſaignées, eſt ſouvent mortelle dans les pleuréſies, les péripneumonies, &c., qui ſurviennent à la ſuite de mouvemens exceſſifs ou de grande fatigue ; nous pourrions en rapporter un aſſez grand nombre d'exemples, mais les ſuivans pourront ſuffire.

Un homme de campagne fort laborieux, âgé de trente à quarante ans, avoit travaillé à la terre toute une journée avec la plus grande activité, pour finir un ouvrage abſolument. Il retourne le ſoir chez lui très-fatigué, avec mal à la tête & un point de côté. Il ſe couche, il paſſe la nuit dans la douleur & ſans dormir. On lui trouve beau-

coup de fievre le matin, & on le saigne. Après la premiere saignée, il crache le sang; on lui en fait une seconde, une troisieme, enfin jusqu'à six, & meurt le matin du quatrieme jour de la maladie, jour où nous fumes appellés pour le visiter.

J'ai ouvert le cadavre le jour même de la mort. Les visceres du bas ventre n'avoient rien de remarquable. Le poumon étoit adhérent à la pleuvre; sa surface paroissoit comme vergetée de rouge foncé; l'on y remarquoit un assez grand nombre de taches de couleur pourpre, & les environs étoient pâles: il fut coupé par morceaux, & j'observai que les taches de la superficie étoient formées par des vaisseaux sanguins, dont plusieurs étoient fort dilatés en cet endroit, & pleins d'un sang caillé, noirâtre, & séché en grande partie. L'on découvrit dans la substance du poumon, plusieurs varices ou dépôts semblables. La trachée & ses

branches étoient engluées d'un mucus fort épais, mêlé de pus. Nous n'avons point opéré sur le cerveau, faute d'instrumens nécessaires.

Nous avons observé que ceux qui fatiguent beaucoup de corps, & longtems, rendent d'abord une sueur fine, légere, ensuite un peu plus épaisse, & enfin visqueuse. Un exercice forcé, a d'abord fait suer l'homme dont nous venons de parler, & il a perdu successivement les fluides les plus subtils qu'il contenoit; le même travail continué, a fait ensuite sortir les humeurs moins fines, plus épaisses, un peu visqueuses qui peuvent encore sortir par la peau. Tous les visceres d'un individu animal transpirent aussi plus ou moins; sans cette transpiration, ils se sécheroient, ils se colleroient les uns aux autres, & leurs chocs mutuels, leurs tiraillemens les détruiroient. Or, la viscosité de la matiere, de la perspiration du poumon & de la pleuvre a fait dans

le malade leur adhérence, & celle-ci la douleur ou le point de côté. Cette même viscosité de la lymphe a englué le sang ; cet engluement a fait obstruction dans les vaisseaux pulmonaires, & ces embarras ont formé la fluxion de poitrine. Il est à présumer que des engorgemens de même espece dans le cerveau, y ont causé le mal de tête.

Dans un tel embarras du poumon, produit par une pareille cause, c'est-à-dire, par épaississement de la lymphe du sang, & cet épaississement par inaction ou perte de fluide humectant, falloit il saigner ou s'en abstenir ? L'expérience a fait voir que six saignées n'ont pu dégager les vaisseaux sanguins obstrués par un sang caillé, desséché : l'effet des saignées a donc été d'affoiblir le malade, de lui ôter la puissance de surmonter les obstructions, & d'avancer sa derniere heure. N'eût-il pas été plus utile de travailler d'abord à restituer l'humide né-

ceſſaire au rétabliſſement de la fluidité de la lymphe, par conſéquent de celle de toutes les eſpeces d'humeurs à la fois, puiſqu'il n'eſt point de fluides ſans lymphe ; par-là, de lubréfier les parois des vaiſſeaux, de détremper la matiere des obſtructions, la rendre gliſſante, mobile, & capable de circulation. Telle eſt la conduite que nous avons tenue dans les maladies occaſionnées par excès de mouvement ou de fatigue, & nos malades s'en ſont toujours bien trouvés. Mais, dira-t-on, ſi le malade a le foie, ou la pleuvre, ou le poumon, &c. fort engorgés, s'il eſt trop opprimé, il faut un prompt ſoulagement. Dans un cas auſſi preſſant, s'il eſt trop de rigidité, ſi la pléthore eſt manifeſte, une ou deux ſaignées, au plus, ſuffiſent pour détendre, relâcher ; alors, ſi la matiere des obſtructions eſt encore mobile, elles peuvent occaſionner ſon déplacement. Mais ſi la lymphe qui con-

tient & reſſerre cette matiere eſt fort viſqueuſe, ſi elle eſt trop adhérente aux parois des vaiſſeaux, la ſaignée nuira beaucoup, l'obſtruction en deviendra plus tenace, & la nature dépourvue de ſes reſſources de plus en plus, pourra bien moins la ſurmonter; elle ſuccombera donc néceſſairement, & plus promptement. Qu'eſt-ce qu'un homme qui tombe malade de fatigue? Un ſujet épuiſé. Qu'opere la ſaignée en pareil cas? Un plus grand épuiſement. Voilà donc deux cauſes très-puiſſantes qui ſe ſuccedent pour détruire. Ici une maladie par excès de fatigue, exige donc deux moyens; reſtituer ce qui eſt perdu au détriment de la ſanté, & corriger ce qui eſt devenu vicié. C'eſt en reſtituant ce qui manque, que l'on corrige ici petit à petit ce qui eſt dégénéré: & ſi le malade périt avant que l'on ait pu réuſſir, il faut ſe perſuader que les obſtacles étoient inſurmontables, & que la

ſaignée auroit encore avancé ſa deſtruction. Il n'en eſt pas ici comme dans certains cas où l'on peut dire : *Il eſt plus raiſonnable de riſquer que le malade périſſe du remede, que de la maladie.* C'eſt qu'alors la maladie eſt décidée mortelle par elle-même, & le remede douteux. Mais ici le remede eſt meurtrier & la maladie incertaine.

Des jeunes gens de douze à quinze ans, venoient de finir une partie de barres ; elle avoit duré pluſieurs heures. Ils ſe repoſoient alors, & parloient de leur agilité. Chacun en particulier vouloit l'emporter ſur les autres, ils ſe diſputoient la victoire. Un d'eux, plus avantageux, les défia tous à qui ſeroit le premier au ſommet d'une petite montagne voiſine. Celui qui avoit propoſé le défi y arriva effectivement le premier ; mais il tomba mort ſur la place. Nous avons fait le lendemain matin l'ouverture du cadavre. Le poumon étoit de couleur noi-

râtre extérieurement, d'un volume conſidérable, & plein de ſang ; les autres viſceres paroiſſoient en manquer, excepté le cerveau, dont les vaiſſeaux étoient fort dilatés.

Si l'on conſidere un homme qui fait de grand efforts, l'on obſerve que tout en lui ſe contracte, ſe roidit, & qu'il en tremble ; qu'il retient ſon haleine, qu'il paroît étouffer, & que les yeux lui ſortent de la tête. Si on lui tâte le poulx dans cet état, l'on ſent qu'il eſt rétréci, ſerré, dur, inégal & très-vîte. Quel eſt le méchaniſme intérieur de tous ces ſignes ? Nous le dirons ailleurs? En pareil cas nous avons vu cracher le ſang abondamment, en mourir peu après ou en languir toute la vie. Si un homme qui fait des efforts, ou une courſe forcée, reſpiroit comme à l'ordinaire, il ne lui en arriveroit que peu ou point d'accidens ; par la raiſon que l'air entrant librement dans la trachée & ſes

bronches, comprimeroit le ſang des arteres ſuffiſamment & ſuivant l'ordre de leur pulſations pour le faire paſſer dans les veines, & celles-ci ſe vuideroient ; mais n'étant point preſſé à ce point, & ſuivant l'ordre des diaſtoles, il emplit, engorge tout, principalement les plus petits vaiſſeaux, & étouffe les bronches de la trachée, ou empêche que l'air ne s'y introduiſe. Ajoutez ici que le jeune homme ci-deſſus fatigué par la courſe antérieure, avoit déja perdu, par les pores de la peau, les fluides les plus fins; qu'alors la lymphe du ſang a englué les vaiſſeaux du poumon, que, par ſa tenacité ou ſon adhérence, elle a réſiſté encore plus fortement à l'introduction de l'air dans la trachée artere, ce qui a cauſé une mort ſubite.

Il paroît que l'on convient généralement que la fievre eſt cauſée par des embarras à l'extrémité des arteres, ou dans celles qui émanent des grandes ; que de

cette oppoſition à la liberté de la circulation, réſulte l'augmentation des mouvemens du cœur. Quel en eſt le méchaniſme ? Nous en traiterons dans la phyſique de l'homme. Nous dirons ici ſeulement, & par relation à notre ſujet, que la fievre eſt la nature en travail pour ſurmonter les obſtacles à la circulation. Or, ce travail intérieur, ſur-tout dans les fievres ardentes, &c., produit ſur la lymphe, les effets d'un exercice outré. Dans la fievre, le cœur double, triple ſon action naturelle, & les fluides circulent dans les vaiſſeaux avec une rapidité extraordinaire. Dans ce mouvement contre nature, ils ſont pouſſés, foulés, battus, comprimés ſur eux-mêmes, contre les parois des vaiſſeaux & les obſtacles qu'ils rencontrent. Ainſi agités, preſſés, ils ſe confondent ; la lymphe ſe gonfle, s'exprime, s'épaiſſit, embraſſe, reſſerre tumultueuſement les principes égarés de toutes les eſpeces de

liqueurs ; raſſemblée, reſſerrée ſur elle-même, elle forme alors un fluide viſqueux, dont rien ne peut ſe ſéparer pour fournir matiere aux ſécrétions. Si la fievre ou l'agitation des fluides continue, & qu'ils ne contiennent point encore de principes putrides, la lymphe s'épaiſſit de plus en plus, ſe racornit ou ſe ſeche à un tel point, qu'il ſemble dans pluſieurs endroits, à l'ouverture des cadavres, que le feu y ait paſſé.

Le Curé de C... s'étoit donné beaucoup de peines dans une épidémie que nous avons traitée dans ſa Paroiſſe. Son zele paſtoral le faiſoit aller nuit & jour, non ſeulement pour le ſpirituel, mais encore pour le ſoulagement des malades; enfin il y ſuccomba lui même par excès de fatigue. La maladie, du jour qu'il s'eſt mis au lit, s'eſt déclarée par un reſſerrement général, & en particulier, par celui des parties précordiales. Il avoit des envies de vomir, de touſſer,

& il ne pouvoit y satisfaire ; la gêne, la douleur l'arrêtoient. Le mal de tête le désespéroit, & l'accablement l'opprimoit. Il avoit une soif dévorante, que rien ne pouvoit éteindre. La peau étoit seche, brûlante ; le poulx serré, dur, & de la plus grande vitesse. Une sorte de frisson & de tremblement, lui faisoit quelquefois jetter des cris qui excitoient la compassion ; il lui sembloit qu'il en étoit tiraillé, déchiré. Le ventre étoit constipé ; l'urine sortoit en petite quantité & avec effort ; elle étoit déja brillante, enflammée & brûlante au passage. La sécheresse de la langue étoit telle qu'elle s'attachoit au palais & qu'on étoit obligé de l'humecter sans cesse, ainsi que les narines.

Le resserrement douloureux, général & particulier, la sécheresse, l'ardeur brûlante de la peau, de la bouche, &c. annonçoient ici la tension, la contraction des fibres de toute espece, &

qu'elles avoient perdu l'humide onctueux qui leur donne de la ſoupleſſe. La dureté du poulx, le défaut de tranſpiration & d'urine, &c., faiſoient connoître l'épaiſſiſſement des humeurs & l'embarras des plus petits vaiſſeaux. La violence du mal de tête, la gêne de tous les viſceres, des muſcles, l'action exceſſive du cœur, ne laiſſoient aucun doute ſur la multiplicité des obſtacles à la circulation, &c. &c. Que falloit-il faire dans une ſituation auſſi compliquée, auſſi preſſante ? humecter, aſſouplir, dégager.

Le malade n'avoit que trente ans ; il étoit de conſtitution plétorique & forte. Il y avoit à craindre le crachement de ſang, l'hémorrhagie, accidens preſque toujours mortels dans les fievres ardentes. Nous l'avons fait ſaigner deux fois dans le premier jour, pour ſoulager l'action du cœur, & procurer plus de liberté dans les vaiſſeaux. Le ſang encore

tiede étoit noirâtre ; il s'eſt couvert, en ſe refroidiſſant, d'une limphe jaune, épaiſſe, & de la conſiſtance d'un cuir ; il n'a rendu de ſéroſité, que le lendemain, & encore très-peu. Après les deux ſaignées, l'on ne s'eſt plus occupé que d'humecter par des boiſſons rafraîchiſſantes, aigrelettes, & par des lavemens émolliens. Malgré ces ſecours, la langue, vers la fin du ſecond jour, s'eſt durcie au point que le malade ne pouvoit plus rien avaler. Nous avons fait arranger le fonds d'une baignoire que l'on a remplie d'eau tiede, & l'on y a placé le malade ; il y étoit comme dans ſon lit, & il y eſt reſté douze heures. Pendant ce tems on lui humectoit la bouche continuellement avec l'eau de miel, pour exciter la ſalive, & diſpoſer l'éſophage à la déglutition. Lorſque l'on s'eſt apperçu qu'il commençoit à avaler de ſon gargariſme, l'on a eſſayé de le faire boire, & on l'a remis

remis dans son lit, après lui avoir donné un lavement, il le rendit sans aucune matiere fécale. Il n'y avoit pas quatre heures qu'il étoit couché, qu'il cessa encore de pouvoir avaler. On le remit dans le bain, & il y resta fort long-tems; on en renouvelloit l'eau de tems en tems, il y urina, & y rendit un peu d'excrémens secs & noirâtres. Cependant la peau n'étoit plus si ardente; le poulx se ramolliſſoit & se dilatoit un peu. Nous avons jugé qu'il étoit passé de l'humide dans les premieres & secondes voies; en conséquence l'on tenta un moyen pour débarasser le foie, faire couler la bile, & rendre les intestins glissans. On lui fit prendre à la cuiller, & d'heure en heure, deux grains de kermés-minéral dans deux ou trois onces d'huile d'amandes douces; pour boisson, une infusion légere de fleurs pectorales, & de l'eau de poulet pour bouillon ou nourriture. Il rendit

des matieres de toute couleur, noire, sale, & vers la fin un peu jaune, on le remit au lit. Comme il avoit encore la peau ardente & aride, on lui fit boire beaucoup de la décoction de feuilles de bourache pour rétablir la transpiration. En effet, la peau s'adoucit, & il sua un peu; mais la sueur ne fut pas de longue durée, elle cessa tout-à-coup aux approches d'un redoublement de fievre, & la langue, l'œsophage se secherent encore une fois. On le rétablit dans son bain, & il y resta le plus longtems qu'il fut possible: il y prit, lorsque l'on s'apperçut d'un relâchement, une décoction de casse en plusieurs verres d'heure en heure, & il en fut purgé avec avantage. L'on eut encore recours plusieurs fois, dans les tems convenables, à cette décoction & au bain; il s'en sentoit fort soulagé, & la fievre en diminuoit.

Lorsque les grands accidens furent

calmés, ils le laiſſerent dans une très-grande foibleſſe. Pour n'avoir plus la peine de le ſortir de ſon lit, l'on humectoit l'air de la chambre avec la tranſpiration de plantes aqueuſes & inodores. L'on faiſoit couper des branches de Tilleul, c'étoit en Eté, on leur mettoit le pied dans l'eau, l'on en tapiſſoit les murs, & l'on jettoit dans les coins, des feuilles de laitue, de romaine, &c. Pour que l'air ne fût point corrompu par l'haleine de la multitude qui s'empreſſoit à viſiter ce bon Paſteur, l'on interdit l'entrée de la chambre, & l'on n'y ſouffrit que ceux qui étoient abſolument néceſſaires. En effet, dans ce moment, dans cet état de ramolliſſement des fibres, & de détrempement des humeurs, il étoit à craindre qu'un reſte de fievre animée par un mauvais levain, n'occaſionnât une fermentation putride. Pour écarter tout ce qui pouvoit en être même ſoupçonné, nous

retranchâmes l'eau de poulet, & ensuite la bourache qui portoit trop de férosité à la peau, & affoiblissoit le malade. Nous l'avons mis tout-à-fait à l'usage du grnau, comme antiputride, & plus capable de rétablir toute espece d'humeurs. Le malade s'est refait avec les farineux, & il en a usé fort longtems. Il en avoit besoin pour émulsionner ses entrailles, & les parois de tous les vaisseaux; l'on en jugera par ce qui suit. Lorsqu'il fut absolument délivré de la fievre, & qu'il commença à se bien porter, l'épiderme se détacha de la peau des pieds à la tête; il ne lui resta ni cheveux, ni poils. La langue & toute la bouche se dépouillerent de leur premiere peau. Il rendoit en toussant des pellicules ou portions de mucus desséché. Il lui sembloit quelquefois être sur le point d'étrangler, & l'envie de vomir lui venoit; c'étoient des morceaux de peau qui embarrassoient l'œsophage, & qu'il

saisissoit souvent avec ses doigts pour s'en délivrer. On lui en tiroit de tems en tems par le bas, comme des rubans, des ficelles, &c.

ARTICLE II.

Fatigue de la chasse ; ses effets. Observations.

C'est ici, moins l'histoire d'une maladie extraordinaire, que celle d'un malade fort singulier. Il n'est pas rare de trouver adhérence du poumon à la pleuvre, & le pilore cartilagineux, sur-tout dans la vieillesse ; l'on vit même avec ces accidens, sans éprouver de grandes incommodités, & souvent sans s'en appercevoir. Tels sont uniquement ceux que l'ouverture cadavérique a offert à nos recherches. Cependant il est resté trente-

deux ans au lit, toujours couché sur le côté droit. Le remuer, le faisoit tomber en syncope, & le changement de position lui faisoit jetter les hauts cris. Je n'ai jamais vu, & je n'ai point entendu que personne ait pris une aussi prodigieuse quantité de médicamens. Cependant, malgré l'irritation journaliere des remedes, il a vécu quatre-vingt-deux ou trois ans.

Un Gentilhomme, âgé de cinquante ans, de haute taille, & bien constitué, n'ayant point éprouvé de maladie aiguë dans tout le cours de sa vie, quoique livré à tous les plaisirs que favorise une fortune aisée, & que supporte la bonne santé pendant un tems, fut saisi tout-à-coup, après une longue chasse, d'un étouffement, d'un tournoiement de tête. Ces accidents l'arrêterent tout court, lui ôterent la puissance de se mouvoir, & de respirer librement. On le transporte chez lui, on le couche chaudement; il repose, transpire;

& ſe trouve le lendemain un peu ſoulagé. Il ſe met dans la tête, à ſon réveil, qu'il eſt attaqué de la goutte, & prétend qu'on le traite de cette maladie. Arrive un Praticien que l'on avoit mandé; il donne dans ſon ſens, & convient avec lui qu'il a la goutte; mais une goutte vague. Cette expreſſion, *goutte vague*, lui plaît, & il l'adopte. Ce Praticien, ainſi d'accord avec ſon malade, & d'après le préjugé, trop vulgaire, proſcrit la ſaignée, comme nuiſible en pareil cas. Il lui frotte les parties inférieures; il applique des veſſicatoires ſur les molets; il charge les pieds de moutarde, & lui preſcrit un régime, qu'il appelle apéritif, ſudorifique, &c. Le malade ſe ſoumet à cette maniere de vivre pendant aſſez de tems; enfin il s'en laſſe. D'après un autre mal-entendu, & ridiculement appliqué à la médecine: *Deux yeux voient mieux qu'un ſeul*, il veut conſulter tous les gens de l'art, même ſans diſtinction; mais il en

imposé à tous par sa prévention sur la goutte vague ; & il ne leur permet pas de recherche sur d'autres sujets. Enfin, les Médecins éclairés, & les habiles chirurgiens s'en dégoûterent ; & il secoua le joug de leurs raisonnemens, comme contraires à son esprit d'adoption. Il ne se trouvoit bien qu'avec les Charlatans ; ils convenoient de tout ce qu'il vouloit. Il se persuada insensiblement qu'eux seuls possédoient l'art de guérir, & il en faisoit venir de tous les côtés. Les uns lui trouvoient de l'irritation dans les nerfs, des vapeurs, le scorbut, &c. ; d'autres des rhumatismes, des obstructions, &c., & le traitoient en conséquence. Enfin, il n'étoit jamais plus content que quand on lui trouvoit beaucoup de causes de maladies.

Deux traits vont achever le portrait de cet homme singulier. Il y avoit vingt-quatre ans qu'il étoit couché sur le même

côté ;

côté, ſans oſer ſe déplacer, lorſque le feu prit à l'un de ſes bâtimens. Le vent menaçoit de l'envelopper lui-même dans l'incendie ; il ne s'épouvanta point, & il ne demanda aucuns ſecours pour ſe faire tranſporter ailleurs. Il voit le feu, & contre ſon ordinaire, il ſe met de lui-même ſur ſon ſéant, ſort de ſon lit avec vivacité, cherche, examine, & ſe place dans le milieu de ſa cour. Là, il raſſemble ſes domeſtiques & autres, preſcrit à chacun ſes fonctions ; les diſtribue, les place avec préciſion ; anime, ſoutient, encourage, & coupe le feu. A l'inſtant ou le danger n'eſt plus à craindre, il s'affaiſſe ſur lui-même, tombe & s'étend ſur la pouſſiere. Il ſe plaint, il gémit, il crie ; on quitte tout pour le tranſporter dans ſon lit, & n'en ſort plus que pour ſe faire enterrer huit ans après.

Que dire ici de la conduite de ce malade ; que penſer de l'oubli de ſes maux

à la vue de l'incendie, & enſuite de leur renouvellement à la diſparition du danger ? Qu'un écolier en faute, faſſe le malade, pour ne pas retourner en claſſe, il a ſes raiſons ; mais qu'un homme d'eſprit, reconnu pour tel, fauf ſon peu de diſcernement dans le choix de ſes conſultans en médecine, joue le rôle de malade, avale un déluge de fluides médicamenteux, ſe faſſe écorcher tout vif, comme on va le voir ; ſe prive de toute ſociété, pouvant avoir les meilleures ; qu'il reſte enfin trente-deux ans au lit, toujours dans la même poſition, c'eſt ce qui doit étonner. Cependant, lorſqu'il n'eſt point d'empêchement phyſiquement dirimant, le courage, la colere, la frayeur, les paſſions fortes, ſont capables des actions les plus extraordinaires. Dans ces affections, la nature s'oublie, s'emporte ; elle ſort, pour ainſi dire, d'elle-même, & laiſſe le principe de ſes ſenſations abſolument

insensible, par trop d'effusion du fluide agent. Que l'on se rappelle ce soldat Romain, cité dans les Commentaires de César; il continuoit de combattre, quoiqu'un fer de lance lui traversât la tête depuis l'entre deux des sourcils jusqu'à la nuque. Sans aller chercher d'exemples semblables dans l'Histoire des tems reculés; l'on a vu, il y a peu d'années, un jeune militaire de vingt ans ou environ, qui, après avoir eu le cœur traversé d'un coup d'épée, cassa encore la lame de la sienne contre son adversaire, en demanda une autre pour continuer le combat, & ne mourut qu'une demi-heure après.

L'on parla à notre malade d'un homme qui faisoit des miracles en médecine; mais il étoit éloigné de lui; n'importe, dit-il, je vais le faire venir. La dépense pour sa santé étoit comptée pour rien, & sa confiance pour les Charlatans étoit sans bornes. L'Empirique ar-

rive, voit le malade, l'étonne par le récit des merveilles qu'il opere, & l'assure d'une guériſon prompte. Il lui fait entendre qu'il a un topique ſans pareil, qui s'introduit juſque dans la moëlle des os; qui fond toutes les obſtructions, & en ramene l'humeur à la peau par où il chaſſe la maladie. Il prévient cependant qu'il eſt un peu rétif, mordant; mais qu'il faut de la patience & du courage pour le ſupporter. Le malade ſe ſoumet à tout, & promet à ſon libérateur une grande récompenſe, ſi le topique triomphe de tous ſes maux. Alors le Charlatan repréſente que ſon remede eſt compoſé de drogues les plus rares & les plus coûteuſes; qu'il n'avoit point prévu, en partant de chez lui, être obligé à une grande dépenſe; qu'il falloit que le malade voulût bien en faire les avances. On lui fait compter une bonne ſomme, & part pour acheter & préparer ſes matieres. Il revient avec une

caisse d'emplâtres, & il en couvre tout le corps du malade des pieds à la tête. Après l'application du topique, il feint des affaires pressantes ailleurs, & disparoît pour toujours.

Cependant le malade, ainsi équipé, mais plein d'espoir, attend la guérison. Il y avoit plusieurs heures qu'il commençoit à sentir l'effet du topique; il en étoit déchiré, dévoré, & il le souffroit avec autant de courage que de patience. Enfin, il s'enflamma au point que la fievre lui en vint & qu'il urina le sang. Sa famille alarmée, envoya chercher & Médecins & Chirurgiens. Mais quelle opération fut celle de lever tous les emplâtres! L'on emporta l'épiderme partout; il resta comme un homme écorché vif & jetté dans un feu. L'on examina le remede; l'on découvrit que c'étoit le suppuratif ordinaire, chargé de poudre cantharide. L'on conçoit par-là le danger que le patient courut, & combien

il dut souffrir : il en fut très-long-tems malade. Après pareille épreuve, l'on croyoit qu'il devoit être guéri de sa manie pour les Charlatans : il les réclamoit encore ; il ne cessoit de les consulter, & d'user de leurs drogues.

Je fus appellé pour le visiter quelques années avant sa mort. J'examinai toutes les surfaces de son corps, & je n'y vis aucun signe de maladie extérieure. Je le fis mettre dans différentes situations, & je découvris que le côté droit de la poitrine, étoit affecté intérieurement, mais je ne pus dire d'abord de quoi il l'étoit préciſément. Le malade entêté de sa goutte vague, ne laissoit rien soupçonner sur la cause du mal, ni à la suite de quoi il en fut attaqué ; lui-même ne s'en doutoit pas. Comme il avoit toujours joui de la meilleure santé, aucune affection, aucun reste de maladie précédente, ne pouvoient induire même à le conjecturer. Ce ne fut qu'après

un certain nombre de visites, dans chacune desquelles je lui faisois faire toute sorte de mouvemens, que je soupçonnai une adhérence du lobe droit du poumon à la pleuvre. Ce qui m'en convainquit absolument, furent les tiraillemens douloureux qu'il souffroit, couché sur le côté gauche, & qui le faisoient tomber en syncope. Du reste, il avoit bon appétit, les digestions bien faites, une respiration libre, couché sur le côté droit, & jamais de fievre, &c. Que faire cependant? le mal & le sujet étoient trop vieux pour tenter alors la guérison. Je ne m'occupai que de sa conservation, tel qu'il étoit, & de lui rendre son état le plus supportable. Je l'ai prévenu sur cet article, & l'ai prié de n'exiger de moi rien de plus. Comme il mangeoit beaucoup, qu'il avoit souvent des indigestions par excès de nourriture, & qu'il ne faisoit aucun exercice, il ne s'agissoit donc que d'ôter

le trop de tems en tems par des purgations ; de lui faire souvent prendre des lavemens, appliquer des émolliens sur le côté ; de le mettre quelquefois à l'usage des eaux de Vichy, avec la terre foliée de tartre, à la ptisane de patience sauvage, &c. pour dégager le foie de tems en tems, laisser toujours à l'aise le lobe droit du poumon, &c. Par cette conduite, il est arrivé assez tranquillement à la fin d'une carriere de quatre-vingt-deux ou trois ans. Il n'a cessé pendant toute sa vie, de recommander qu'on l'ouvrît après sa mort, & c'est ce que nous avons fait.

Le bas ventre ne montra rien d'extraordinaire que le pilore cartilagineux, ce qui n'est pas rare dans les vieillards. Le lobe droit du poumon, étoit adhérent à la pleuvre en trois endroits différens, & seulement sur le côté. Le cerveau étoit dans l'état naturel. L'on découvrit toutes les articulations, il ne

s'y trouva aucun vestige de goutte ancienne ou récente.

Rappellons-nous maintenant que ce Gentilhomme n'a éprouvé de suffocation, de point de côté, de tournoiemens de tête, qu'après une longue chasse. Nous avons observé précédemment qu'un exercice outré, épuise en excitant des sueurs excessives, & la perte de tout ce qu'un corps contient de plus fluide; que la limphe qui enchaîne les humeurs qui restent, moins abreuvée, moins détrempée, doit nécessairement les épaissir, en s'épaississant elle-même. Ainsi épaissie elle devient visqueuse, tenace, & communique ce vice à tous les fluides. Les deux matieres de la transudation ou perspiration du poumon d'un côté, & de la pleuvre de l'autre, devenues visqueuses, tenaces, se sont retenues, arrêtées mutuellement en se touchant dans l'inspiration, dans la dilatation seule du poumon.

Ces sortes d'adhérences des viscères, se forment assez souvent dans les grandes inflammations, sur-tout dans les fluxions de poitrine ; alors le point de côté, où l'adhérence fait nommer ces dernieres pleuropéripneumonies. Nous avons ouvert plusieurs sujets morts de ces maladies & d'autres ; nous avons trouvé de ces adhérences, & telles dans un soldat mort de fievre putride, qu'il avoit le poumon adhérent par tous les points de sa surface. Par l'examen que nous en avons fait, il ne nous a point paru que cette adhérence générale eût été causée par la maladie qui a terminé ses jours. Nous nous sommes informés si ce soldat avant sa derniere maladie, se plaignoit de la poitrine, de points de côté, de difficulté de respirer, de se mouvoir, &c. ; on ne lui a rien connu de ces affections. D'où l'on peut conclure raisonnablement que l'irrégularité des adhérences dans le Gentilhomme, occa-

ſionnoit par ſes mouvemens, ſes poſitions contraires, des tiraillemens douloureux, &c., que ces tiraillemens & ſa grande ſenſibilité ont fait toute ſa maladie, cette longue ſuite & cette prétendue variété de maux. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il ſoit reſté trente-deux ans au lit; il l'eſt encore bien davantage qu'il ait reſiſté auſſi longtems à une ſi prodigieuſe quantité de médicamens. Mais à quoi ne s'accoutume pas un tempérament bien conſtitué? celui de Mithridate avec les poiſons, celui de la Demoiſelle dont nous avons parlé précédemment, au ſujet de l'eau-de-vie, en font preuve. Ces exemples ne ſont point à imiter, bien puni qui en fait l'eſſai; le compagès de toutes les conſtitutions, ne ſe reſſemble pas.

Cependant, qu'eût-il fallu faire au commencement de la maladie, ou de l'accident du Gentilhomme, en ſup-

posant qu'on l'eût bien connue ? saigner le malade, comme étant d'une constitution forte & pléthorique, pour assouplir les fibres, & laisser plus de liberté dans les vaisseaux. Le baigner beaucoup, & jusqu'à ce que la douleur eût diminué & qu'il eût acquis plus d'aisance dans la respiration & dans les mouvemens du corps : faire observer une diete humectante, & légérement diaphorétique, appliquer chaque fois hors du bain, sur le côté affecté, des fomentations émollientes & un peu pénétrantes ; commencer à exercer le malade par un mouvement doux, à pied, en carrosse, à cheval successivement, &c. Mais quels sont les signes qui caractérisent l'accident particulier dont il s'agit ici ? la liberté de respirer, la cessation des douleurs, des tournoiemens de tête, des syncopes, &c., lorsque l'on est couché sur le côté attaqué : des

tiraillemens douloureux, une reſpiration pénible; des éblouiſſemens, &c., ſi l'on eſt ſur le côté oppoſé à l'adhérence, &c. Il y a cette différence entre la pleuréſie, la fluxion de poitrine, & cet accident, que les premieres ſont accompagnées de fievres continues, de toux fréquentes, de crachemens de ſang, d'expectoration d'humeurs, d'accablement, de chaleur brûlante à la poitrine, &c., & que l'autre en eſt exempt. La différence encore de l'adhérence du poumon & de l'aſthme, eſt que celui-ci n'eſt point continu, qu'il a des paroniſmes, des relâches; qu'il ſe fait ſentir preſqu'également debout, aſſis, couché ſur le dos & ſur les côtés; que le malade éprouve dans toutes ces poſitions, des ſifflemens de poitrine, des ſuffocations, &c.

ARTICLE III.

De la veille ; ses effets. Observations.

SI l'on compare les accidens qui résultent de la fatigue d'une course, d'un travail forcé avec ceux qu'occasionnent les veilles, l'on trouvera que ces derniers quoique plus lents, sont souvent plus dangereux. Dans un mouvement violent & long-tems soutenu, toutes les parties fibreuses ou mobiles, sont travaillées, frottées ; elles cedent, elles résistent, & se détruisent quelquefois. Par ce méchanisme, les fluides contenus sont agités, froissés, pressés, triturés, affinés, volatilisés, exhalés. Ceux qui ont résisté à la trituration, & qui restent privés de leur délayant, circulent ensuite lente-

ment, séjournent, obstruent, &c. Mais les veilles opiniâtres vont encore au-delà, & les désordres qu'elles laissent après elles, sont, le plus souvent, incurables. La veille, long-tems soutenue, ne nuit pas seulement par la tension de toutes les fibres, mais encore par un mouvement intestin dans les fluides, qui intéresse particuliérement les liqueurs les plus fines, & les fait dégénérer. Leur dégénération, comme nous l'avons dit plus haut, est la plus à craindre, & la plus profondément meurtriere, par la raison qu'elles passent par-tout, & qu'elles se trouvent parmi toutes les especes d'humeurs sans exception, puisqu'elles en sont extraites, & qu'elles y rentrent en partie pour circuler dans les fibres les plus imperceptibles. Comme ces fluides subtils tiennent de plus près au principe de vie, le danger est plus pressant & plus redou-

table. Nous dirons dans la phyſique de l'homme, ce que c'eſt que le principe de vie.

Les Gardes malades, qui paſſent des nuits fréquemment, qui font leur devoir avec une vigilance exacte, qui ſont ſouvent employés, arrivent rarement à une grande vieilleſſe; ils en portent au contraire les marques & les infirmités de fort bonne heure. Les veilles uſent, détruiſent non-ſeulement par une tranſpiration inſenſible, forcée, en affoibliſſant le cerveau & les nerfs, en enflammant, en épaiſſiſſant toutes eſpeces d'humeurs, mais encore par un mouvement qu'excite la réticence des fibres qui contiennent les liqueurs les plus fines; elle les fait dégénérer en ferment pourriſſant qui diſpoſe toutes les autres à une prompte diſſolution. Par cette raiſon, les gardes malades, fort employés, guériſſent rarement de maladies graves: ils tiennent peu contre les fievres putrides,

des, & leurs maladies ſont compliquées le plus ſouvent : auſſi c'eſt toujours avec plus de tems & de difficultés qu'ils en réchappent, ſur-tout s'ils contractent des maladies immédiatement après les longues veilles. Cependant, ceux d'entr'eux qui vivent ſobrement, ſe conſervent long-tems, réſiſtent davantage à la contagion, & leurs maladies ſont plus ſimples, moins violente. J'ai vu pluſieurs femmes, ſortant de garder des malades, être attaquées & périr de péripneumonie gangréneuſe. J'en ai vu d'autres tomber en pourriture au cinquieme, ſixieme, ſeptieme jour d'une fievre continue, &c.

Une Garde avoit veillé un malade pendant tout le mois de Décembre, ſans être relevée de perſonne. Elle ne s'étoit point couchée, & n'avoit pris que peu de ſommeil dans un fauteuil, comme à la dérobée. Elle fut ſaiſie, en retournant chez elle, d'un froid inſupportable, &

d'un friſſon très-violent. On la mit dans un lit chaudement baſſiné ; on la frotta, on l'enveloppa de fomentations émolientes, fort chaudes, & on lui fit prendre des lavemens de même nature ; rien n'adoucit le froid, & ne modéra le friſſon ; ils ſembloient au contraire en acquérir plus de rigueur. Enfin, ils ont ceſſé tout-à coup au commencement du quatrieme jour ; auſſi-tôt la malade a été tranquille, & ſans douleur ; mais l'inſtant d'après, le poulx s'eſt dilaté, le viſage s'eſt alumé & s'eſt éteint en peu d'heures. Alors la peau eſt devenue ſucceſſivement pâle, livide, mollaſſe, & la malade eſt morte ſur le ſoir de la même journée.

A l'ouverture de la poitrine, le poumon a paru totalement engorgé, & rempli d'une quantité extraordinaire de ſang caillé, filendreux, ichoreux, pourri, fétide. Tous les viſceres du bas-ventre étoient flétris. Les reins avoient une

couleur bleuâtre, & étoient plus volumineux que dans l'état naturel ; on les a partagés, chaque portion a rendu un ſang diſſout & verdâtre. La veſſie contenoit une urine qui reſſembloit à la lavure de chair pourrie. Les muſcles étoient mortifiés, fétides, & les os noircis. Je n'ai pu connoître l'état du cerveau, par privation d'inſtrumens néceſſaires à cet effet. Ceux qui ont vu la peſte, qui en ont ſuivi les progrès, la reconnoîtront ici à la violence du froid, du friſſon, aux progrès rapides de la putréfaction générale & de la gangrene, &c. Si l'on ſe rappelle ce que nous avons dit dans les ſections précédentes, l'on conviendra qu'il n'y a que le vice des liqueurs les plus fines, capable de fomenter des maladies de cette ſorte. Alors les acides, de toute eſpece, nous ont toujours paru mériter la préférence pour les combattre, ou arrêter les progrès de la pourriture.

Nous ne pouvons pas toujours agir. Il eſt un tems au-delà duquel le ſommeil devient indiſpenſable. La néceſſité en vient de l'appauvriſſement des humeurs, & du beſoin de les reſtaurer; du déſordre des ſolides & du beſoin de les réparer; ce qui ne peut ſe faire, ſelon les vœux de la nature, que dans le ſommeil, où les fibres de toute eſpece ſont relâchées, & la circulation plus libre; état d'ailleurs plus commode pour rectifier ou rétablir.

Un jeune homme de vingt-deux ans, avoit une Theſe de Philoſophie à ſoutenir. L'on entretenoit ſon émulation avec les promeſſes les plus flatteuſes. L'amour du travail s'en empara tellement, qu'il fut ſix ſemaines ſans preſque dormir. Il parut à la vérité dans l'exercice claſſique avec diſtinction; mais il paſſa les nuits ſuivantes avec des inſomnies les plus laborieuſes. Quelqu'un s'aviſa de lui faire prendre de l'opium;

la tête lui tourna ; il devint insensé, furibond, & ne connoissoit plus personne. Cependant, avec les ménagemens que nous avons apportés, le bon sens lui est revenu, mais avec un tremblement insupportable dans tous les membres. Nous lui avons prescrit des bains ; & il s'en est bien trouvé. On lui fit observer un régime doux, humectant, relâchant, qui lui réussit encore. Il paroissoit n'avoir plus qu'un pas à faire pour regagner la santé parfaite, lorsque parut une éruption érysipélateuse sur toute la surface de son corps, des pieds à la tête. Cette éruption fut bientôt accompagnée d'une fievre violente & continue, avec des redoublemens. Cet accident surprit, effraya la famille, mais ne nous étonna pas beaucoup. Nous n'avons ajouté au traitement qu'un apozême de bourrache. L'on n'a rien appliqué sur la peau ; dans la persuasion que cet érysipelle étoit un bénéfice de la nature, qui rejettoit au dehors les

humeurs dégénérées alors dans les vaisseaux qui portent à la peau. En effet, à mesure que l'humeur y paroissoit plus abondemment, la fievre diminuoit, & le malade se trouvoit plus à l'aise. Enfin, il guérit parfaitement, après l'usage de quelques minoratifs, devenus nécessaires à la suite du traitement.

Nous avons observé plusieurs fois que les personnes trop appliquées au travail du cabinet, ont le sang inflammatoire, avec cette différence cependant que celui que l'on tire dans les maladies inflammatoires proprement dites, se couvre, en se refroidissant, d'une lymphe ou coenne jaunâtre, continue, fort rassemblée, & que la lymphe de l'autre paroît comme déchirée & rapprochée en lambeaux jaunes, verts, par une gelée visqueuse, ou portion de lymphe moins tenace. Telles sont aussi à-peu-près, les qualités du sang de ceux qui viennent d'éprouver ou éprouvent actuellement

des chagrins cuisans. Une application opiniâtre dissipe aussi les fluides les plus subtils ; elle épaissit des portions de lymphe, en divise d'autres, dissout & confond les principes des autres humeurs. Il n'est pas étonnant de voir sur le visage des hommes sanguins appliqués, des rougeurs, des boutons, & quelquefois ce que l'on appelle improprement *goutte rose*. Ils sont causés par l'effervescence d'un sang trop divisé qui s'introduit, s'embarrasse & séjourne dans une infinité de petits vaisseaux cutanés, les dilate, les rend variqueux, &c. Cette effervescence du sang, dans les hommes sanguins appliqués, est produite par la contention d'esprit, la contraction continuelle des fibres nerveuses, vasculeuses qui resserrent tous les couloirs, augmentent l'action du cœur & la transpiration ; fouettent, battent la lymphe, l'épaississent par la perte de son délayant, ou la divisent par dégé-

nération des principes des autres humeurs qu'elle contient. Auſſi menacent-elles de tels ſujets, d'obſtructions, de calculs dans les reins, dans la veſſie; de rhumatiſmes, de goutte, de tremblement, de délire, de foibleſſe de tout le corps, & quelquefois de ſubverſion du cerveau.

Pour ſoutenir aiſément & ſans danger, l'application d'eſprit, il eſt intéreſſant de l'interrompre de tems en tems; de le diſſiper, de prendre le grand air, ſur-tout celui des forêts en Eté, & celui des plaines en hiver; de ſe promener à la vue d'aſpects agréables & diverſifiés; ces ſpectacles de la nature réjouiſſent l'ame, relâchent les fibres, dilatent le cœur & les vaiſſeaux; levent les principes d'obſtructions; rétabliſſent les humeurs, la circulation; repoſent les nerfs, &c. Après ces exercices ſalutaires, le travail eſt aiſé, les idées abondent, & les expreſ-

ſions

ſions ſont harmonieuſes. L'eſprit ne ſe délaſſe point dans les compagnies qui gênent, qui aſſerviſſent à des manieres d'être, de parler, de geſticuler, de touſſer, &c. Il faut être libre, pouvoir penſer tout haut, en ſûreté & ſans rougir; s'oublier quelquefois agréablement avec des amis, d'après ce conſeil d'un ancien: *Dulce eſt in loco decipere cum amicis.* Mais il faut être bien réſervé ſur toute eſpece de plaiſirs: pris à l'excès, ils ajoutent à la fatigue des nerfs, cauſent des tremblemens, des anéantiſſemens, la mélancolie, la triſteſſe. Ils nuiſent infiniment au travail; ils deſſéchent l'imagination; rabattent, énervent les idées & le ſtyle, leur ôtent le ſel, le feu, l'élévation, &c.

ARTICLE IV.

Du repos ; ses effets. Observations.

UN jeune Militaire, de vingt & quelques années, vouloit briller dans sa garnison ; persuadé qu'il s'attireroit par-là de la considération dans son corps. Mais il lui manquoit un moyen pour remplir ses vues, c'étoit de la fortune. Cependant il s'obstina à en faire l'essai. Il ne tarda pas à s'en repentir. Le peu d'argent qu'il possédoit, & qu'il se pressoit de répandre, lui avoit acquis déja un peu de crédit. Il eut donc enfin recours à l'emprunt. Avec cette ressource, quatre mois, six mois s'écoulerent dans une sorte d'opulence, & à sa satisfaction. Enfin, l'on se lassa de fournir, & il resta en chemin. Le

tems des échéances étoit arrivé, il falloit satisfaire; où en prendre ? l'on sollicite des paiemens, l'on ne se contente pas de belles paroles, & l'on rend plaintes. La prison est alors pour lui un asyle contre les importunités. Les créanciers pas plus satisfaits de le savoir renfermé, en écrivent à sa mere, veuve d'un ancien Officier absolument sans bien. Cette pauvre Dame répond par des gémissemens, obtient des délais, & un congé de six mois pour son fils.

Le jeune homme charmé de sa délivrance, mais honteux, contrit de ses égaremens, & devenu économe par force, imagine, pour raccommoder ses affaires, d'éviter toute occasion de dépense, de se tenir ignoré dans sa chambre. Il songe ensuite que ne pouvant sitôt renouveller sa garderobe, il faut, de toute nécessité, rester au lit jusqu'à l'expiration de son congé, & c'est ce qu'il exécute avec constance.

De retour à la garnison, fatigué d'un assez long voyage fait à pied, excepté les deux dernieres lieues qu'il fit en poste, pour l'honneur du corps, disoit-il! il tombe malade, la fievre le saisit; ses jambes deviennent enflées au point qu'elles s'ouvrent en divers endroits; des ulceres s'y établissent, la gangrene s'y met, &c. Cependant, par l'habileté d'un excellent Chirurgien, de concert avec nous, il guérit parfaitement, mais après trois mois de maladie, & de beaucoup de souffrances.

L'on sait ce qui arrive, dans le repos, aux animaux domestiques nés pour le travail; ils s'appesantissent & dépérissent. Il en est de même de l'homme: fait pour agir, il s'abrutit dans le repos, & devient incapable d'aucun exercice. Alors, s'il satisfait son appétit, & qu'il prenne chaque jour des nourritures au delà du nécessaire pour sa conservation, son corps est un alembic inta-

riſſable qui diſtile ſans ceſſe & inſenſiblement les ſubſtances animales les plus ſubtiles. La lymphe, qui eſt de tous les fluides, celui qui s'exhale le moins, doit néceſſairement s'accumuler, épaiſſir, engouer les plus petis vaiſſeaux. La liqueur qu'ils fourniſſent au cerveau, à la moelle des os & au cœur, participe de cet épaiſſiſſement, & coule par conſéquent dans les nerfs avec indolence ou difficulté. Delà réſultent la pareſſe, l'inſenſibilité, l'abrutiſſement, & bientôt après l'apoplexie, la paralyſie, &c. Un tel ſujet a les pores de la peau extrêmement ouverts; & il manque de reſſort. Il eſt donc plus ſuſceptible d'abſorber les miaſmes bons ou mauvais, contenus dans l'air. S'il fait froid, il y eſt plus ſenſible que perſonne; & ſes fluides reſſerrés dans leurs couloirs, y expriment latéralement & à leur extrémité, ce qu'ils ont de plus fin, & la maſſe devient viſqueuſe, imperméable.

Si l'air eſt chaud, la chaleur, qui pénetre, s'engage dans l'épaiſſiſſement de la lymphe, la dilate, écarte les vaiſſeaux ſur leur diametre, & les reſſerre à leur extrémité; d'où vient le défaut des ſécrétions, ſes ſuites funeſtes, &c. Si l'air eſt humide pendant quelque tems, il devient bouffi, & quelquefois de couleur livide: l'humidité gagne les plus petits vaiſſeaux, les diſtend & forme la bouffiſſure: ſi dans les grands vaiſſeaux elle a détrempé, détaché des principes des autres fluides, comme de la bile, &c., elle fait la couleur ſale, livide, jaune, &c.: ſi elle ſéjourne, elle diviſe la lymphe, diſſout les autres liqueurs, diſpoſe à la putridité, à la gangrene, &c. Si tout-à-coup un tel homme ſort de ſon repos, fait un exercice forcé, ſes fibres vaſculeuſes, muſculeuſes, qui d'abord ſe roidiſſent, ſe rompent ou ſe relâchent; ſi elles ſe rompent, la fatigue ou la douleur qu'il en

reſſent eſt inexprimable : ſi elles ſe relâchent, elles ſe prêtent à des dépôts, des ſtagnations d'humeurs qui ſe décompoſent, ſe corrompent, enfin qui occaſionnent des déſordres, & au-delà de ce que nous avons vu dans le jeune militaire ci-deſſus.

Trop de repos, dans les vieillards, occaſionne encore bien plus de ravages. Il y épaiſſit également les humeurs, ralentit la circulation, donne lieu à des obſtructions alors incurables, &c. Les fluides croupiſſent, ſe déſorganiſent, ſe putréfient dans différentes parties, ſurtout dans les extrémités inférieures, &c. L'on voit ſouvent des vieillards périr ainſi par faute d'exercice. Plus ils reſtent dans le repos, moins ils veulent en ſortir, par la raiſon que leurs membres s'y roidiſſent, & qu'ils ſouffrent alors de ſe mouvoir.

M. D... âgé de quatre-vingt-deux ans, portoit depuis vingt des ulceres aux jambes. Il ne ſe portoit jamais ſi bien

que quand ils suppuroient ; & ils ne suppuroient jamais aussi avantageusement pour sa santé que lorsqu'il s'exerçoit, ou qu'il se promenoit. Ennuyé, lassé de faire panser ses jambes matin & soir ; dégoûté de leur malpropreté, & se croyant alors d'une santé au-dessus de ces soins, il prend la résolution de se faire guérir. Il y avoit à quelques lieues de chez-lui un Charlatan qui se vantoit de guérir les ulceres les plus opiniâtres. Il l'envoya chercher, & en fut guéri dans peu, du moins en apparence, par les astringens les plus puissans. Le hasard nous conduisit chez lui ; le Charlatan avoit mis, quelques jours auparavant, la derniere main à son chef-d'œuvre. Pour que la cure prétendue parût réelle, au moins quelque tems, il recommanda la diete, & sur-tout le plus grand repos. M. D... n'eut rien de plus pressé que de me faire voir ses jambes, de badiner ensuite sur le compte des Chirurgiens & des Mé-

decins ; d'étaler l'habileté de ſon homme, & de l'élever juſqu'aux nues. Tout ſon enthouſiaſme ne m'empêcha point de lui dire qu'il falloit rappeler la matiere de ſes ulceres, ou ſe réſoudre à périr bientôt ; il n'en fit que rire. Je lui conſeillai pour les rouvrir, d'appliquer un ſuppuratif ſur quelques points éminens, de ſe promener & de ſe purger à ſon ordinaire ; il n'en voulut rien faire. Il aima mieux tenir aux conſeils de ſon Empirique, qui lui avoit fort recommandé au contraire de vivre dans le plus grand repos, pour donner le tems aux chairs, diſoit-il, de ſe conſolider. Six ſemaines après, M. du... nous fit appeler pour le voir ; mais il n'étoit plus tems d'apporter du remede à ſon mal : les jambes, les cuiſſes étoient prodigieuſement enflées ; l'enflure avoit gagné d'un côté juſqu'à l'épaule ; la gangrene s'y mit, & la mort termina la maladie peu de jours après. Le cadavre fut ouvert. Le poumon étoit

pourri, & les autres viſceres dans un état de putréfaction; la gangrene avoit pénétré juſqu'au périoſte.

Il eſt peu d'hommes, arrivés à un âge avancé, qui n'aient ſujet de ſe repentir de quelque délit de ſa jeuneſſe. Les délits, de quelque eſpece qu'ils ſoient, affoibliſſent toujours; ſi ce n'eſt dans le tout, c'eſt dans une partie ou dans une autre; mais principalement dans celles dont on a abuſé, ou que l'on a fatiguée le plus. Souvent l'on s'en apperçoit peu, tant que la vigueur ſe ſoutient encore; mais ſi l'on ſe laiſſe affaiſſer dans le repos à un certain âge, les anciens déſordres s'y font ſentir, y fomentent, ſéviſſent de plus en plus, & les regrets viennent en foule opprimer le moral & le phyſique. La foibleſſe des nefs, des ſens, des jambes; les ulceres, la goutte, les rhumatiſmes, &c., rappellent quelquefois dans la vieilleſſe le ſouvenir de certains plaiſirs pris de bout trop ſou-

vent ; dans cette ſituation, dans ce travail, le poids du corps fatigue les extrémités inférieures, & la nature qui s'oublie alors, qui raſſemble, qui réunit toutes ſes forces ſur un ſeul point, leur en ôte encore, & acheve de les affoiblir, de les détruire de plus en plus. L'obéſité, l'imbécillité, l'apoplexie, la paralyſie, les affections comateuſes accuſent encore les excès de la table, l'oiſiveté, la crapule, &c. Alors, ſi une humeur corrompue par un vice quelconque ſurabonde dans les ſecondes voies, ou que, par épaiſſiſſement de la lymphe qui l'enchaîne, elle ne puiſſe s'échapper par les pores de la peau, ou autres qui lui ſoient propres, il faut, ou qu'elle nuiſe aux fonctions, qu'elle les ſuffoque, ou qu'elle ſe fraie un chemin contre nature. Telles ſont dans les vieillards les humeurs qui obſedent le cerveau, la poitrine, les reins, les extrémités inférieures, &c. Si elles s'y

amaſſent, y croupiſſent, elles dégénerent de plus en plus, corrompent ce qui les environne; & le tout en fort peu de tems. Si, par art, ou d'elles-mêmes, elles percent leurs envelopes, & s'épanchent ou dehors, elles forment alors des égouts dépuratifs qu'il faut entretenir avec le plus grand ſoin.

Lorſque les paſſions commencent à ſe modérer, à laiſſer le jugement plus net, & la raiſon plus maîtreſſe des ſens, il faut ſonger, s'il eſt encore tems, à réparer les déſordres actuels de la ſanté, ſe munir contre ceux qui en émanent par la ſuite, & ſe diſpoſer à une heureuſe vieilleſſe. Parmi les moyens qui y contribuent le plus avantageuſement, les bains pris fréquemment, nous ont toujours paru les plus intéreſſans. Ils ſont très-ſains; ils pénetrent & ſe répandent dans toutes les parties de l'individu. Par-là ils réparent par-tout, ils défendent autant qu'il eſt poſſible, contre les

infirmités même méritées, & maintiennent en jouiſſance de la bonne ſanté. Leur ſalubrité eſt d'autant plus ſûre, qu'ils paſſent des petits vaiſſeaux dans les grands, & qu'ils ne participent point des vices qui ſéjournent dans les premieres voies. C'eſt pour cette raiſon qu'il faut toujours choiſir l'eau la plus ſaine pour s'y baigner. A meſure que nous nous enfonçons dans le tems, nos fibres s'épaiſſiſſent, ſe doublent, ſe ſechent, ſe roidiſſent; les bains les aſſoupliſſent & les rendent plus mobiles. Nos humeurs deviennent viſqueuſes, tenaces; ils en détrempent la lymphe qui s'ajuſte, ſe prête plus facilement à toutes les formes ſans s'y arrêter. Les obſtructions gênent, détruiſent des fonctions néceſſaires; ils délaient, fondent la matiere qui les forme, ou les formeroit; ils la corrigent, la rétabliſſent, ou en délivrent extérieurement. Les premieres voies, dans la vieilleſſe, ſont le plus ſouvent

le siége ou la source de ses maladies ; ils en conservent l'humidité & la renouvellent ; ils en pénetrent les humeurs & les font glisser plus aisément ; ils donnent de la fluidité à la bile, & aux sucs digestifs ; ils adouciſſent tous les fluides, & leur enlevent les principes d'irritation, &c. Si l'on joint à l'usage des bains, une conduite, un régime sagement composés, & prudemment ménagés, l'on écarte ou l'on adoucit les maladies s'il en vient. L'on sent toujours la douceur de la vie ; elle passe avec satisfaction insensiblement : l'on jouit de soi-même alors, & de ce qui environne, plus qu'auparavant. Enfin l'on finit, parce qu'il faut finir.

M. Vo.... jusqu'à l'âge de quarante ans, avoit fait beaucoup d'exercices à pied, à cheval, à la chasse, &c. Il les cessa tout-à-coup pour se livrer au repos. Quelques années après, il fut attaqué d'une goutte sciatique ; il en

ſouffrit ſix ſemaines, & s'en crut délivré. L'année d'après il en fut encore repris, ainſi d'année en année, enſuite de ſix en ſix mois; enfin, après avoir ſouffert cruellement & long-tems, il ſuccomba à l'âge de cinquante-un ans, dans une attaque qui dura pluſieurs mois. Nous avons ouvert la hanche malade du côté gauche, & nous avons trouvé l'os carié dans pluſieurs endroits, par une ſanie putréfiée & infecte qui s'y étoit épanchée par rupture des plus petits vaiſſeaux de cette partie.

Un exercice modéré, comme nous l'avons dit plus haut, entretient la fluidité des humeurs, & délivre de leur ſuperficie. Un homme, dans l'habitude de s'exercer à des excrétions cutanées abondantes; s'il ſe livre au repos, il faut néceſſairement que les humeurs dont il ſe délivroit, reſtent & ſurabondent, que cette ſurabondance fatigue, appeſantiſſe, écarte, force les vaiſſeaux

en général, ou dans une partie ou dans une autre. Si ces humeurs ne trouvent point d'issue, alors enfermées, pressées, battues, dissoutes, elles se putréfient; elles corrompent ensuite tout ce qu'elles touchent, & enfin de proche en proche, elles détruisent l'individu nécessairement.

ARTICLE V.

Du sommeil; ses effets. Observations.

Si l'oisiveté est la mere de tous les vices, le long sommeil habituel est la privation des vertus comme des vices. Par la perte des fluides les plus subtils, qu'il occasionne, il émousse les sens, il rend hébété, & détruit toutes les passions. Il ralentit la circulation, appesantit

ſantit le corps, l'énerve & l'empâte. Un Négotiant s'étoit donné des peines infinies pour acquérir de la fortune, & il en avoit ſenti tout le poids. Parmi ſes projets de jouiſſance, à venir, la plus grande ſatisfaction dont il ſe flattoit davantage, étoit de dormir tout ſon ſaoul. Le ſommeil lui paroiſſoit le ſouverain bien. Arrivé à l'âge de cinquante ans ou environ, avec un bien aſſez conſidérable, & ſans femme, ſans enfans, il voulut jouir, ſi dormir continuellement eſt une jouiſſance; mais c'en étoit d'avance une pour lui, au moins idéalement. Il acheta une jolie maiſon avec un jardin agréable, pour avoir l'agrément de ſe promener ſans ſortir de chez lui; mais il n'en uſa pas long-tems. Il engraiſſa à un tel point que ſes jambes ne pouvoient plus le porter. Forcé de reſter au lit tout-à-fait, il compoſa le cercle de ſes amuſemens de boire, manger, dormir. Il vécut dans

cet état d'inertie à-peu-près huit ou dix ans. Enfin il mourut sans que l'on s'en apperçût. Sa mort ne fut précédée d'aucune maladie fébrile. Comme il étoit devenu d'une grosseur énorme, l'on fut curieux de savoir le poids de son corps: il pesoit trois cent cinquante livres; sa taille n'étoit que de cinq pieds trois pouces. L'on fit l'ouverture du cadavre; on n'y trouva que des graisses; tous les viscères en étoient chargés & pénétrés. L'on observa que les vaisseaux sanguins étoient prodigieusement rétrécis: d'où nous avons conclu que cet homme a cessé de vivre par accumulation d'humeurs, rétrécissement des vaisseaux & impuissance du cœur.

La graisse, pendant la vie, est un fluide huileux. Elle doit alors sa fluidité à la chaleur naturelle, & elle est le fruit de la surabondance. De tous les alimens & les boissons convertis en chyle, & introduits dans les secondes

voies, la partie la plus ſubtile paſſe néceſſairement par les pores de l'inſenſible tranſpiration, & ce qui reſte en eſt plus épais. Ce réſidu a beſoin d'élaboration & c'eſt le mouvement qui l'opere. La connoiſſance du méchaniſme animal, la circulation, la ſécrétion des fluides, l'action des muſcles, la preſſion, le frottement, la circulation, donnent l'idée de cette opération. Si l'on fait paſſer, l'eſpace de vingt-quatre heures, dans les ſecondes voies, ſuppoſons telle ou telle quantité de chyle; que pour la perfectionner il faille dix degrés de mouvement, & qu'on lui en faſſe éprover quinze, il ſera donc affiné un tiers de plus qu'il ne doit être, par là rendu plus émiſcible, & inſuffiſant d'un tiers pour la réparation; l'individu maigrira, non-ſeulement parce que le nouveau chyle eſt au deſſous du beſoin de réparation, mais encore parce que les autres humeurs qui exiſtoient avant, ſe ſont

encore plus usées par cette addition de mouvement. Par la raison du contraire, si le chyle, qui doit être élaboré jusqu'à tel point pour être assimilé à la nature des solides & des fluides, l'est bien au dessous, & si l'on en introduit une quantité qui excede le besoin, il doit donc se faire accumulation. Comme tous les fluides sont poussés du centre à la surface & aux extrémités, que le cœur écarte toujours ce qui pese, ce qui fait effort sur lui, il contraint l'humeur surabondante de se reléguer, de se fouler dans toutes les parties souples, dans les membranes adipeuses; ou, selon les vues économiques de la nature, elle reste comme en dépôt en cas de disette, & où elle s'amasse tant que ces membranes sont susceptibles d'extention. Alors, n'en pouvant plus admettre, elles résistent. L'humeur arrêtée, fait opposition au cours artériel; & le cœur ne pouvant la vaincre, en

eſt ſuffoqué, ou bien les humeurs, par l'action vitale, dégénerent, ſe diſſolvent, ſe confondent, ſe putréfient, & font ce que l'on appelle maladie, qui devient bientôt mortelle, ſi la nature n'eſt promptement ſoulagée.

SECTION IV.

Des passions de l'ame ; leurs effets. Observations.

Nous considérons ici les passions, relativement à la santé & aux maladies. Nous en jugeons par leurs effets sur le physique ; & nous suivons ces effets pour nous mettre en état de corriger les désordres qu'ils y occasionnent. D'un côté, tâtez le poulx d'un homme fort en colere, & de l'autre, celui d'une personne actuellement dans la joie. Ils l'ont l'un & l'autre extrêmement agité. Cependant les causes de l'une & de l'autre agitation sont bien différentes. Le poulx de l'homme en colere est serré, tendu ; celui de l'autre est dilaté & souple. Si l'agitation du poulx est portée à l'excès

dans l'un & dans l'autre ſujet, elle cauſera également des hémorragies, des morts ſubites, &c. L'on ne manque point d'exemples de pareils accidens. La colere & la joie exceſſives ont ſouvent occaſionné des maladies ſemblables en apparence. Elles ont également, & chacune ſéparément, fait perdre la raiſon, cauſé l'apoplexie, la paralyſie, le tremblement des membres, &c. Cependant, qui traiteroit avec les mêmes moyens, ces maladies, ſemblables en apparence, feroit périr la moitié de ces malades, ou tout au moins, leur feroit beaucoup de mal.

Un homme de trente-cinq ans entra dans une colere ſi violente, que ſur le champ il fut ſaiſi d'un claquement de dents. Il rougit, il pâlit, & tomba mort ſur la place. Nous avons fait l'ouverture du cadavre : on y a trouvé du ſang coagulé dans les ventricules du cerveau, dans la trachée artere, dans les inteſtins, &c. L'éruption du ſang dans dif-

férentes capacités de cet homme mort d'un accès de colere, fait connoître que deux causes agissent dans cette passion en sens contraire, l'une, c'est la colere, en contractant les fibres, les muscles, les vaisseaux, &c.; & l'autre, c'est le principe vital, en résistant à l'oppression, en forçant les liqueurs à circuler plus ou moins rapidement, que le resserrement ou la contraction est plus ou moins forte.

Nous avons visité un homme de quarante ans, qui avoit eu plusieurs accès de colere trois jours de suite. Le quatrieme jour il se sentit les hypocondres serrés, à ce qu'il dit, comme entre deux planches, & il respiroit avec difficulté. Le cinquieme il eut des envies de vomir qui durerent plusieurs jours. L'hypocondre droit s'éleva & se tendit considérablement; il y sentoit beaucoup de douleur. Le ventre étoit constipé; la tête lui faisoit mal, & la peau devint de couleur

couleur plombée. Il avoit le poulx ſerré & fréquent, les yeux d'un furieux, & les mouvemens d'un convulſionnaire; enfin, il ne pouvoit dormir ni nuit ni jour, quoique ſon eſprit eût des ſujets de tranquillité, & de ſatisfaction de ce qu'il deſiroit.

Le quatrieme jour il fut ſaigné deux fois, & nous lui fîmes prendre matin & ſoir des bains d'eau tiede; beaucoup de lavements avec des herbes émollientes; des pilules de ſavon & de graines de lin, de l'eau de veau ou de poulet, &c. Enfin au dixieme jour le poulx ſe relâcha; le mal de tête diminua; l'hypocondre ſe détendit, la douleur ceſſa, & le malade commença à reprendre un peu de ſommeil. Alors on lui fit prendre d'heure en heure, un verre d'une décoction de la racine de patience ſauvage avec le ſel d'Ipſoom. Il rendit d'abord des matieres fort puantes de diverſe conſiſtance, de toute

couleur, brune, noire, verte, enſuite fort jaune; parmi les dernieres, il y avoit des pierres biliaires plus ou moins volumineuſes, & qui s'enflammoient dans le feu. La continuation des bains, des purgatifs réitérés de tems en tems, un régime approprié & ſoutenu, acheverent la guériſon. Nous venons de voir que les humectans, les ramolliſſans, les laxatifs ont triomphé des déſordres cauſés par la colere. Réfléchiſſons maintenant ſur l'eſpece de moyens que l'on doit employer contre les accidens qu'occaſionne la paſſion oppoſée, qui eſt la joie exceſſive.

Une Demoiſelle de vingt-deux ans, bien faite & de belle figure, vertueuſe & modeſte, avoit une inclination, & elle étoit payée de retour. Mais des intérêts de famille contrarioient, irritoient cet attachement réciproque. Enfin l'heureux amant obtint l'agrément depuis long-tems ſollicité, & le plus vivement

deſiré. Il n'eut rien de plus preſſé que d'en informer la demoiſelle. Cette nouvelle fit dans elle un bouleverſement ſi orageux, qu'elle s'évanouit, en perdit la reſpiration, mais pour la reprendre l'inſtant d'après comme une perſonne qui eſt hors d'haleine; enfin, la tête lui tourna. Ce n'étoit plus l'honnêteté, la douceur, la candeur, ajoutées à ſes charmes, que l'on admiroit auparavant; l'extravagance, l'indécence, la folie en avoient pris la place. On fut obligé de la cacher & de l'enfermer pendant un tems.

Il y avoit déja huit jours qu'elle étoit dans cet état, lorſque nous fûmes appellés. Ses geſtes ou ſes mouvemens étoient prompts, ſes paroles précipitées, ſa gaîté folle, ſes yeux doux & rians. Le poulx, quoique dilaté & ſouple, étoit fort agité, &c. Elle fut ſaignée deux fois du jour au lendemain, pour diminuer le plethore, prévenir l'hémor-

ragie, &c. Son régime fut composé d'eau de veau ou de poulet, d'émulsions faites avec partie égale d'amendes douces & de semences froides; de l'eau de chicorée sauvage & de pourpier; de la poudre tempérante de staahl deux fois le jour, à la dose de vingt-quatre grains, des lavemens d'eau fraîche, &c. Tous ces moyens n'avoient encore rien opéré au huitieme jour du traitement. Le neuvieme on la mit dans un bain d'eau à la glace; elle ne put le supporter qu'un quart d'heure sans s'y trouver mal : on l'y remit sur le soir, & elle y resta un peu plus, le lendemain encore plus. Elle acquéroit chaque jour la facilité de le soutenir plus long-tems. Ce bain, plus que les précédens, modéroit ses transports, son délire, &c. Enfin, le vingtieme jour on la mit sur la glace même; bien plus, on l'amoncela autour d'elle, & on l'y maintint. Après trois heures dans cette situation, le poulx

ſe concentra, l'artere ſe reſſerra, ſe tendit, ſes membres ſe roidirent ; la gaîté s'évanouit, les traits rians du viſage s'effacerent, & les yeux devinrent mornes. Un lit bien baſſiné l'attendoit, & on l'y étendit plus morte que vive. Elle s'y ranima & y dormit ſix heures de ſuite ſans interruption. A ſon réveil, on lui donna un bouillon de ſanté, & elle reprit ſon ſommeil l'inſtant d'après ; il dura encore à-peu-près ſix autres heures. Quand il fut fini, elle ouvrit les yeux ; elle conſidéra avec étonnement les perſonnes alors autour d'elle. On l'interrogea, & elle répondit avec préciſion à tout ce qu'on lui demanda. Elle ſe plaignoit d'une voix foible, de beaucoup de fatigue. Enfin, elle ſe rétablit ; elle ſe maria ; elle eut des enfans qui eurent d'autres enfans, & elle n'eut depuis aucun reſſentiment de folie.

Nous convenons, que la ſituation

d'une perſonne environnée de glaces pendant pluſieurs heures, eſt un remede bien redoutable; nous ne le propoſâmes qu'en tremblant, & nous n'en ſuivîmes les effets qu'en frémiſſant. Il faut y voir toutes les horreurs d'une mort forcée, avant d'eſpérer de ſauver les malades. Mais peut-on faire trop de frais, dira-t-on, pour acquérir ou conſerver la raiſon? queſt-ce que la vie ſans elle?

D'après les effets de la colere & de la joie portées à l'excès, d'après les qualités & le ſuccès des remedes contre les déſordres qu'elles cauſent, l'on trouvera la confirmation de ce que nous avons avancé au commencement de cette ſection; c'eſt-à-dire que la joie dilate le cœur, le cerveau, le poumon, & généralement tous les vaiſſeaux par un mouvement inteſtin dans toute eſpece de fluides; ce qui occaſionne des épanchemens, des erreurs de lieu, &c.;

que la colere au contraire, reſſerre, tend, roidit toutes les fibres motrices, d'où réſultent l'expreſſion des liqueurs les plus fines, l'épaiſſiſſement de celles qui reſtent, & par ſuite, des ruptures, des pertes de ſang, des obſtructions, &c. Delà l'on conçoit que ces deux cauſes abſolument contraires, peuvent produire des maladies ſemblables en apparence, mais qu'il faut gouverner bien différemment.

La triſteſſe a une marche plus lente. elle ne ſaiſit pas continuellement avec une force égale. Elle a des intervalles, des ſuſpenſions plus ou moins longues. Par cette raiſon, ſes effets ne ſe reſſemblent pas toujours; ſouvent ils paroiſſent ſe contrarier. Quelquefois, alternativement, elle reſſerre, relâche; elle diſſout, condenſe; elle diſtrait, elle fixe; elle prête à la raiſon, elle lui ôte. Elle cauſe rarement des maladies aiguës, mais ſouvent des maladies

chroniques très-difficiles à guérir, quand on les néglige, ou ſi l'on en méconnoît la cauſe. Nous n'en rapporterons point ici d'obſervation, ou il faudroit en expoſer un trop grand nombre, pour en faire appercevoir les nuances, les différences, les contrariétés qui ne ſont ſouvent apparentes que dans les tems où la triſteſſe ſemble s'adoucir, diſparoître & laiſſer la nature à elle-même. Dans tous ces cas, les accidens & les indications ſemblent changer, & changent en effet par la dégénération des fluides ou autres vices ſurvenus qui font oublier leur premiere cauſe pour ne ſonger qu'à de nouveaux ſymptomes dangereux & plus preſſans, tels que des obſtructions de foie, des affections de poitrine, &c., maladies que la longueur de la triſteſſe, ou que le tems amene à ſa ſuite.

Ceux qui voudront ſe donner la peine de réfléchir ſur ce que nous venons d'a-

vancer, conviendront peut-être avec nous, que les passions de l'ame produisent d'abord le relâchement ou la rigidité des fibres, la dilatation ou l'épaississement des fluides : qu'en conséquence l'on peut, relativement à la Médecine, les ranger dans deux classes, la premiere est celle des passions qui roidissent les fibres & épaississent les fluides, l'un ne va pas sans l'autre : la seconde est celle des passions qui raréfient les fluides & ramolissent les fibres, ce qui ne se fait pas encore l'un sans l'autre. Alors l'effet d'une passion actuelle étant bien connu, les indications & les moyens curatifs le seront aussi de ceux qui sont instruits.

SECTION V.

Des choſes retenues & évacuées.

TOUTES les humeurs qui circulent dans un individu, lui ſont néceſſaires pour ſon exiſtence & ſa conſervation. Mais s'il en amaſſe une trop grande quantité, elles gênent la circulation, troublent les fonctions, ou elles dégénerent. Si au contraire il en perd trop d'une eſpece, ou de pluſieurs à la fois, il s'épuiſe, s'exténue, & l'exiſtence en ſouffre. Il faut donc pour ſe bien porter & ſe conſerver tel, vivre de maniere à entretenir l'équilibre, l'égalité réciproque entre les vaiſſeaux & les fluides qu'ils contiennent, de ſorte que les uns ne forcent pas les autres.

La salive, par exemple, retenue ou avalée, aide infiniment à la digestion, & l'accélere ; elle fait naître & conserve l'appétit. Si l'on crache, si l'on salive trop, les digestions sont dérangées, & l'appétit se perd. Les alimens qui n'en sont point suffisamment imprégnés, pénétrés, séjournent, pesent dans l'estomac, ne peuvent s'y digérer, ou s'y dissoudre. Delà la dépravation des humeurs, des engorgemens, des obstructions, le dessséchement, &c.

La bile retenue dans le foie, le gonfle, en est pressée, épaissie, ou elle est refoulée dans le sang ; confondue ensuite avec les autres humeurs, elle occasionne la jauniſſe, des obstructions, des calculs, l'hydropisie, la fievre, la putridité, &c. Si la bile coule trop abondament dans les intestins, elle les relâche, cause des diarrhées, l'épuisement, la maigreur, &c. Il en est ainsi des autres especes d'humeurs qui sont, ou

trop retenues ou trop évacuées. Il en réſulte toujours des déſordres plus ou moins fâcheux, ſelon que l'eſpece d'humeur eſt plus ou moins néceſſaire à la vie.

ARTICLE I.ER

Suppreſſion des regles, cauſée par la peur. Obſervations.

UNE Demoiſelle de dix-neuf ans, étoit allée prendre le frais dans un bois avec une compagnie de parens & d'amis. Aſſiſe ſur le bord d'un foſſé, elle vit une couleuvre qui rampoit aſſez près d'elle; la frayeur la ſaiſit, & elle tomba ſans connoiſſance. Après bien des ſoins & du tems, on la fit revenir. Alors ſes regles commençoient à paroître; elles furent ſupprimées ſur le champ. Vingt-

quatre heures après, la Demoiſelle ſe ſentit des embarras dans la gorge, & ſucceſſivement de la douleur, du gonflement, enfin des ſuffocations. L'on étoit ſur le point de la ſaigner, lorſqu'elle fit un effort en touſſant, & elle rendit une grande quantité de ſang. Fort ſoulagée par cette évacuation, elle ne voulut plus ſe laiſſer ſaigner. Un mois après, ſes regles ne reparurent point. Le mal de gorge, les ſuffocations revinrent, & ſe diſſiperent par l'hémoptiſie, comme la premiere fois. Enfin, elle fut quatre mois réglée de cette façon. Ceux qui l'ont vue avant nous, ont employé pendant ce tems des bains, & beaucoup de remedes ariſtolochiques, ſur-tout, la rue, la ſabine, pour rappeler les regles par la voie ordinaire; ce fut inutilement.

Tel étoit ſon état, lorſque nous fumes appelés pour la viſiter. Nous vîmes à notre arrivée, la grande quantité

de ſang qu'elle venoit de rendre par la trachée artere. On lui donna ſur le champ les ſecours qu'exigeoit le moment préſent. Nous en cherchâmes enſuite la cauſe, & nous la trouvâmes en remontant à ſon principe.

Peu d'heures avant le ſaiſiſſement, les regles commençoient à ſe montrer; les vaiſſeaux étoient donc ouverts & diſpoſés à les laiſſer paſſer. La jeune perſonne eſt tout-à-coup ſaiſie de frayeur, & les regles ſont ſupprimées; l'effet de la frayeur a donc été de reſſerrer les vaiſſeaux. Nous pouvons donc mettre cette paſſion dans la claſſe de celles qui contractent les vaiſſeaux, en roidiſſent les fibres, & gênent le cours des fluides qu'ils contiennent. Dans la circonſtance où ſe trouvoit cette jeune Demoiſelle, les fluides redondoient, puiſque la nature commençoit à s'en délivrer par une voie qui lui eſt ordinaire. Mais cette voie étant fermée tout-à-coup, les

fluides ont reflué sur eux-mêmes, & se sont rassemblés extraordinairement dans le viscere le plus capable de dilatation. Alors le poumon souffrant lui-même de la plénitude, de la constriction que la frayeur lui avoit imprimée, & étant par sa constitution naturelle, d'une tissure facile à se corrompre, il s'est ouvert intérieurement, & a inondé de sang les bronches de la trachée artere.

Ceux qui avoient traité la malade les premiers, lui avoient d'abord prescrit des bains, & c'étoit bien le meilleur moyen pour coopérer à la guérison; mais ils avoient ajouté des apéritifs ou aristolochiques, de la sabine, de la rue, tous médicamens irritans, échauffans, &c., qui entretenoient la rigidité des fibres, & la gêne des liqueurs. Il n'est donc point étonnant que l'espace de quatre mois entiers, le sang ait fait irruption par le poumon. Les aristolochiques ne conviennent donc pas à toute suppression de

regles ; ou plutôt, il eſt fort rare qu'ils leur ſoient véritablement utiles. Les preuves ne ſont pas difficiles à trouver ; elles ſont nombreuſes.

Le ſurlendemain de la derniere hémoptiſye, nous purgeâmes la malade. Elle reprit enſuite l'uſage des bains tiedes deux fois le jour pendant dix, & elle y reſtoit chaque fois le plus longtems qu'il lui étoit poſſible. Comme elle avoit aſſez bon appétit, nous nous gardâmes bien de la mettre à une diete ſévere, dans la crainte d'altérer la conſtitution de ſes fluides, & rendre ſon état compliqué d'accidens encore plus fâcheux. Son régime étoit doux, humectant, ramolliſſant. L'eau de graine de lin faiſoit ſa boiſſon ordinaire, & elle en prenoit ſouvent en lavemens. Elle ne vivoit que de légumes & de poiſſons. Le petit lait & l'orgeat lui plaiſoient, & elle en uſoit. Elle varioit l'uſage de ces boiſſons ſuivant ſon goût.

On

On lui procuroit un long repos dans le lit, & beaucoup d'exercices dans le jour. On l'amuſoit, on la diſſipoit tant que l'on pouvoit. Lorſqu'elle eut ceſſé les bains, on la frotta tous les matins avec des ſerviettes chaudes des pieds à la tête. On lui étendoit enſuite ſur la peau une pomade faite avec la graiſſe de veau & l'eau de fleur d'orange; on l'habilloit en conſéquence. Elle déjeûnoit & montoit à cheval. A ſon retour, on l'eſſuyoit, & elle reprenoit ſes ajuſtemens ordinaires. On la promenoit toutes les après-dinées; on la faiſoit rire, danſer, &c. L'inſtant avant de ſe coucher, on la frottoit encore avec des ſerviettes chaudes, & on lui appliquoit enſuite de la pomade ſur toute la peau. On la garniſſoit, pour ſe mettre au lit, de chauſſettes, de caleçons, & d'ajuſtemens de corps appropriés. C'eſt ainſi qu'on la gouvernoit chaque jour. Elle fut purgée aux approches du tems où les regles devoient pa-

roître ; vingt-quatre heures après, elles s'annoncerent à la Demoiſelle alors en exercice d'équitation, & ſe montrerent depuis ſans interruption dans tous les tems périodiques.

Bien des gens ſont dans la perſuaſion que la rue & la ſabine ſont les plantes les plus ſûres pour provoquer l'avortement. Nous pouvons certifier le contraire. Nous avons connu différentes perſonnes qui nous ont confeſſé avoir, en pareil cas, fait uſage de ces plantes crues très-abondamment ſans aucun effet ; entr'autres une fille de vingt ans : elle mangeoit chaque jour de la ſabine & de la rue prodigieuſement ; elle s'en mettoit nuit & jour juſque dans la partie peccante ; cependant, elle n'en eſt pas arrivée plutôt ni plus tard au terme ordinaire de l'accouchement.

ARTICLE II.

Suppreſſion des regles, cauſée par l'inquiétude. Obſervations.

UNE jeune Dame s'étoit mis dans la tête que ſon mari ne l'aimoit pas. Sans preuve, & même ſans apparence, elle ſe perſuada qu'il ceſſoit d'habiter avec elle, parce qu'il avoit des maîtreſſes. Elle s'en affligea; elle tomba dans une triſteſſe ſi profonde, qu'elle s'interdit juſqu'aux plus petits amuſemens. Ses ſoucis enſuite la jetterent dans une langueur dont elle ne ſe délivra que par la mort. Dès l'âge de vingt-cinq ans, ſes regles furent ſupprimées, & le furent pour toujours, ſans qu'aucun remede pût les rappeler. Son mari, ſa famille exigerent d'elle qu'elle conſultât

différens Médecins. Tous se sont accordés, & ont regardé la matrice comme le siége de la maladie ; bien d'autres s'y seroient aussi trompés ; ils la gouvernerent en conséquence. Enfin elle est morte après quinze années de chagrin, de langueur & de souffrance. Nous fûmes appelés quelques jours avant sa mort. Nous la vîmes dans un état si délabré, & si usée, que nous n'osâmes lui proposer que des palliatifs.

L'on fit l'ouverture du cadavre. Le premier de nos soins fut de visiter la matrice. L'on trouva cet organe, & tout ce qui en dépend, sans accident d'aucune espece, excepté cependant, qu'elle étoit plus petite, plus rétrécie que dans l'état naturel, quoique la Dame ait eu plusieurs enfans. Il n'en fut pas de même du foie ; il étoit si compacte & si dur, qu'il en étoit presqu'entiérement pétrifié ; sa couleur extérieure étoit d'un jaune noirâtre, mais moins foncée in-

térieurement. L'on trouva peu de ſang dans le poumon & les grands vaiſſeaux ; il étoit épais, & d'un rouge ſale.

Nous avons vu précédemment que les humeurs de toute eſpece, tiennent leur épaiſſiſſement de la lymphe ; que le chagrin, les ſoucis, &c., roidiſſent tous les fibres, reſſerrent les vaiſſeaux, compriment les humeurs ; que par cette compreſſion elles expriment tout ce qu'elles contiennent de plus fluide, & que la lymphe qui les organiſe, devenue elle même plus épaiſſe, doit néceſſairement les reſſerrer ou les ſécher toutes. Alors, ſi le ſang porté au cerveau, n'y forme point d'engorgement, il ne peut fournir que très-peu de ſuc fin, d'où viennent la foibleſſe, la langueur, &c. ; enfin il laiſſe par-tout le deſſéchement. Alors les vaiſſeaux utérins deſſéchés, rétrécis, font obſtacle à l'écoulement ordinaire des regles. Il ne peut non-plus en réſulter qu'une bile

épaiſſe ou ſéche, qui ſéjourne dans le foie, le durcit, & bientôt il ne peut plus en fournir. Delà la maigreur, la conſomption, des vents, des vapeurs, des maux d'eſtomac, de mauvaiſes digeſtions, la dépravation du chyle, le déſordre qu'il porte dans les humeurs, dans les organes ſécréteurs, &c; delà enfin la mort.

D'après ces obſervations faites & ſuivies long-tems, nous avons réfléchi ſur les cordiaux, les échauffans, les ariſtolochiques ou irritans, &c., que l'on adminiſtre dans la ſuppreſſion des regles. L'expérience nous a convaincu que ces remedes en pareil cas, ſont ſouvent nuiſibles; en conſéquence, à moins que nous n'ayons une des indications particulieres, nous nous ſommes écartés de cette méthode, & le ſuccès juſqu'ici a juſtifié nos réflexions & notre conduite. En effet, il n'eſt point de ſuppreſſion de regles ſans rigidité, ſans

contraction des fibres vaſculeuſes, &c. Il n'eſt point de contraction que la lymphe ou le ſang n'exprime une partie de ſa ſéroſité, qui s'épanche, qui inonde, qui groſſit tous les vaiſſeaux ſéreux, d'où naiſſent la bouffiſure, les pâles couleurs, la dépravation du goût, des digeſtions, &c. : alors la bile extraite du ſang eſt défectueuſe ; elle manque de fluidité, d'onctuoſité ; elle doit néceſſairement obſtruer, empâter le foie, & ceſſer de fluer dans les inteſtins pour ſe mêler avec les alimens, les liqueurs digeſtives, &c. En conſéquence, bien loin d'animer, d'agacer, d'irriter, d'échauffer, & par conſéquent de contracter, nous avons au contraire adouci, humecté, onctué, relâché. Par-là nous avons débarraſſé les viſceres, fait couler la bile, rétabli les digeſtions, & le chyle mieux conditionné a redonné aux fluides de toute eſpece une meilleure organiſation, & a rétabli toutes les fonctions.

ARTICLE III.

Du mucus trachéal épaissi & retenu. Observations.

UN enfant de dix ans ou environ, né avec une constitution cacochime, fut emporté d'un mal de gorge, qui se termina d'une façon singuliere. Nous l'avions visité pour la premiere fois la surveille de son trépas. Il avoit alors peu de fievre, peu d'inflammation dans la gorge; les amygdales étoient médiocrement gonflées; les yeux étoient mornes, & le visage pâle. Le malade ne se plaignoit que d'une difficulté d'avaler, & la douleur n'étoit pas grande.

Nous lui prescrivîmes un gargarisme humectant, une boisson adoucissante, mucilagineuse, & on lui appliqua sous

ſous le menton un cataplaſme de mie de pain & de lait. Le lendemain le malade a été ſans fievre, & il avaloit plus aiſément. Mais le deſſous du menton & les joues étoient devenus enflés. Il prit deux onces de manne, & il en fut aſſez bien purgé. Les matieres qu'il rendit, ne différoient de celles de l'état de ſanté, que par la privation de bile.

Le ſoir, le malade parut délivré de tous ſes maux comme par enchantement. L'enflure du fond de la bouche, du menton & des joues étoit diſſipée. Le lendemain matin il ne ſe plaignit d'aucune incommodité. Mais la reſpiration étoit gênée, & elle s'embarraſſoit de plus en plus; elle rendit dans l'après-midi, un ſifflement qui reſſembloit aſſez à celui d'un papier à demi collé devant une fente, ou un trou, par où paſſe l'air du dehors au dedans d'une chambre. On tenta divers moyens pour le faire expectorer; éternuer, pour exciter quelqu'effort, des

secousses, rien ne réussit. Les accidens de la respiration augmenterent, & le malade mourut la nuit suivante avec tous les signes que montre un sujet jugulé.

La famille a consenti à l'ouverture du cadavre. Les glandes du mésentere étoient tuméfiées, durcies, & le foie obstrué d'une bile desséchée. On fendit la trachée artere dans toute sa longueur ; l'on y trouva un tube flottant, arrêté irréguliérement par des attaches filamenteuses de distance en distance ; ses ramifications suivoient & rempliſſoient exactement toutes les divisions des bronches. Ce tuyau ramifié n'étoit autre chose que l'enduit ou mucus de la trachée artere, épaissi, séché, qui s'est détaché & rétréci ensuite, ce qui a empêché l'introduction de l'air, & a fait périr le malade plus promptement. En effet, d'après cette observation, nous pensons qu'ici le mal de gorge étoit causé

par engluement des parties intérieures, que le cataplasme a détrempé l'humeur & l'a attirée au dehors, que le purgatif l'a fait rentrer dans la voie de la circulation, que le mucus trop abondant de la trachée artere s'est ensuite épaissi, déssséché, & enfin détaché de ses parois. Il est sensible que le sujet est mort épuisé de liqueurs les plus fines, n'en ayant plus assez pour humecter la lymphe, & en fournir au besoin des sécrétions & de l'expectoration.

ARTICLE IV.

Concrétion sanguine polipeuse, extraite de la veine jugulaire gauche. Observations.

Une Demoiselle, âgée de cinquante-cinq ans ou environ, tomba dans un

assoupissement profond, immédiatement après avoir dîné à son ordinaire, & ne s'étant plainte antérieurement d'aucune sorte d'incommodités. Lorsqu'on l'agitoit, elle ouvroit les yeux qu'elle avoit bons, & prioit instamment qu'on la laissât tranquille. Sa langue n'étoit point embarrassée ; elle articuloit ses paroles fort distinctement. Les bras, les jambes, le corps entier ne laissoient appercevoir aucun signe d'impuissance ou de paralysie. Son poulx étoit plein, mais souple ; enfin, tout paroissoit extérieurement comme dans l'état naturel, si l'on en excepte l'assoupissement.

Appellé pour visiter cette Demoiselle, je ne savois d'abord que penser avec précision sur un tel état. Cependant, pour procéder avec précaution relativement au diner qu'elle venoit de faire, j'ai cru devoir commencer par dégager l'estomac, & par-là secouer un peu le cerveau, qui seul paroissoit embarrassé.

L'aſſoupiſſement de la malade devint plus profond après l'uſage du tartre ſtibié. Le viſage s'eſt allumé, la reſpiration s'eſt plus élevée; le poulx étoit plus agité & plus ferme.

A huit heures du ſoir du même jour, la malade a été ſaignée du bras. Cette opération n'a rien changé à ſon état. Elle fut ſaignée du pied à dix heures. A minuit le poulx étoit plus tranquille, la reſpiration plus douce, & le viſage moins enflammé. Cette diminution des ſymptômes s'eſt ſoutenue juſqu'au lendemain. La malade paſſa la nuit paiſiblement, & changea pluſieurs fois de ſituation ſans le ſecours de perſonne. Cependant le poulx étoit affoibli le matin. On appliqua un emplâtre véſicatoire ſur le col. Sitôt que les mouches ſe ſont faites ſentir, la malade s'eſt agitée, elle a montré de l'inquiétude, & bientôt après de l'humeur. Enfin, elle a arraché l'emplâtre, & s'eſt aſſoupie enſuite. On

le lui remit, elle continua de s'en délivrer & de retomber dans l'assoupissement.

Un caractere de maladie aussi singulier m'embarrassoit beaucoup, & je ne cessois d'y songer pour en découvrir la cause. J'ai examiné la malade des pieds à la tête. J'ai apperçu que les mouvemens de l'artere carotide gauche étaient plus sensibles à l'œil que ceux de la droite, j'y mis le doigt, je la trouvai en effet plus dilatée & plus résistante. Elle paroissoit soulever avec elle, dans toute sa longueur, les parties voisines. J'ai touché la jugulaire gauche, j'ai cru y sentir moins de souplesse qu'à la droite, & elle me sembloit agitée comme toute d'une piece par la diastole de la carotide. Après avoir réfléchi, je conclus que cette veine pouvoit avoir des rapports avec le siége de la maladie ; j'en ai proposé la saignée, il en est sorti d'abord un peu de sang ; ensuite il s'est présenté à l'ouverture un

corps d'un rouge vif qui s'arrondiſſoit à meſure qu'il étoit pouſſé de l'intérieur. Pour aider à ſa ſortie, le Chirurgien l'a traverſé de la pointe de ſa lancette, & l'a tiré à lui avec tous les ménagemens poſſibles pour ne rien rompre, enfin il a extrait de la jugulaire gauche un caillot de ſang d'une conſiſtance ferme, de forme vermiculaire, d'un diamêtre de trois lignes dans ſa plus grande largeur, & de huit pouces & plus, de longueur. Après cette opération, la malade a ouvert les yeux, s'eſt miſe ſur ſon ſéant ſans aide, a regardé avec étonnement les perſonnes qui étoient autour d'elle en grand nombre, & leur a demandé d'une voix bien articulée ce qu'elles faiſoient dans la chambre. Chacun s'approcha d'elle, lui tint divers propos dont quelques-uns la firent rire, & la ſcene finit par crier la faim & manger un potage, plutôt avec voracité qu'avec appétit. La malade s'eſt rétablie. Elle eſt morte

plusieurs années après, nous ignorons de quelle maladie. Ce grumau de sang fut étendu sur une assiette, & exposé pendant six semaines ou deux mois à la vue de tous ceux qui ont été curieux de le voir.

Ce corps sanguin vermiculaire de huit à neuf pouces de longueur, & de trois lignes de diamêtre dans sa plus grande largeur, avoit une base, il se terminoit par l'autre bout en diminuant insensiblement, & formoit une pointe polie & luisante à l'extérieur. La base étoit la partie la plus large, elle étoit un peu courbée, déchirée & saignante; elle paroissoit avoir été arrachée des parois internes & supérieures de la jugulaire, ou nous pensons qu'elle étoit adhérente, & qu'elle a pris naissance.

L'état de la base, son diamêtre, font connoître que ce caillot allongé ne s'est point formé dans le cerveau ni dans aucune division de la jugulaire, mais au-

deſſous de ces diviſions, & qu'il n'eſt pas l'ouvrage d'un jour ; quoique la malade ait été frappée tout-d'un-coup, & qu'elle ait joui de la ſanté juſqu'à ce moment. Il y a lieu de croire qu'un ou pluſieurs points déchirés d'une artériole de la ſubſtance de la jugulaire, ont formé ce caillot petit-à-petit ; qu'il végétoit ou s'allongeoit par le ſoulévement de ſa baſe. Sa figure, qui reſſembloit à la lame d'une épée, ſon corps qui étoit extérieurement dans toute ſa longueur, comme uſé par le frottement du ſang de la jugulaire, ſemblent nous convaincre qu'il n'avoit pas d'autre origine. Alors l'on conçoit qu'une augmentation ſubite à la baſe, a engorgé la jugulaire ; qu'auſſi-tôt le ſang arrêté ſupérieurement, a étouffé une partie des fonctions du cerveau, & que juſques-là la circulation avoit pu ſe faire ſans les gêner.

Lorſque l'artériole des membranes de la jugulaire s'eſt ouverte, par quelque

cauſe que c'eût été, elle n'a pu fournir de ſang que proportionnellement à ſon diamêtre & à ſon ouverture ; l'ouverture trop étroite n'ayant pu fournir un jet dans la jugulaire, ni même aſſez de ſang pour former une goutte capable de ſe détacher ; il n'en eſt donc ſorti qu'une fort petite portion, ſeulement ſuſceptible de s'allonger par l'ouverture. La lymphe qui enchaîne & retient par ſa viſcoſité tous les principes contenus dans le ſang, qui les empêche de ſe trop diviſer, de s'écarter, de s'échapper, a retenu, ſur les bords de l'ouverture de l'artériole, cette portion de ſang qui n'a pu ſe mêler avec le ſang veineux, ni en être diſſoute ou détachée. La lymphe de cette petite portion, s'y eſt épaiſſie en ſe dépouillant de ſon délayant, & s'eſt contractée ſur elle-même. Comme les fluides peſent en tout ſens, le ſang de la petite artere, dans l'action circulaire, a preſſé contre l'ouverture, en a pouſſé

le bouchon, s'y eſt incorporé, l'a groſſi, allongé par ſa baſe au point où nous l'avons vu. L'ouverture de l'artériole étant faite; l'on ne peut s'empêcher d'attribuer à la conſiſtance de la lymphe & à l'action artérielle, la formation & l'accroiſſement de la ſubſtance vermiculaire concrête. Voilà auſſi, ſi je ne me trompe, l'origine & le méchaniſme de bien des polipes, adhérans & non adhérans, trouvés dans le cœur, dans les vaiſſeaux, enfin dans des capacités quelconques.

Si l'on compare les ſymptômes de l'apoplexie ou des affections comateuſes dont la cauſe s'eſt formée & réſide dans le cerveau, avec ceux qui ont précédé, accompagné & terminé l'état de la malade dont nous venons de parler, il ne ſera pas difficile d'en connoître la différence & de ſaiſir la cauſe de cette ſorte d'affection particuliere, lorſqu'elle ſe préſentera par la ſuite. Mais quels ſont

les moyens que la Médecine peut nous fournir pour la guérir ?

1°. Toute opération, application extérieures, comme ſaignée du bras & du pied, ſangſues, frictions, ventouſes, ſcarifications, véſicatoires, &c. ſont ici plus qu'inutiles : ils feroient au contraire ſouffrir les malades, & augmenteroient les accidens.

2°. Les remedes intérieurs, ſi l'on en excepte l'émétique employé dans une grande plénitude d'eſtomac, ne nous paroiſſent pas beaucoup plus avantageux, encore riſque-t-on avec l'émétique de rompre ou de déplacer le caillot. Quoi qu'il en ſoit, de quelle claſſe tireroit-on des médicamens pour l'intérieur ? de tous les remedes que la Médecine nous offre, il n'y auroit tout-au-plus que les apéritifs de qui l'on pourroit eſpérer des ſecours. Mais comment pourroient-ils pénétrer dans une pareille concrétion,

& quelle route prendroient-ils pour arriver ? ſi, introduits dans les plus petits vaiſſeaux ſanguins, ils parviennent juſqu'à l'origine de cette ſubſtance polypeuſe, ne pouvant s'y inſinuer, ils la détacheront du lieu de ſon adhérence, & elle enfilera la route du cœur, alors elle n'aura fait que changer de place pour cauſer la mort ailleurs, &c.

L'unique remede à cet accident eſt donc la ſaignée de la jugulaire, d'où nous concluons que, non-ſeulement ici, mais encore dans l'apoplexie & dans les affections comateuſes dont la cauſe réſide dans les vaiſſeaux ſanguins, il faut, pour ne pas s'y tromper, & pour tenter de débarraſſer le cerveau même, préférer toujours la ſaignée des jugulaires ; alternativement, s'il en eſt beſoin. Reſte à imaginer des moyens doux, commodes pour la faire, ce qui ne ſera pas difficile à trouver.

ARTICLE V.

Calculs, sables, graviers, &c. Observations.

D'APRÈS ce que nous avons dit jusqu'ici, il paroît évident que la lymphe est principe ou matiere de l'organisation de tous les fluides animaux, & que c'est par elle qu'ils acquierent plus ou moins de consistance. Mais si elle en donne trop, elle les rend aussi moins missibles dans leurs couloirs, & comme toute espece de vaisseaux artériels décline du plus large au plus étroit, ils doivent enfin s'arrêter & faire bouchon. Ces fluides arrêtés dans un certain nombre de petits vaisseaux, sont pressés postérieurement par la force vitale qui continue de pousser la même colonne; alors

la portion du fluide arrêté, eſt ſerrée, reſſerrée, de plus en plus; cette portion, par le reſſerrement, eſt contrainte d'exprimer devant, derriere & ſur les côtés, ce qu'elle contient encore de plus ſubtil; dans cette poſition, elle ſe deſſéche, s'attache aux parois du vaiſſeau, & y fait ce que l'on appelle obſtruction, engorgement, calcul, &c., ſoit dans le cerveau, dans le poumon, dans le foie, ſoit dans les reins, &c.

Les fluides ne pourroient couler dans leurs vaiſſeaux, ſi les parois intérieures & extérieures de ces mêmes vaiſſeaux n'étoient lubréfiées par une liqueur fine, onctueuſe, appropriée pour cet effet. Or cette liqueur ſubtile, humecte, ralâche les vaiſſeaux, donne aux fibres qui les compoſent plus de ſoupleſſe, plus d'extenſion; elle s'applique ſouvent au calcul, l'enveloppe, ainſi qu'on le remarque à la ſuperficie des gros excrémens, &c. Dans cette circonſtance, il ſe détache pour aller quel-

quefois faire pire ailleurs ; mais ſi les vaiſſeaux ont des iſſues comme dans le foie, dans les reins, ſorti du foie, il prend le nom de pierre biliaire ; ſorti des reins, il ſe montre ſous la forme de ſable, de gravier, de calcul, de pierre, dans les ureteres & dans la veſſie.

Ces graviers, ces calculs détachés, après avoir été lubréfiés, & être tombés dans la veſſie, encore couverts de leur mucilage, paſſent ſouvent par l'uretre. Mais s'ils ſéjournent, ils ſont rapprochés les uns des autres, ſe retiennent & forment des pierres indiſſolubles à l'urine, bien plus des portions lymphatiques s'y ajoutent encore, deſquelles elles s'amplifient. Par le méchaniſme que nous venons d'expoſer ſur la formation de la pierre, l'on conçoit que faire l'opération de la taille, n'eſt que ſoulager ſeulement pour un temps, & qu'il eſt peut-être moins intéreſſant de trouver des remedes lithontroptiques, que des moyens

moyens d'empêcher l'épaiſſiſſement de la lymphe, & de la conſerver le plus long-tems poſſible dans un état de fluidité, tel qu'elle puiſſe couler par-tout aiſément. Qui trouvera ce moyen ne guérira, ne garantira pas ſeulement de la pierre, des ſables, des graviers, des calculs, de toutes les obſtructions, mais prolongera encore la vie des hommes, bien au-delà de ſa durée ordinaire.

Un homme de quarante ans ou environ, amateur des ſciences, inſtruit ſur la médecine, & livré à une étude continuelle, retenoit ſes urines fréquemment par trop d'application. De cette contrainte habituelle vinrent par la ſuite des difficultés d'uriner, des rétentions, & quelque tems après parurent des ſables, des graviers, des calculs qui ſortoient avec douleur, & étoient ſuivis quelquefois de gouttes de ſang. Il employa ſouvent & long-tems les meilleurs remedes propoſés en pareil cas ſans en

être guéri. Il se sonda lui-même, & crut s'être assuré de l'existence d'une pierre dans la vessie. Effrayé de cette découverte, & redoutant l'opération de la taille, il cessa son travail, & ne s'occupa plus que de sa santé.

En parcourant les différentes classes des remedes connus, il a réfléchi sur ceux qui sont inusités dans sa situation, ou que l'on ose employer en pareil cas. Voici comme il a raisonné : Les sables, les graviers, les calculs, les pierres ne se sont point introduits dans les secondes voies comme ils sortent par l'uretre ; ils s'y sont donc formés. De quoi ont-ils pu se former, sinon de substance animale épaissie ou desséchée ? Or, un puissant dissolvant des substances animales est le vinaigre, il pourra donc dissoudre la pierre dans la vessie. Mais s'il dissout la pierre, pensoit-il ensuite, ne pourra-t-il pas aussi dissoudre la vessie même? S'il ne la dissout point, ne pourra-t-il

pas la dépouiller de ſon enduit muqueux, de ſon velouté ſi néceſſaire à ſa conſervation, à ſa défenſe contre les attaques de l'urine, ne pourra-t-il pas enfin la deſſécher, la détruire ? Ces raiſonnemens l'affligeoient beaucoup. Cependant il vouloit guérir à quel prix que ce fût. Huit jours, quinze jours ſe paſſent en combats de réflexions, les unes plus triſtes que les autres ; effrayé du danger, mais animé par l'eſpérance, enfin le courage l'emporta. Il fait eſſai du vinaigre en injection.

Sur une cuillerée du bon vinaigre, il a verſé une chopine d'eau, meſure de Paris. La premiere injection n'a point pénétré bien avant ; la ſeconde a été plus loin ; la troiſieme & la quatrieme ſont parvenues juſque dans la veſſie. Alors les picottements, les irritations, qu'il ſentoit dans l'uretre l'ont obligé de ceſſer les injections. Cependant ces irritations ont été de peu de durée. Mais ce fut

bien pis, lorsque l'envie d'uriner lui vint une heure après ; il lui sembloit que l'urine lui écorchât l'uretre. Des injections faites avec la décoction de graine de lin, adoucirent ce passage ; il rendit ensuite aisément une grande quantité d'urine blanchâtre, trouble, chargée. Ces urines épaisses lui firent naître de grandes espérances ; mais les douleurs lui faisoient craindre l'inflammation, le dessèchement, la destruction de la partie. Il a imaginé de ne mettre dans la même quantité d'eau, que trente à quarante gouttes de vinaigre : alors il s'est fait autant d'injections, & aussi longtems qu'il a voulu sans en éprouver aucune douleur. Cependant, lorsqu'il urina, deux ou trois heures après, il sentit encore de l'irritation, mais supportable. Ce sentiment lui paroissoit être celui d'un dessèchement dans l'urerre, auquel il remédioit facilement, en faisant précéder d'injections de graine de

lin, la premiere envie d'uriner, qui lui venoit immédiatement après les injections acétosées. Il s'insinuoit ainsi tous les matins la même quantité d'eau avec trente à quarante gouttes de vinaigre, & chaque jour il rendoit des urines chargées comme nous l'avons dit plus haut.

Cependant le sentiment de sécheresse qu'il éprouvoit à la sortie des urines, quelques heures après les injections acidulées, l'inquiéta un peu pour l'avenir; il lui fit faire une réflexion : La nature fournit, disoit-il, dans tous les conduits une humeur onctueuse qui enduit leurs parois intérieurement pour les défendre contre l'action des fluides qui y circulent, & les préserver d'adhérence dans leurs contactes réciproques; l'orifice des petits vaisseaux qui pleurent cette humeur mucilagineuse, pourroit en souffrir; les fibres qui les composent pourroient se sécher, se crisper, les fermer, & par-là, nuire beaucoup à la sor-

tie naturelle des urines, la rendre très-douloureuse, & causer des suppressions. Il imagina, pour prévenir ces accidens, & pour laisser le tems à la nature de réparer les désordres de la sécheresse, de ne s'injecter que de deux jours l'un. Enfin, après quinze jours d'injections acétosées journalieres, & un mois de jour à autre, il se trouva parfaitement soulagé, & sans accidens à la suite du traitement. Il ne rend plus ni sable, ni gravier, depuis qu'il s'est ainsi opéré, & il jouit de la meilleure santé.

Il ne s'étoit point imposé, pendant tout le traitement, un régime gênant, ni bien recherché. Il se levoit, alloit à ses affaires, & se couchoit à son ordinaire. Il s'abstenoit de toute espece de ragoûts; du reste, il vivoit comme tout le monde. Il ne se permettoit à ses repas que peu de vin avec beaucoup d'eau. Il usoit le matin à jeun, à la dose d'un gros, de bols composés de graine de

lin en poudre, & de ſavon blanc, partie égale; il buvoit par-deſſus pluſieurs verres d'infuſion de pariétaire, à demi-heure de diſtance l'un de l'autre.

ARTICLE VI.

Goutte, gravelle, calculs. Obſervations.

UN goutteux de l'âge de ſoixante ans, ſujet à la gravelle, rendoit quelquefois des calculs qui étoient ſuivis ou précédés de gouttes de ſang, par déchirements dans l'uretre. On lui avoit preſcrit les remedes les plus uſités en pareil cas, entr'autres des pilules ſavonneuſes de différentes compoſitions : mais ſon eſtomac ſe révoltoit ſi violemment contre toute eſpece de ſavon, qu'il le rendoit ſur le champ avec

les plus grands efforts. Le malade, rebuté de tant de difficultés, renonça absolument aux pillules savonneuses, & peu de tems après il nous fit appeller.

L'on sait que plus la transpiration, les sueurs, la pituite, les sérosités écoulées du bas-ventre, les crachats, &c., sont abondans, moins les urines le sont réciproquement. Ce qui sort par les pores de la peau, comme ce qui y entre, peuvent donc, ainsi que les bains le prouvent, refluer vers les reins & s'échapper par la voie des urines. Mais quelle mutation éprouve un fluide ou corps quelconque, introduit dans les vaisseaux sanguins & autres par la peau ou par la voie ordinaire des aliments ? Il est certain que les aliments, dans les mauvaises digestions, participent du vice des humeurs qui séjournent dans l'estomac & les intestins, les maladies qui en résultent en font preuve. Le chyle extrait des mauvaises digestions, vicié

par

par lui-même, porte donc avec lui de la dépravation dans le sang. Il faut également en conclure, qu'un médicament peut aussi dégénérer dans les premieres voies, & ne pas produire dans les secondes tout l'effet que l'on en attend. Au contraire, s'il est introduit par la peau, il pénetre tel qu'il est, dans les vaisseaux sans avoir été altéré ; il doit par conséquent agir immédiatement & bien plus efficacement sur les humeurs qu'il a à combattre ou à corriger. Il est donc des circonstances où les topiques sont à préférer aux remedes intérieurs, & le chemin est bien plus court, sur-tout si le siége de la maladie est dans les plus petits vaisseaux.

Le goutteux dont nous parlons ici étoit si gêné dans tout son corps, dans ses attitudes, qu'il se remuoit, qu'il alloit & venoit comme tout d'une piece. Cette gêne annonçoit l'embarras des plus petits vaisseaux, & indiquoit la

néceſſité de procurer de la fluidité aux liqueurs qui doivent y circuler. Comme tout ce qui entre par la bouche, paſſe des grands vaiſſeaux dans les petits, qu'au contraire ce qui eſt introduit par la peau, va des petits vaiſſeaux dans les grands, nous avons jugé à propos d'attaquer ici l'empâtement général du malade, & ſa gravelle par un topique. On le frottoit de deux jours l'un, des pieds à la tête avec des ſerviettes ſéches; enſuite, avec la main, on lui ſavonnoit la peau long-tems. Le ſavon dont on ſe ſervoit, étoit blanc, & l'on en rendoit l'eau qui le fondoit, fort épaiſſe. Après cette opération, le malade ſe vêtiſſoit en deſſous d'une maniere appropriée à ſa ſituation.

Il rendit, dans l'eſpace de ſix ſemaines, beaucoup d'urine blanchâtre & boueuſe; il s'en trouva fort ſoulagé; il ſe ſentoit les reins & les articulations plus ſouples. Le paroxiſme de goutte, qu'il attendoit enſuite, & qui eſt arrivé dans ſon tems

périodique, fut & plus court & moins douloureux. Nous avons, en ſemblables circonſtances, exercé le même traitement ſur diverſes perſonnes, elles en ont été très-ſatisfaites. Le régime que nous faiſons obſerver eſt doux, humectant; nous en écartons tout ce qui peut échauffer, trop actionner les humeurs, les épaiſſir, & tout ce qui peut roidir, ſécher les fibres, &c. La boiſſon ordinaire des malades, eſt une eau légere de graine de lin.

ARTICLE VII.

De la goutte. Obſervations.

Dès l'âge de quatre ans, un enfant né de parens fort goutteux, fut attaqué d'un paroxiſme de goutte qui dura trois mois. Il avoit à peine huit ans, qu'il

fut repris par une autre qui l'opprima dix-huit mois sans relâche. Par la suite les paroxismes devinrent plus longs ; ils se rapprochoient, se succédoient de plus près à mesure qu'il avançoit en âge. Enfin, à vingt-cinq ans la goutte s'établit, se fixa de façon qu'elle ne laissa aucun intervalle de repos, & qu'elle remplit tout le cours de la vie du malade. Quel héritage a fait là cette victime des désordres de la constitution de ses auteurs ? ce malheureux fit alors sur son état les plus cruelles réflexions. Il entrevit avec horreur l'espace qu'il avoit encore à parcourir jusqu'à la mort, & il se précipita dans le désespoir. Si ses pieds eussent pu le transporter, si ses mains eussent rencontré de quoi les armer contre lui, un moment l'auroit vu terminer tous ses maux. Mais comme les affections des hommes sont bornées, le chagrin, remede cruel, est souvent à lui-même son spécifique ; il

fatigue, il terraſſe; les idées s'uſent, les ſens s'émouſſent; un repos accablant ſaiſit, & l'habitude adoucit.

Ce jeune homme condamné à la douleur dans un âge où la jouiſſance eſt la plus vive, & où les deſirs déſeſperent dans la privation, n'a plus voulu écouter de conſeil ſur ſon état. Il a rejetté tous les moyens de ſoulager ſes maux, il s'eſt livré ſans ménagement à ſon intempérance. Le vin dont il s'étoit privé, eſt devenu ſa paſſion dominante, ne pouvant d'ailleurs en ſatisfaire d'autres non moins impérieuſes. Mais que de maux il a accumulé ſur ſa tête? toutes les phalanges des doigts des pieds & des mains ont été renverſées par une matiere crétacée qui en a occupé toutes les articulations, & a formé à chacune d'elles, des nœuds, des tumeurs pierreuſes dont quelques-unes égaloient la groſſeur d'un œuf de poule. Bientôt, & ſucceſſivement les poignets, les coudes,

les épaules, les genoux, les hanches ont été chargés de tumeurs énormes, & en sont restés déformés : enfin le coccix, plusieurs vertebres des lombes & du col n'en furent point exempts. Alors les douleurs étoient à la vérité moins vives ; mais il étoit peu de momens sans souffrance.

Le penchant qu'il avoit pour le vin, le conduisit à l'usage de l'eau-de-vie, & de toute espece de liqueurs spiritueuses ; elles n'augmenterent pas cependant ses douleurs de beaucoup ; mais les tumeurs crétacées en devinrent plus volumineuses. Ses mains, ses pieds ne ressembloient plus à des mains, à des pieds ; ce n'étoit plus que des masses informes, chargées de bosses. Enfin, à l'âge de quarante-deux ans, il a senti dans les reins les douleurs les plus violentes ; les urines se supprimerent, & il devint enflé prodigieusement. L'on crut alors qu'il étoit à la fin de tous ses maux. L'on nous

appella pour le visiter, moins dans l'idée de prolonger ses jours, que pour satisfaire à un dernier devoir de l'humanité.

Nous avons commencé par lui faire injecter de l'huile de lis dans l'uretre; l'on a introduit ensuite l'algali dans la vessie; il en est sorti une grande quantité d'urine, qui a procuré du soulagement, qui a dégagé le cerveau, & a rappellé la connoissance que le malade avoit perdue. Nous lui avons prescrit pendant un tems l'usage d'une décoction assez forte de cerfeuil. Cette boisson faisoit tomber dans la vessie beaucoup d'urine; mais elle y restoit, & n'en sortoit que par le secours de l'instrument. Nous avons pensé que l'infiltration des parties génitales & des environs, leur gonflement, leur tension pouvoient faire obstacle à la sortie de l'urine; qu'il falloit pratiquer d'autres voies pour

dégager plus promptement le passage même des urines.

Le malade étoit alors sans fievre, sans agitation, & avec peu de douleur. En conséquence nous lui avons fait faire des scarifications aux molets. On l'a fait mettre dans une situation commode pour favoriser l'épanchement des eaux. On a continué l'usage du cerfeuil seulement, & le régime convenable à la circonstance. Dans l'espace de six jours, il est sorti par les scarifications, trente pintes d'eau, mesure de Paris, & la liberté des urines a été rendue à la vessie. Après cette opération, & la restitution de l'état ordinaire du malade, nous l'avons perdu de vue. Tout ce que nous en avons appris depuis, est qu'il vivoit encore quatre ans après.

La goutte, l'hydre de la médecine, est de tous les pays. Elle tient à tous les âges, & sur-tout à la vieillesse. Elle

a de tous les tems excité l'émulation des plus ſavans Médecins en faveur de l'humanité. Cependant, malgré leur travail, leurs recherches infinies, elle n'eſt pas encore aſſez bien éclairée, pour pouvoir la gouverner avec certitude dans tous ſes progrès. Elle marche encore dans l'obſcurité, & attaque impunément, ſans que l'on puiſſe s'en garantir abſolument. Il ne faut pourtant pas déſeſpérer que le tems ne puiſſe fournir par la ſuite des moyens plus efficaces que ceux que l'on connoît juſqu'à préſent. Nous avons ſuivi cette maladie; nous l'avons obſervée long-tems ſur différents ſujets, pendant la vie & après la mort: nous imaginons en avoir conçu des idées particulieres intéreſſantes. Ces idées nous ont enhardi aſſez, & peut-être trop, pour eſſayer de démontrer à la ſuite de la phyſique de l'homme, qu'eſt-ce que la goutte, quels en ſont le principe & la cauſe? Comment ſe

forme-t-elle, combien en eſt-il d'eſpeces, quelles ſont leurs différences ? Qu'eſt-ce qu'une goutte remontée, ou qui remonte ? Eſt-il raiſonnable de croire que l'humeur de la goutte paſſe ſubitement d'une partie dans une autre ? quel eſt le méchaniſme de cette impreſſion, & de la ſenſation qu'elle excite, &c. ? Enfin, quels ſont les moyens qui nous ont paru les moins équivoques pour ſoulager de la goutte, la prévenir, ou en garantir, &c. ?

ARTICLE VIII.

Perte continuelle de ſalive.

Obſervations.

UN homme de cinquante & quelques années crachoit continuellement. A la vérité, il fumoit ſans ceſſe du ma-

tin au ſoir avant & immédiatement après les repas, & ſouvent dans la nuit. Il s'étoit mis dans l'uſage de boire de l'eau-de-vie tous les matins, & pluſieurs fois encore dans la journée, ſans compter le vin, dont il prenoit ſans meſure. Enfin il en perdit l'appétit, & maigrit ſi affreuſement, qu'on ne pouvoit le voir ſans friſſonner. Son foie ſe ſécha & ſe durcit comme du plâtre; il en étoit inſenſible, & ſi incommode que le malade déſiroit d'en être délivré, comme d'une partie qui lui étoit inutile. La couleur de la peau du viſage & de tout le corps, reſſembloit à celle du verre de bouteille. Des friſſons ſouvent répétés, un froid continuel l'incommodoient beaucoup. Son poulx étoit ſerré, tendu ſans vivacité, & les urines rougeâtres, brunes, ſédimenteuſes, en petite quantité. Il rendoit des excrémens par petites pelotes noirâtres, fort dures, &c.

L'on conçoit qu'il ne falloit ici ni

saignée, ni vomitif, ni purgatif; le malade étoit épuisé, desséché; des cordiaux y auroient ajouté, ou l'auroient dissout. Des apéritifs ou remedes actifs quelconques, auroient mis trop de mouvement dans les humeurs, auroient forcé les obstructions, détruit le foie, &c. La lymphe qui enchaînoit les principes de la bile, & tous ceux que contient le sang, étoit épaissie ou séchée, & privée de fluidité suffisante: elle avoit besoin d'être humectée, détrempée; d'être rendue coulante; & toutes les fibres en général comme en particulier, également desséchées, tendues, exigeoient le même traitement. Nous avons fait mettre le malade deux fois le jour, pendant six semaines, dans un bain d'eau savonneuse. En attendant que nous puissions employer des remedes actifs, la boisson ordinaire étoit alternativement l'infusion des fleurs de camomille, & l'eau d'orge. Il prenoit pour nourriture un

peu de bouillon gras blanchi avec la creme de riz.

Priver d'abord ce malade, abſolument ou tout-à-coup, d'eau-de-vie, & de l'uſage de la pipe, ou de l'une ſans l'autre, ç'eût été fermer la porte à la guériſon; la triſteſſe, la mélancolie, l'accablement, la bouffiſure auroient précipité le malade dans le tombeau; il n'auroit pu ſoutenir aucun régime; il ſe ſeroit diſſout. L'on a commencé par diminuer chaque jour la doſe de l'eau-de-vie & du tabac; bientôt le régime ſeul le dégoûta de l'un & de l'autre. Pendant ce tems, l'expuration fut moins fréquente, & la perte de la ſalive moins grande. L'eau-de-vie ne racorniſſoit plus autant la lymphe; celle-ci retenoit plus long-tems ſa ſéroſité, à qui les adouciſſants donnoient plus d'onctuoſité, ainſi qu'à elle-même. Lorſque les bains de ſavon ſe ſont fait ſentir juſque dans le foie, la bile a paru, l'appétit eſt revenu;

les digestions ont commencé à se rétablir, & le foie à se ramollir. Alors, des minoratifs réitérés de tems à autre, firent passer la bile plus abondamment par les premieres voies, & en délivrerent le foie, qui reprit ses fonctions petit-à-petit. Comme les buveurs d'eau-de-vie s'affaissent, tombent dans l'anéantissement, lorsqu'ils en sont privés absolument, l'on conçoit que notre malade devoit être abattu. Dans cette circonstance, les eaux ferrugineuses relevérent, rafermirent les fibres de toute espece, & ajouterent à l'action digestive, circulaire, sécrétoire, &c. Arrivé là, le malade s'est rétabli sensiblement. L'espace de trois mois suffit pour opérer la guérison, & le rétablissement parfait.

ARTICLE IX.

Suppreſſion d'urine. Obſervations.

LE Curé de V...., étoit un de ces hommes ſobres qui mangent pour vivre, & qui ne vivent pas pour manger. Il n'eut jamais ſujet, à ce qu'il nous dit, de ſe reprocher aucun excès dans quelque genre que ce ſoit; auſſi a-t-il vécu, quoique d'une conſtitution délicate, juſqu'à quatre-vingt-neuf ans. Il nous a avoué quelque tems avant de mourir, de n'avoir jamais connu de femme. Il avoit les parties génitales d'une petiteſſe ſi extraordinaire, qu'il falloit un examen fort exact pour lui reconnoître les marques de la virilité. Il n'eſt pas le ſeul vieillard continent en qui nous avons obſervé ces parties deſ-

ſéchées. Cette dégradation n'eſt pas rare dans la vieilleſſe, ſur-tout de ceux qui ont joui beaucoup, mais qui ont ceſſé de bonne heure. Un Capucin, de l'âge de quatre-vingt-deux ans, nous fit le même aveu; c'étoit un homme de cinq pieds onze à douze pouces, & d'une groſſeur proportionnée. Cette figure coloſſale avoit les parties naturelles qui n'excédoient point celles d'un enfant ordinaire de huit ans. Nous citons ici ces obſervations, parce que nous avons d'abord attribué au rétréciſſement de ces parties, la ſuppreſſion d'urine dont nous allons parler.

Le Curé de V... tomba malade ſix mois avant de mourir. Il ſe plaignoit de mal à la tête, dans les reins, & de ſuppreſſion d'urine. Nous avons apperçu avec étonnement, en appuyant la main ſur la région hyppogaſtrique, que l'urine ſortoit par l'uretre; il en rendit de cette maniere une quantité aſſez grande,

grande, & telle que la tête & les reins s'en trouverent fort soulagés. Par-là, nous nous sommes persuadés que la tête & les reins avoient peu ou point de part à la suppression des urines, & qu'ils ne souffroient que par la plénitude de la vessie, qui ne pouvoit plus en admettre. Cependant, cette façon d'uriner, n'intéressoit que pour le moment. L'on songea au rétablissement de cet organe dans ses fonctions ordinaires. Mais quelle pouvoit être la cause d'une pareille suppression ? L'on imagina d'abord que les parties naturelles fanées, desséchées pouvoient avoir resserré, étranglé le col de la vessie & l'uretre même, qu'elles faisoient par-là obstacle à la sortie de l'urine. Pour dilater ce passage, l'on introduisit l'algali jusque dans la vessie ; mais elle n'en sortoit pas mieux. L'on prit le parti de retirer cet instrument plus qu'inutile. En attendant que des remedes in-

ternes puſſent opérer, l'on conſeilla de revenir au beſoin, à la compreſſion du bas-ventre pour vuider la veſſie. Lorſque l'on crut la premiere urine ſortie de cette maniere, refroidie, & aſſez repoſée, on l'examina. Nous fumes fort ſurpris de ne trouver dans le vaſe qui l'avoit reçue, qu'une gelée un peu tranſparente, ſemblable à l'empoix, quant à la conſiſtance, à la viſcoſité; de ſorte que jettée contre le mur, elle s'y appliquoit & y reſtoit. Nous avons vu ſouvent des urines de vieillard fort épaiſſes, mais jamais d'une auſſi grande conſiſtance que celle-ci.

Une telle urine indiquoit donc la néceſſité d'humecter & de fondre les humeurs. En conſéquence nous lui avons preſcrit, ſelon les indications, l'uſage des apéritifs, des ſavonneux, tels que la térébenthine, le ſavon blanc, les fleurs martiales de ſel ammoniac, la décoction de ſalſepareille, &c. Le malade s'eſt

bien trouvé de ce traitement : les urines se sont fondues, & ont repris leur cours ordinaire. Le Curé est retombé dans les mêmes accidens trois mois après ; il s'est guéri lui-même avec les moyens que nous avions employés la premiere fois. Trois autres mois ensuite, ou environ, la vessie s'est encore trouvée remplie d'urine épaisse : alors, le malade crut pouvoir se suffire à lui-même. Il s'administra les remedes qui l'avoient soulagé précédemment. Mais il avoit de la fievre, & la térébenthine, le savon ne convenoient plus. Quand la vessie a été évacuée, le sang a succédé à l'urine. Cet accident effraya, & détermina à nous faire appeller : mais nous avons trouvé le Curé mort à notre arrivée.

Nous avons fait l'ouverture du cadavre. Les parois internes de la trachée artere & de ses bronches étoient chargées d'un mucus fort épais. Le sang du poumon étoit dissout & mêlé de papilles

glaireuſes. Le foie livide, ſuperficiellement obſtrué dans ſa ſubſtance, expoſoit à l'œil, de diſtance en diſtance, des portions de matiere dure, jaunâtre, & la veſſicule s'eſt trouvée vuide. L'eſtomac rétréci, & fort ridé, reſſembloit à un cuir deſſéché. Quelques pelotes d'excrémens bruns, enveloppées de glaires ſe rencontrerent dans les inteſtins. La veine cave contenoit un ſang diſſout, chargé de filamens mucilagineux. Les tuyaux des reins étoient embarraſſés de glaires, de ſang, & la veſſie en contenoit beaucoup. Toutes les parties naturelles étoient même intérieurement flétries, deſſéchées, & les teſticules n'avoient plus que la groſſeur d'un pois fort applati.

L'épaiſſiſſement des urines annonçoit dans ce vieillard, même encore en vie, la privation des humeurs les plus fluides, les plus ſubtiles, des obſtructions, la ſéchereſſe des plus petits vaiſſeaux,

& la fin prochaine de l'individu qui manquoit par ſes fondemens. En effet, plus nous avançons en âge, plus nous ſommes privés d'humeurs fines, plus les petits vaiſſeaux ſe détruiſent & deviennent cordes; plus les cartilages & les os durciſſent & ſe ſéchent. Delà viennent les rides, l'émacie, la perte de l'agilité, de la ſoupleſſe, la peſanteur, l'accablement, la douleur & toutes les infirmités, compagnes néceſſairement inſéparables de la vieilleſſe.

Les matieres glaireuſes, trouvées après la mort, dans les reins, la veſſie, &c., faiſoient connoître que la lymphe avoit manqué de l'humidité qui lui eſt propre & néceſſaire pour entretenir ſa fluidité. La diſſolution du ſang, le mélange des filamens glaireux, expoſoient aux yeux la déſorganiſation des fluides, & la ſéparation de la lymphe d'avec les principes des autres humeurs. De ſorte que le bon Curé eſt mort, non

de maladie, mais de décompoſition ou de vétuſté. (Voyez la ſixieme Section, page 191).

Idée générale des maladies & de la vertu des médicamens.

L'homme a commencé par être une portion de lymphe ou de ſuc nerveux épaiſſi (1). Cet abrégé homonécule, ſi futile en apparence, eſt par lui-même ſuſceptible de corruption, s'il ſe déſorganiſe, & de deſſéchement, ſi le fluide ſubtil qui le détrempe, s'évapore. En ſuivant l'homme juſques & après la mort, on ne le voit décliner de la ſanté parfaite que par diſſolution ou deſſéchement, ou par l'un & l'autre à la fois;

(1) En traitant de la génération de l'homme, nous démontrerons phyſiquement, ou par les faits, ce qu'y opere la ſemence, & comment.

par la raiſon que la lymphe dégénere de ces deux façons ; c'eſt-à-dire, par relâchement, diviſion ou par épaiſſiſſement, ſéchereſſe, contraction. Par exemple, ſi un air humide, comme nous l'avons dit plus haut, s'introduit, ſe mêle dans nos liqueurs, il la pénetre, la ramollit, la relâche, la diviſe, lui fait quitter les principes des autres humeurs, qui ſe corrompent ſéparées d'elle. Si l'air eſt chaud, ſec, il emporte ce qu'il y a de plus fluide, de plus volatil ; elle s'épaiſſit ou ſe ſéche, & avec elle les autres liqueurs, ce qui occaſionne des embarras l'inflammation, des foyers de putridité, &c. Si l'air eſt froid, glacial, il reſſerre, contracte, & dans la contraction, les vaiſſeaux & les humeurs expriment ce qu'ils contiennent de plus fluide, & la lymphe acquiert plus de conſiſtance, &c.

Les fibres de toute eſpece, les cartilages, les os mêmes bien examinés dans ce qu'ils éprouvent par quelque cauſe

que ce soit, sont susceptibles des mêmes maladies ; bien plus, ils ne peuvent, ainsi que les fluides, en avoir d'autres. En observant les effets de six choses non naturelles, & ceux des choses contre nature, l'on trouvera qu'un individu animal, dans toutes ses parties, sans exception, ne peut avoir que deux maladies ; maladie de solution ou maladie de contraction. Tout ce que l'on appelle maladies d'espece différente, prises séparément, distinguées les unes des autres, comme l'on voudra, quelque qualification, dénomination qu'on leur donne, ne sont elles mêmes que des degrès des deux vices contraires dont nous parlons, & ne different essentiellement les unes des autres, quelque partie, quelque fonction qu'elles attaquent, que par le plus ou le moins d'intensité des effets de la solution ou de la contraction ; bien plus, dans le milieu de ces deux contraires réside la santé, & elle ne peut

s'altérer

s'altérer qu'en déclinant d'un côté ou de l'autre.

Mais s'il eſt vrai qu'il n'y ait que deux eſpeces de maladies, comme l'on s'en convaincra en y réfléchiſſant, en les examinant de près, en les ſuivant dans leur marche, en combinant, en raſſemblant leur réſultat, il doit être vrai auſſi que tous les médicamens poſſibles ne peuvent agir ſur nous que de deux façons, c'eſt-à-dire, en ſéparant, diviſant, diſſoudant, ou en contractant, ſéchant, fortifiant, épaiſſiſſant. Alors l'on reconnoîtra que leurs vertus, en général & en particulier, relativement à la ſanté & aux maladies, ne different également que par l'intenſité des effets de chacun d'eux, ſoit d'une claſſe ou de l'autre. D'après ces connoiſſances, l'on conclura que la multiplicité des remedes eſt un abus dangereux, que quarante tout au plus, mais bien choiſis; bien connus & appliqués avec préciſion, ſuffiſent pour

remplir toutes les indications dans les maladies.

Nous développerons, nous éclaircirons ces matieres à la suite de la Physique de l'homme. Nous y démontrerons physiquement, & nous prouverons par tous les faits rapportés en Médecine & en Chirurgie, qu'il n'est essentiellement dans tout le genre animal, comme dans l'homme, que deux sortes de maladies ou manieres de destruction; qu'il n'est également que deux classes de médicamens; c'est-à-dire, que tous les médicamens connus ou inconnus ne peuvent produire sur nous que deux effets. Notre intention n'est pas d'éblouir par des apparences frivoles, ou d'en imposer par des subtilités, à des Lecteurs peu précautionnés contre la séduction. Etre utile par la recherche & la découverte de la vérité, est notre seul & unique objet.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Observations de Médecine-Pratique*, par M. Deshayes, Médecin du Roi ; je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impression. A Paris, ce 12 janvier 1781. GARDANNE.

PRIVILÉGE DU ROI.

Louis, par la grace de Dieu, roi de France et de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé le Sieur Deshayes, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un ouvrage de sa composition, intitulé : *Observations de Médecine-Pratique*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étran-

gere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Hue de Miromenil, Commandeur de nos Ordres, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique ; un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de MAUPOU, & un dans celle du ſieur HUE de MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Préſentes : DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonoſtant clameur de Haro, Charte Nor-

mande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le quatorzieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-un, & de notre regne le ſeptieme. Par le Roi en ſon conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2245, fol. 468, conformément aux diſpoſitions énoncées dans la préſente Permiſſion; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article 108 du Réglement de 1723. A Paris, ce 22 Mars 1781. Signé, *QUILLAU, Adjoint.*

De l'imprimerie de VALADE, rue des Noyers.